



R

658

TRAITTE
DE
L'EDUCATION
D'UN
PRINCE.

*Avec quelques autres traittez sur di-
verses matieres morales.*

Seconde edition revuë & corrigée.



A PARIS, *228.582*
Chez la veuve Charles Savreux, Li-
braire Juré, au pied de la Tour
de Nostre-Dame.

M. DC. LXXI.

Avec Privilege & Approbation.

INSTRUCCION

PA RALICE



A T A R I S

M. DC. LXXI.



A V I S

Sur cette seconde edition.



OMME plusieurs des
traitez qui compo-
sent ce Volume n'a-
voient qu'un rapport
assez éloigné à l'Education d'un
Prince ; & que l'inclination de la
pluspart du monde s'est portée à
les regarder plutôt comme sepa-
rez que comme réunis sous un
même titre , & sur un même su-
jet , on s'est cru obligé de la satis-
faire en retranchant le titre cou-
rant *de l'Education d'un Prince* ,
qui en estoit l'unique lien.

à ij.

A . V I S .

Cette même raison a obligé aussi de supprimer la Preface qui est à la teste de la premiere edition, parce qu'elle avoit pour but principal de justifier cette union arbitraire qui ne subsiste plus, & que tout ce quelle contenoit davantage n'est d'aucune consequence.

On s'estoit crû obligé, par exemple, d'y rendre raison pourquoy on s'estoit porté à faire imprimer ces traittez. Cependant on a reconnu par experience que le monde ne demande nullement ces sortes d'éclaircissemens. Il laisse aux auteurs le soin de consulter devant Dieu, s'ils ont un juste sujet de publier quelque ouvrage, & il ne croit avoir interest qu'à la qualité de l'ouvrage même: Outre qu'il y a tant de gens qui en apportent de fausses rai-

A V I S.

sons , & qui veulent persuader qu'ils ont esté contrainsts de rendre leurs écrits publics, lors qu'ils s'y portent le plus volontairement; que ceux qui le disent avec sincerité estant confondus avec ceux qui le disent faussement , & parlant le même langage qu'eux, sont suspects, comme eux de déguisement & de mensonge.

Enfin on a esté bien aisé de satisfaire aussi par ce retranchement ceux qui avoient trouvé mauvais qu'on y eust appelé *Ciceron grand parleur*, parce qu'on a jugé qu'il y avoit de l'équité dans la delicateste qu'ils avoient pour la reputation d'un si grand homme. On peut dire neantmoins avec verité que l'on n'avoit pas entendu cette epithete au même sens qu'elle a esté prise par ceux qui en ont esté choquez. Car on

A V I S.

n'avoit nullement pretendu par là blâmer le stile de Ciceron, ny renouveler les reproches qui luy ont esté faits de son temps même par ceux qui appelloient son éloquence *fractam & clumbem*, & qui la traittoient d'asiatique, c'est à dire chargée de paroles & de pensées superfluës. On avouë même volontiers que le consentement de tous les gens habiles a suffisamment justifié Ciceron contre la mauvaise humeur de ces Censeurs. Ainsi le reproche de *grand parleur* qu'on luy a fait, regardoit ses mœurs, & non pas son éloquence: & l'on avoit voulu simplement dire qu'il estoit assez étrange qu'un homme comme Ciceron, qui depuis sa premiere jeunesse jusqu'à son extrême vieillesse n'avoit presque songé qu'à parler, qui en avoit fait un

A V I S.

continuel exercice, & qui avoit esté possédé plus que personne de la passion de l'eloquence, eust proposé une regle si severe pour le langage, que les plus austeres Philosophes ne pouvoient pas aller plus loin, en condamnant generalement tous les discours qui n'estoient pas necessaires. Je croy qu'en prenant en cette maniere ce qu'on a dit de Ciceron, on y auroit trouvé moins à redire, puis que personne ne pretend l'exempter de tous les defauts qui regardent les mœurs. Mais comme il falloit qu'il y eust de l'equivoque, puis qu'on l'a pris en un autre sens, il y avoit par consequent de la faute qui est réparée par le retranchement de cette Preface.

Ce sont là les plus considerables changemens que l'on ait fait

à iiij

A V I S,

dans cette uouvelle edition. On en a fait neantmoins encore plusieurs dans le corps des traittez, mais qui ne regardent que quelques expressions moins exactes, que le peu de loisir que l'on avoit eu de revoir la premiere edition n'avoit pas permis de corriger.

APPRO-



A P P R O B A T I O N
des Docteurs.

NOUS soussignez Docteurs en
Theologie de la Maison & So-
cieté de Sorbonne, certifions avoir
leu & examiné un liure intitulé *De*
l'Education d'un Prince, composé par
le sieur de Chanterefne; dans lequel
nous n'avons rien trouué que de tres
conforme à la Religion Catholique
Apostolique & Romaine, en foy de-
quoy nous avons signé ce 3. Juillet
1670.

N. PETITPIED.

P. BOILEAU.

PRIVILEGE DV ROY.

L OUIS PAR LA GRACE DE DIEV
ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE.
A nos amez & feaux Conseillers les Gens te-
nans nos Cours de Parlement, Grand Gon-
seil, Requestes de nostre Hostel, & de nô-
tre Palais à Paris, Baillifs, Sénéchaux, Pre-
voists, leurs Lieutenans, & à tous autres Ju-
sticiers & Officiers qu'il appartiendra : SA-
LUT. Nostre cher & bien amé le Sieur de
Chanteresne nous a fait remontrer qu'il a
composé un livre intitulé de L'EDUCATION
D'UN PRINCE, *avec quelques reflexions sur le
Traitté de la Breveté de la vie de Senèque &
autres*, lequel livre il est sollicité de donner
au public, s'il avoit nos lettres de permis-
sion sur ce necessaires. A CES CAUSES, desi-
rant favorablement traiter ledit exposant,
Nous, apres que ledit livre a esté lû & exa-
miné par le S. Mezeray nostre Historiogra-
phe ; AVONS audit exposant permis & per-
mettons par ces presentes, de le faire imprimer, vendre, & debiter en tous les lieux de
nostre obeïssance, par tel Imprimeur & Li-
braire qu'il vouldra, en un, ou plusieurs Vo-
lumes, en telles marges, en tels caracteres,
& autant de fois qu'il vouldra ; D U R A N T
L'ESPACE DE SEPT ANNEES ; à compter du
jour qu'il sera achevé d'imprimer la pre-
miere fois en vertu des presentes, pendant
lequel temps ; Nous faisons tres-expresses de-

fenſes à tous Libraires , Imprimeurs , & autres perſonnes de quelques qualitez & condition qu'elles ſoient d'imprimer , faire imprimer , vendre & debiter ledit livre , en aucun lieu de noſtre obéiſſance , ſous pretexte d'augmentation , correction , changement du titres , fauſſes-marques , ou autrement en quelque ſorte & maniere que ce ſoit , ny d'en faire des extraits ou abrezgez & à tous Marchands étrangers Libraires ou autres d'en apporter ou diſtribuer en ce Royau- me d'autres impreſſions que celles qui auront eſté faites du conſentement de l'expoſant , ou de ceux qui auront droit de luy en vertu des preſentes , le tout à peine de conſiſcation des exemplaires contrefaits , DE SIX MIL LIVRES D'AMANDE APPLICABLE un tiers à nous , un tiers à l'Hospital general , & l'autre tiers audit expoſant , & de tous dépens dommages & intereſts au profit dudit expoſant , à la charge de mettre deux exemplaires dudit livre en noſtre Biblioteque publique , un en celle du Cabinet de nos livres en noſtre Chateau du Louvre , & un en celle de noſtre tres-cher & feal le Sieur Seguier Chevalier Chancelier de France , avant que de l'expoſer en vente , à peine de nullité des preſentes. SI VOUS MANDONS que du contenu en ceſdites preſentes , vous faſſiez jouïr & uſer ledit expoſant pleinement & paiſiblement , faiſant ceſſer tous troubles & empêchemens au contraire. Voulons qu'en mettant au commencement ou à la fin dudit livre autant des pre-

sentés ou un extrait d'icelles, elles soient te-
nues pour deuëment significées. COMMAN-
DONS au premier nostre Huissier ou Sergent
sur ce requis, de faire pour l'exécution des
présentes tous exploits & saisies nécessaires
sans demander autre permission : C A R T E L
E S T N O S T R E P L A I S I R , Nonobstant clamour
de Haro Chartre Normande, & lettres à ce
contraires. DONNE' à saint Germain en Laye
le 23. jour d'Avril l'an de grace 1670. & de
nostre Regne le 27. Signé, PAR LE ROY en
son Conseil DALENCE', & scellé du grand
Seau de cire jaune.

Et à costé est écrit.

*Registré sur le livre de la Communauté des
Marchands Libraires, Imprimeurs & Relieurs
de cette Ville, suivant & conformément à l'Ar-
rest de la Cour de Parlement du 8. Avril 1653.
aux charges & conditions portées par le present
Privilege, ce 13. May 1670. Signé, ANDRÉ
SOVBRON Syndic.*

Ledit Sieur de Chanterefne a cédé son droit
dudit Privilege à la veuve Charles Savreux
Marchand Libraire, pour en jouir aux con-
ditions portées par le transport qu'il luy en a
fait.

*Achevé d'imprimer pour la premiere fois, le
15. Inillet 1670.*

Les Exemplaires ont esté fournis au desir
du Privilege.



TRAITTE'
DE
L'EDUCATION
D'UN
PRINCE.
PREMIERE PARTIE.

*Contenant les venës generales que
l'on doit avoir pour bien élever
un Prince.*



N jeune Prince est un
enfant de Dieu, desti-
né par la Providence
divine à des emplois
tres-importans , mais
tres-dangereux , & qui peut estre un
grand instrument de la misericorde
ou de la colere de Dieu sur les hom-
mes.

A

2 DE L'EDUCATION

II.

Son Education doit avoir pour but de le rendre capable de s'acquitter de tous les devoirs auxquels sa condition l'engage, & de le preparer à tous les dangers auxquels cette condition l'expose.

III.

Un Prince n'est pas à luy, il est à l'Estat. Dieu le donne aux peuples en le faisant Prince : il leur est redevable de tout son temps. Et si-tost qu'il est capable de discernement, il commit une double faute s'il ne s'applique avec tout le soin qu'il peut aux estudes & aux exercices qui servent à le disposer à s'acquitter des devoirs d'un Prince. Car il ne se fait pas seulement tort à soy-mesme en abusant de son temps ; mais il fait tort à l'Estat auquel il le doit.

IV.

Ceux qui sont chargez de son Education, en commettent encore une plus grande s'ils ne luy en procurent la meilleure & la plus digne d'un Prince qui leur est possible. Car ou-

D'UN PRINCE. I. P. 5

tre l'injustice qu'ils commettent envers ce Prince & envers l'Estat, ils se rendent encore participans de toutes les fautes dont il auroit pû estre préservé par une bonne Education.

V.

Cette Education Chrestienne se rapportant directement au salut du Prince & au bien du peuple, & pouvant avoir des suites d'une conséquence infinie, on la doit regarder comme la chose du monde la plus importante. Toutes les raisons d'intérêt & de dépense, & tous les respects humains doivent toujours céder à celle-là. Il ne faut rien négliger de ce qui y peut estre utile. Il faut rejeter tout ce qui y peut estre désavantageux. Enfin c'est ce qui doit tenir lieu de fin; tout le reste ne peut tenir lieu que de moyens.

VI.

Il est certain qu'un des principaux soins de ceux qui sont chargez de cette Education, doit estre de faire un bon choix de celuy ou de ceux à qui ils doivent confier l'Education

A ij

4 DE L'EDUCATION

du jeune Prince ; mais il est impossible de n'y agir pas temerairement, si l'on ne sçait quelles qualitez sont necessaires pour cet employ.

VII.

Le mauvais choix que l'on fait quelquefois dans ces rencontres, vient de la basse idée que l'on a de ce qui est necessaire à un homme qui entreprend d'élever un Prince. La plupart croient qu'il suffit qu'il ne soit point vitieux, & qu'il ait quelque connoissance des belles lettres : d'autres desirent particulièrement qu'il soit habile dans l'Histoire. Il y en a qui cherchent des gens qui sçachent parfaitement les Mathematiques : d'autres y considerent principalement ce que l'on appelle sçavoir le monde. Enfin on ne se propose d'ordinaire que des veuës particulieres & basses, & qui ne répondent en aucune sorte à la grandeur de la fin que l'on doit avoir.

VIII.

Il est facile de reconnoistre que toutes ces veuës sont petites, &

D'UN PRINCE. I. P. 5

qu'elles ne sont nullement proportionnées au but que l'on doit se proposer en instruisant un jeune Prince, puis qu'un homme peut avoir toutes ces qualitez, & estre neantmoins un mal habile homme; & qu'un Prince peut estre fort bien instruit dans les langues, dans l'Histoire, & dans les Mathematiques, & estre neanmoins tres-mal élevé; parce qu'on luy aura gasté le jugement, & qu'on ne l'aura formé à rien de ce qui luy est le plus nécessaire pour vivre en Prince Chrestien. IX.

On fait par exemple beaucoup d'estat de l'histoire pour les Princes, & avec raison, puis qu'elles leur peut estre fort utile, pourveu qu'on la leur monstre comme il faut. Mais si on n'y apporte le discernement nécessaire, elle leur nuit souvent plus qu'elle ne leur sert. Car l'histoire n'est d'elle-mesme qu'un amas confus de faits. Les gens dont on y parle sont pour l'ordinaire vicieus imprudens, emportez. Leurs actions sont souvent rapportées par des écrivains

A iij

6 DE L'EDUCATION

peu judicieux, qui loüent & blâment les choses par caprice, & qui impriment par leurs discours mille mauvais modeles & mille fausses maximes dans l'esprit de ceux qui les lisent sans discernement.

X.

Un Precepteur qui aura le jugement peu exact rendra encore cette étude de beaucoup plus dangereuse. Il versera indifferemment dans l'esprit du jeune Prince les sottises des livres & les siennes propres. Il gastera les meilleures choses par le mauvais air qu'il y donnera: de sorte qu'il arrivera souvent qu'en le remplissant d'une science confuse, il ne fera qu'étouffer en luy ce que la nature luy avoit donné de bon sens & de raison.

XI.

La plupart des choses sont bonnes & mauvaises selon le tour qu'on y donne. La vie des méchans peut estre aussi utile que la vie des Saints, quand elle est bien proposée, qu'on en fait voir la misere, & qu'on en inspire l'horreur. Et la vie des Saints

D'UN PRINCE. I. P. 7

peut estre aussi dangereuse que celle des méchans, quand on la propose d'une maniere qui porte, ou à en abuser, ou à la mépriser.

XII.

Les sciences ont leurs utilitez & leurs inutilitez, principalement pour des Princes, & on les peut apprendre toutes d'une maniere basse & d'une maniere relevée. Peu de personnes en sçavent faire la difference. Cependant il est si important de la faire, qu'il vaut souvent mieux les ignorer absolument, que de les sçavoir bassement en s'enfoncant dans ce qu'elles ont d'inutile. Il y a peu de personnes dont on puisse dire ce que Tacite dit d'Agricola: *Retinuitque quod est difficillimum ex sapientia modum*. La pluspart de ceux qui y sont les plus habiles, sont ceux qui en jugent le plus mal, parce qu'ils en font l'objet de leur passion, & qu'ils mettent leur gloire dans l'exactitude, & non dans l'utilité de ces connoissances. Il y a de fort habiles Mathématiciens qui croient que c'est la plus

A iiij

8 DE L'EDUCATION

belle chose du monde que de sçavoir s'il y a un pont & une voute suspendue à l'entour de la planete de Saturne. Un Prince doit sçavoir ce que l'on en dit, car ces connoissances ne coûtent gueres. Mais si on ne luy apprend en mesme temps que tout cela n'est qu'une curiosité assez vaine, on luy fait tort. Car il vaut mieux ignorer ces choses, que d'ignorer qu'elles sont vaines.

XIII.

Cela fait voir que la qualité la plus essentielle à un Precepteur que l'on destine à un Prince, est une certaine qualité qui n'a point de nom, & que l'on n'attache point à une certaine profession. Ce n'est pas simplement estre habile dans l'Histoire, dans les Mathematiques, dans les Langues, dans la Politique, dans la Philosophie, dans les ceremonies, dans les interets des Princes : tout cela se peut suppléer. Il n'est pas necessaire que celui qui est chargé de l'instruction d'un Prince, luy montre tout ; il suffit qu'il luy montre

D'UN PRINCE. I. P. 9

l'usage de tout. Il faut mesme par necessité qu'il se fasse soulager, & que pendant qu'il se prepare à certaines choses, il soit seulement témoin de ce qui luy est enseigné par d'autres. Mais cette qualité essentielle qui le rend capable de cet employ ne se supplée point; on ne l'emprunte point d'autrui; on ne s'y prepare point. La nature la commence, on l'acquiert par un long exercice & par une infinité de reflections. Et ainsi ceux qui ne l'ont pas, & qui sont un peu avancez en âge, sont incapables de l'avoir jamais.

XIV.

On ne peut mieux la faire comprendre, qu'en disant que c'est cette qualité qui fait qu'un homme blasme toûjours ce qui est blasmable, qu'il louë ce qui est louable, qu'il rabaisse ce qui est bas, qu'il fait sentir ce qui est grand, qu'il juge sagement & équitablement de tout, qu'il propose ses jugemens d'une maniere agreable & proportionnée à ceux à qui il parle; & enfin qu'il tourne en

10 DE L'EDUCATION

toutes choses à la verité, l'esprit de
celuy qu'il instruit.

XV.

Il ne faut pas s'imaginer qu'il le
fasse toujours par des reflexions ex-
presses, ny qu'il s'arreste à tout mo-
ment à donner des regles du bien &
du mal, du vray & du faux; il le fait
au contraire presque toujours d'une
maniere insensible. C'est un tour in-
genieux qu'il donne aux choses, qui
expose en veuë celles qui sont gran-
des & qui meritent qu'on les confi-
dere, qui cache celles qu'il ne faut
point faire voir, qui rend le vice ridi-
cule, la vertu aimable, & qui forme
l'esprit insensiblement à goûter & à
sentir les bonnes choses, & à avoir
du dégoust & de l'aversion pour les
mauvaises. De sorte qu'il arrive tres-
souvent que la mesme histoire, & la
mesme maxime qui sert à former
l'esprit quand elle est proposée par
une personne habile & judicieuse,
ne sert au contraire qu'à le gaster
quand elle est proposée par une per-
sonne qui ne l'est pas.

D'UN PRINCE. I. P. II
XVI.

Les Precepteurs ordinaires ne se croient obligez d'instruire les Princes qu'à certaines heures, & lors qu'ils leur font expressement ce qu'ils appellent leçon: mais cét homme dont nous parlons n'a point d'heure de leçon, ou plutôt il fait à son disciple une leçon à toute heure. Car il l'instruit souvent autant dans le jeu, dans les visites, dans les conversations, dans les entretiens qu'on a à table avec ceux qui y sont presens, que lors qu'il luy fait lire les livres; parce qu'ayant pour principal but, de luyformer le jugement, les divers objets qui se presentent y sont souvent plus avantageux que les discours étudiez, n'y ayant rien qui penetre moins l'esprit que ce qui y entre sous l'image peu agreable de leçon & d'instruction. XVII.

Comme cette maniere d'instruire est insensible, le profit que l'on en tire est aussi en quelque sorte insensible; c'est à dire qu'il ne s'apperçoit pas par des signes grossiers & exte-

12 DE L'EDUCATION

rieurs; & c'est cè qui trompe les personnes peu intelligentes qui s'imaginent qu'un enfant instruit en cette maniere n'est pas plus avancé qu'un autre; parce qu'il ne sçait pas peut-estre mieux faire uue traduction de Latin en François, ou qu'il ne repete pas mieux une leçon de Virgile; & ainsi ne jugeant de l'instruction de leurs enfans que par ces bagatelles, ils feront souvent moins d'état d'un homme vraiment habile, que d'un autre qui n'aura qu'une science basse & un esprit sans lumiere.

XVIII.

Ce n'est pas que dans l'instruction des Princes on doive negliger les choses communes, & qu'on ne doive leur apprendre les Langues, l'Histoire, la Chronologie, la Geographie, les Mathematiques, & mesme la Jurisprudence jusques à un certain point. Il faut regler leurs études comme on les regleroit à d'autres personnes. Il faut tascher de les rendre laborieux. Il faut les faire passer d'une occupation à une autre, sans laisser aucun

D'UN PRINCE I. P. 13

vuide ny aucune inutilité. Il faut ménager avec adresse toutes les occasions de leur faire apprendre diverses choses. Il faut, s'il est possible, qu'ils n'ignorent rien de ce qui est celebre dans le monde. Tout cela est bon, utile & necessaire en soy, pourveu, que l'on ne s'y arreste pas comme à la fin de leur instruction, & que l'on s'en serve à former leurs mœurs & leur jugement.

XIX.

Former le jugement, c'est donner à un esprit le goust & le discernement du vray; c'est le rendre delicat à reconnoître les faux resonnemens; c'est luy apprendre à ne se pas ébloüir par un vain éclat de paroles vuide de sens, à ne se payer pas de mots ou de principes obscurs, à ne se satisfaire jamais qu'il n'ait pénétré jusques au fond des choses; c'est le rendre subtil à prendre le point dans les matieres embarrassées, & à discerner ceux qui s'en écartent; c'est le remplir de principes de verité qui luy servent à la trouver dans toutes

14 DE L'EDUCATION

choses , & principalement dans celles dont il a le plus de besoin.

XX.

Il faut qu'un Precepteur intelligent tâche de rendre un Prince également délicat dans les choses , & dans les manieres. Car comme il y a des choses fausses, il y a aussi de fausses manieres ; c'est à dire des manieres qui font dans l'esprit des autres des effets tous contraires à ceux qu'on y voudroit faire. Ceux qui ne s'appliquent qu'à l'un ou à l'autre tombent dans l'un ou l'autre de ces défauts , d'estre intelligens dans les choses , & grossiers dans les manieres ; ou d'estre delicats dans les manieres , & peu intelligens dans les choses. Le premier est ordinaire aux gens de retraite , & l'autre est fort ordinaire aux gens du monde. Un Prince les doit éviter tous deux, parce qu'il a besoin de connoistre la verité, & de la faire gouter aux autres. Et quoy qu'il doive estre assez intelligent & assez équitable pour reconnoistre & pour honorer la ve-

D'UN PRINCE. I. P. 15

rité lors mesme qu'elle est proposée avec ces manieres des agreables , il doit extrêmement éviter de la proposer de cet air , parce qu'il en détruit le fruit à l'égard de la pluspart du monde.

XXI.

Enfin il luy faut faire remarquer qu'il y a du faux par tout : qu'il y a une fausse valeur, une fausse honnêteté, une fausse libéralité, une fausse galanterie, une fausse éloquence, une fausse raillerie , de faux agrémens. Il faut y regarder de bien près pour ne pas prendre l'un pour l'autre; & il est fort difficile qu'on ne s'y méprenne lors qu'on n'a point de règle pour en juger, & que l'on ne fait que suivre l'impression des autres.

XXII.

La Morale est la science des hommes , & particulièrement des Princes , puis qu'ils ne sont pas seulement hommes , mais qu'ils doivent aussi commander aux hommes , & qu'ils ne le sçauroient faire s'ils ne se connoissent eux-mesmes & les au-

16 DE L'EDUCATION

tres dans leurs défauts & dans leurs passions, & s'ils ne sont instruits de tous leurs devoirs. C'est donc dans cette science qu'il les faut principalement former. Comme l'usage doit estre continuel, l'étude en doit estre continuelle. On ne scauroit trop tost la commencer, parce qu'on ne peut trop tost commencer à se connoistre, & elle est d'autant plus commode, que toutes choses y peuvent servir. Car on trouve par tout les hommes & leurs défauts.

XXIII.

*Voir le
discours
de la
nécessité
de ne
vivre
pas au
hasard.*

Il faut tascher non-seulement de leur apprendre les veritables principes de cette science, mais aussi de leur en faire connoistre la necessité, & de leur en inspirer l'estime & l'amour en leur faisant sentir le malheur effroyable de la pluspart des Grands qui passent leur vie dans une ignorance terrible de ce qui leur est le plus important; qui ne scavent ce qu'ils font, ny où ils vont; qui croient n'avoir autre chose à faire dans le monde que d'aller

d'aller à la chasse, se divertir, ou former des desseins ambitieux pour l'agrandissement de leur maison, & qui après avoir ainsi vécu dans une illusion continuelle durant le petit espace d'une miserable vie, voyent disparoître au moment de leur mort, tous ces vains fantômes qui les avoient occupez, & tombent pour jamais dans l'extremité de la misere.

XXIV.

Il faut les instruire & des devoirs generaux des hommes, & des devoirs particuliers des Princes, & de l'alliance de ces devoirs, & sur tout il faut essayer de prevenir cet oubly où les Grands tombent insensiblement de ce qui leur est commun avec tous les autres hommes, en n'attachant leur imagination qu'à ce qui les en distingue. Pour cela il est necessaire de leur faire bien comprendre la veritable nature de toutes ces choses, ce que c'est que la grandeur, son origine, sa fin, ce qu'elle a de réel, ce qu'elle a de vain; ce que les inferieurs doivent aux Grands,

B

*Voir le
traité
de la
Grai-
deur, &
des trois
discours
de M.
Pascal.*

18 DE L'EDUCATION

ce que les Grands doivent aux inférieurs, ce qui les rabaisse ou les élève devant Dieu & devant les hommes.

XXV.

Comme l'affection des hommes est nécessaire au ministère auquel les Princes sont appellez, on les doit instruire avec grand soin de ce qui l'attire ou qui l'éloigne, de ce qui gagne ou choque les esprits, de ce qui plaît ou déplaît au monde. Il leur faut découvrir les sources cachées de tous ces effets, & les secrets ressorts qui causent ces différens mouvemens, afin qu'ils les sçachent faire jouir selon le besoin qu'ils en auront. Mais en mesme temps il leur faut faire connoître combien cette petite adresse est vaine quand on ne s'y propose point d'autre fin que celle de faire réüssir quelques desseins de fortune, ou de jouir de la satisfaction d'estre aimé. Et c'est pourquoy il leur faut monstrier que toutes ces actions se peuvent pratiquer par des veuës plus hautes & plus relevées, &

D'UN PRINCE. I. P. 19

que l'on les peut rendre infiniment plus utiles pour le Ciel , qu'elles ne le sont pour le monde.

Les Grands , par exemple , sont obligez par leur condition mesme d'estre dans un exercice continuel de civilité , & quand ils s'en acquittent comme il faut , elle sert beaucoup à attirer l'estime & l'amour des hommes : mais cét exercice n'est pour la plus-part d'entre eux qu'un amusement tres-vain. Comme ils la pratiquent inégalement ; & qu'ayant une extreme complaisance pour les uns , ils ont une extreme fierté pour les autres , il arrive souvent qu'ils ne reüssissent pas dans le dessein de se faire aimer. Et quand ils y reüssiroient , ce succez ne leur pourroit procurer que de fort petits avantages. Mais ces mesmes offices de civilité pratiquez par d'autres veuës , c'est à dire par des veuës de charité , peuvent devenir un exercice continuel de vertu , & ils produisent mesme plus certainement par ce moyen cet effet temporel que l'on y recher-

*Voir le
traité de
la civi-
lité
Chrétienne.*

B ij

20 DE L'EDUCATION

che ordinairement, qui est de gagner
l'affection de ceux à qui on les rend.

XXVI.

Enfin on leur doit faire remarquer
dans toutes les actions particulieres
que les Loix de Dieu sont si justes &
si saintes, qu'il n'y a point de voye
plus propre pour attirer l'admira-
tion des hommes, que de pratiquer
la vertu chretienne d'une maniere
haute & heroïque; & que les quali-
tez & les actions qui déplaisent da-
vantage à Dieu, comme l'insolence,
l'orgueil, l'injustice, l'emporte-
ment, sont aussi celles qui attirent
le plus le mépris & l'averfion des
hommes. Il n'y a rien de si aimable
qu'un homme qui ne s'aime point,
& qui rapporte tout à Dieu & au
service des autres, en quoy consiste
la pieté d'un Chrestien; ny rien de
si haïssable qu'un homme qui n'ai-
me que soy-mesme, & qui rapporte
tout à soy, en quoy consiste le dere-
glement de l'homme.

XXVII.

Mais quoy que cette étude doivent

D'UN PRINCE. I. P. 21

estre la principale & la plus continue de celles où l'on applique les Princes; il faut neantmoins que cela se fasse d'une maniere si proportionnée à leur âge, & à la qualité de leur esprit, que non seulement ils n'en soient pas chargez, mais mesme qu'ils ne s'en apperçoivent pas. Il faut tâcher qu'ils sçachent toute la Morale, sans sçavoir presque qu'il y ait une Morale, ny qu'on ait eu dessein de la leur apprendre, en sorte que lors qu'ils l'étudieront dans le cours de leurs études, ils s'étonnent de sçavoir par avance beaucoup plus que ce qu'on y enseigne.

XXVIII.

Rien n'est plus difficile que de se proportionner, ainsi à l'esprit des enfans; & c'est avec raison qu'un homme du monde dit, que c'est l'effet d'une ame bien forte & bien élevée, de se pouvoir accommoder à ces allures pueriles. Il est facile de faire des discours de Morale pendant une heure; mais d'y rapporter toujours toutes choses sans qu'un enfant s'en ap-

Mon-
taigne

22 DE L'ÉDUCATION

perçoive & s'en degouste , c'est ce qui demande une adresse qui se trouve en peu de personnes.

XXIX.

Il y a deux choses dans les vices, le dereglement qui les rend desagrea-
bles à Dieu ; la sottise ou le ridicule
qui les rend méprisables aux hom-
mes. Les enfans sont d'ordinaire
peu sensible à la premiere ; mais on
leur peut faire beaucoup sentir la se-
conde par mille manieres ingenieu-
ses que les occasions fournissent.
Ainsi en leur faisant haïr les vices
comme ridicules , on les preparera
à les haïr comme contraires aux
Loix de Dieu : & l'on diminuëra
cependant l'impression qu'ils font
sur leurs esprits.

XXX.

On doit considerer que le temps
de la jeunesse est presque le seul
temps où la verité se presente aux
Princes avec quelque sorte de liber-
té. Elle les fuit tout le reste de leur
vie. Tous ceux qui les environnent
ne conspirent presque qu'à les trom

D'UN PRINCE. I. P. 25

per , parce qu'ils ont interest de leur plaire , & qu'ils sçavent que ce n'en est pas le moyen que de leur dire la verité. Ainsi leur vie n'est pour l'ordinaire qu'un songe où ils ne voyent que des objets faux & des phantosmes trompeurs. Il faut donc qu'une personne chargée de l'instruction d'un Prince se represente souvent que cét enfant qui est commis à ses soins approche d'une nuit où la verité l'abandonnera ; & qu'il se haste ainsi de luy dire & de luy imprimer par avance dans l'esprit tout ce qui luy est le plus necessaire pour se conduire dans ses tenebres que sa condition apporte avec foy par une espece de necessité.

XXXI.

Il ne faut pas se contenter de luy éclairer l'esprit par plusieurs principes de verité qui l'aident à se conduire & à se regler dans ses actions: mais il faut luy inspirer en general l'amour de la verité en toutes choses & un extrême desir de n'estre point trompé. Il faut tâcher de luy faire

24 DE L'EDUCATION

bien comprendre qu'il est impossible qu'il ne le soit toute sa vie, s'il ne temoigne à tous ceux qui l'approcheront qu'il n'aime rien tant que la vérité, & qu'il ne hait rien tant que le mensonge & la tromperie.

XXXII.

Voyez le traité où l'on fait voir combien les discours des hommes sont dange-reux. Il y a des gens qui trompent les autres par interest & sans se tromper eux-mêmes; mais il y en a aussi une infinité d'autres qui ne font que leur communiquer leurs propres erreurs, c'est à dire les fausses idées, & les fausses opinions dont ils ont l'esprit remply. Et comme la vie des Grands se passe presque toute dans un commerce continuel avec les hommes; ils sont aussi plus exposés que les autres à ce danger; de sorte que s'ils n'y prennent garde ils réunissent en eux toutes les faussetez qui sont séparées dans les autres hommes. Il faut donc faire connoître à celui qu'on instruit, non-seulement l'interest qu'il a de se garantir de la tromperie artificieuse, maligne & interessée de ceux qui tâcheront de le surprendre

surprendre; mais aussi de cette autre tromperie que l'on peut appeller de bonne foy qui se communique par les discours de tous ceux presque avec qui il sera obligé de vivre qui estant pleins eux-mesmes de faussetez qu'ils ne connoissent pas, les font passer sans le sçavoir dans l'esprit des autres par leurs entretiens.

XXXIII.

Si les trompeurs de ce dernier genre sont plus aimables que les autres, ils sont aussi plus dangereux. Car ils ne se contentent pas de nous ôter la connoissance de plusieurs faits particuliers à quoy les autres s'attachent principalement; mais ils nous ôtent mesme celle des principes par lesquels on en doit juger; & en nous inspirant mille fausses maximes ils nous corrompent l'esprit & le cœur. Il faut donc le porter à estre également en garde contre les uns & les autres, & à regarder comme le plus grand des mal-heurs celuy d'estre privé de la lumiere de la verité, par laquelle

C

26 DE D'EDUCATION

on doit conduire sa vie , & sans laquelle il est impossible de ne s'y pas égarer , & de ne pas tomber dans les precipices qui sont la fin de ce funeste égarement.

XXXIV.

Il faut prévoir en particulier les causes ordinaires des mal-heurs des Grands , & tâcher de le premunir de ce costé-là , & sur tout il faut luy inspirer une horreur extrême des guerres civiles & de toutes sortes de broüilleries , qui sont pour les Princes des sources de maux presque irreparables , & des abysses sans fond.

XXXV.

Il est nécessaire de bien connoître les defauts de celuy qu'on instruit ; c'est à dire qu'il faut bien remarquer la pente de sa concupiscence, afin de se servir de toutes sortes d'adresses pour la diminuer par le retranchement de tout ce qui la fortifie , en distinguant toujours avec soin les defauts passagers & que l'âge emporte , de ceux qui s'accroissent par l'âge mesme.

D'UN PRINCE. I. P. 27
XXXVI.

On doit avoir pour but, non seulement de le préserver des chutes ; mais de répandre dans son esprit certaines semences qui le puisse aider à s'en relever véritablement, s'il étoit si mal-heureux que de s'y laisser aller. Et ces semences sont les veritez solides de la Religion , principalement sur la maniere de se rétablir dans l'innocence qu'on a perduë. Car quoy que ces veritez s'obscureussent quelquefois par l'enyvrement du monde lorsque les jeunes Princes commencent à le goûter ; elles se reveillent aussi quelquesfois dans la suite , quand il plaist à Dieu de les régarder d'un œil de misericorde.

XXXVII.

Il n'est pas seulement nécessaire de former autant que l'on peut leur esprit à la vertu ; mais il est encore nécessaire d'y plier leur corps ; c'est à dire, qu'il faut tâcher qu'il ne leur serve point d'empeschement à mener une vie réglée ; & qu'il ne les en-

C ij

28 DE L'ÉDUCATION

traîne point par son poids au dereglement & au desordre.

Car il faut sçavoir que les hommes estant composez d'esprit & de corps, le mauvais ply que l'on donne au corps dans la jeunesse est souvent dans la suite de la vie un tres-grand obstacle pour la pieté. Il y en a qui s'accoustument à estre si remuans, si impatiens, si prompts, qu'ils deviennent incapables de toutes les occupations uniformes & tranquilles : d'autres se rendent si delicats, qu'ils ne sçauroient souffrir tout ce qui est tant soy peu penible. Il y en a qui deviennent sujets à des ennuis mortels qui les tourmentent toute leur vie.

On dira que ce sont des defauts d'esprit ; mais ils ont une cause permanente dans le corps ; & c'est pourquoy ils continuent lors mesme que l'esprit n'y contribuë rien. Car voicy, par exemple, de quelle sorte il y a tant de Grands sujets à l'ennuy.

XXXVIII.

Le plaisir de l'ame consiste à agir.

& à s'occuper de quelque objet qui luy plaise , & la cessation de son action , ou une action plus languissante , luy cause ordinairement du dégoust & de l'ennuy. Et c'est ce qui fait que l'on s'ennuye dans la solitude , parce que l'on n'y a d'ordinaire que des pensées foibles , & que les objets qui se presentent , ne nous remuent pas assez vivement; car si tost qu'on y est assez agité, on cesse aussi de s'y ennuyer.

Il arrive delà que ceux dont l'ame a esté accoustumée à estre ébranlée par des mouvemens vifs & violens , tombent facilement dans l'ennuy , lors qu'ils n'ont plus que des objets qui les remuent peu. Et c'est pourquoy ceux qui sont accoustumés aux grands divertissemens , aux grandes passions , & aux grandes occupations qui leur ont agité beaucoup l'esprit , y sont plus sujets que les autres; parce que leur ame s'est aussi accoustumée à ne se plaire que dans ces grands ébranlemens. Et au contraire ceux dont l'ame n'a jamais

30 DE L'EDUCATION

esté fortement remuée, ne s'ennuyét pas d'ordinaire, parce que les objets communs suffisent pour les entretenir dans une égalité de mouvement qui suffit pour les retirer de l'ennuy.

Or cet ennuy n'est pas seulement dans l'esprit, il est aussi dans le corps; c'est à dire que ce dégoût d'esprit est accompagné d'un certain resserrement de cœur, qui est un effet entièrement corporel; & ces deux mouvemens se lient tellement ensemble, que comme l'esprit estant frappé de degoufts, le mouvement corporel suit dans le cœur; de même toutes les fois que le mouvement corporel se fait dans le corps, les mouvemens & les pensées de tristesse & d'ennuy se présentent à l'esprit en la même manière que l'idée d'un homme nous frappe si tost que nous entendons son nom, parce que ces deux idées sont liées ensemble.

Encore donc qu'une personne ait renoncé par vertu aux grands divertissemens, & aux grandes agitations de l'ame qui naissent des fortes pas-

D'UN PRINCE. I. P. 31

sions, elle peut demeurer neantmoins long-temps sujette à l'ennuy ; parce que n'estant plus remuée que par des objets plus foibles, ces objets produisent dans le corps le mesme resserrement de cœur, qu'ils avoient accoustumé autresfois d'y produire ; & ce mesme mouvement du corps produit dans l'esprit les mesmes pensées de tristesse qui causent l'ennuy.

C'est ce qui fait voir qu'il n'y a rien de plus dangereux que les grands divertissemens, & tout ce qui remuë & agite l'ame fortemēt. Car à moins que de cōtinuer dans cette agitation, ce qui est souvent impossible, & ce qui seroit le plus grand des mal-heurs, on se met en estat d'estre en quelque sorte miserable toute sa vie ; quoy que cette misere mesme soit beaucoup plus heureuse dans ceux qui la souffrent avec patience, que n'estoit le bon-heur apparent de leurs divertissemens.

XXXIX.

Il en est de mesme de toutes les autres passions de colere, d'impa-

C iiij

32 DE L'EDUCATION

rience, de crainte. Elles produisent toutes leur impression dans le corps, & cette impression s'excite en suite malgré qu'on en ait, lorsque ces objets se presentent, & elle se communique à l'esprit jusqu'à quelque degré. Ainsi l'un des plus grands biens qu'on puisse faire à un Prince qu'on instruit, est de reprimer pendant qu'il est jeune les effets extérieurs de ses passions, si l'on ne peut pas l'en guerir absolument, de peur que le corps ne s'y accoutume, & qu'ayant pris son ply, la guerison n'en devienne infiniment plus pénible & plus difficile.

X L.

L'amour de la lecture & des livres est un préservatif general contre une infinité de déreglemens auxquels les Grands sont sujets lors qu'ils ne savent à quoy s'occuper. Et c'est pourquoy on ne sçauroit trop l'inspirer aux jeunes Princes. Il faut les accoutumer à lire beaucoup, & à entendre beaucoup lire, & leur ouvrir l'esprit afin qu'ils s'y divertissent. Il faut

D'UN PRINCE I. P. 33

mesme les y attirer par la qualité des livres, comme par des livres d'histoires, de voyages, & de Geographie, qui ne leur servent pas peu, s'ils y peuvent prendre l'habitude d'y passer un temps considerable sans dégoust & sans chagrin.





TRAITTE'
DE
L'EDUCATION
D'UN
PRINCE
SECONDE PARTIE,
*Contenant plusieurs avis particuliers
touchant les Eftudes.*

I.

L'INSTRUCTION a pour
but de porter les esprits
jusqu'au point où ils sont
capables d'atteindre.

II.

Elle ne donne ny la memoire ny

l'imagination, ny l'intelligence; mais elle cultive toutes ces parties, en les fortifiant l'une par l'autre. On aide le jugement par la memoire, & l'on soulage la memoire par l'imagination & le jugement.

III.

Lors que quelques-unes de ces parties manquent, il faut y suppléer par les autres. Ainsi l'adresse d'un Maître est d'appliquer ceux qu'il instruit, aux choses où ils ont plus de disposition naturelle. Il y a des enfans qu'il ne faut presque exercer que dans ce qui dépend de la memoire, parce qu'ils ont la memoire forte & le jugement foible; & il y en a d'autres qu'il faut appliquer d'abord aux choses de jugement, parce qu'ils en ont plus que de memoire.

IV.

Ce n'est pas proprement les Maîtres ny les instructions étrangères qui font comprendre les choses: elles ne font tout au plus que les exposer à la lumiere interieure de l'esprit par laquelle seule on les cõprend. De

36 DE L'EDUCATION

forte que lors qu'on ne rencontre pas cette lumiere, les instructions sont aussi inutiles que s'y l'on vouloit faire voir des tableaux durant la nuit.

V.

Les plus grands esprits n'ont que des lumieres bornées, & ils ont toujours des endroits sombres & tenebreux ; mais l'esprit des enfans est presque tout rempli de tenebres, & il n'entrevoit que de petits rayons de lumiere. Ainsi tout consiste à ménager ces rayons, à les augmenter, & à y exposer ce que l'on veut qu'ils comprennent.

VI.

C'est ce qui fait qu'il est difficile de donner des regles generales pour l'instruction de qui que ce soit, parce qu'il la faut proportionner à ce mélange de lumiere & de tenebres, qui est fort different selon les differens esprits, principalement dans les enfans. Il faut regarder où il fait jour & en approcher ce que l'on leur veut faire entendre, & pour cela il faut souvent tenter diverses voyes pour

entrer dans leur esprit , & s'arrester à celles qui reüssissent le mieux.

VII.

On peut dire neantmoins généralement, que les lumieres des enfans estant toûjours tres-dependantes des sens , il faut , autant qu'il est possible, attacher aux sens les instructions qu'on leur donne , & les faire entrer, non seulement par l'oüye, mais aussi par la veüe , n'y ayant point de sens qui fasse une impression plus vive sur l'esprit, & qui forme des idées plus nettes & plus distinctes.

VIII.

On peut conclure de cette ouverture, que la Geographie est une étude tres-propre pour les enfans; parce qu'elle dépend beaucoup des sens , & qu'on leur fait voir par les yeux la situation des Villes & des Provinces: outre qu'elle est assez divertissante, ce qui est encore fort nécessaire pour ne les pas rebuter d'abord; & qu'elle a peu besoin de raisonnement ; ce qui leur manque le plus en cet âge.

38 DE L'EDUCATION
IX.

Mais pour leur rendre cette étude de plus utile & plus agreable tout ensemble, il ne faut pas se contenter de leur monstrier dans une carte les noms des Villes & des Provinces; mais il faut encore se servir de diverses adresses pour les aider à les retenir.

On peut avoir des livres où les plus grandes Villes soient peintes, & les leur y faire voir. Les enfans aiment assez cette sorte de divertissement. On leur peut conter quelque histoire remarquable sur les principales Villes, afin d'y attacher leur memoire. On peut leur marquer les batailles qui y ont esté données; les Conciles qui y ont esté tenus; les grands hommes qui en sont sortis. On leur peut dire quelque chose ou de l'histoire naturelle, s'il s'y rencontre quelque rareté, ou de la police, de la grandeur, & du trafic de ces Villes. Et si ce sont des Villes de France, il est bon, quand on le peut, de leur marquer les Sei-

gneurs à qui elles appartiennent, ou qui en sont Gouverneurs.

X.

Il faut joindre à cette estude de la Geographie que l'on fait exprés, un petit exercice qui n'est qu'un divertissement, & qui ne laisse pas de contribuer beaucoup à la leur imprimer dans l'esprit. C'est que si l'on parle devant eux de quelque histoire, il ne faut jamais manquer de leur en marquer le lieu dans la carte. Si on lit, par exemple, la Gazette, il faut leur faire voir toutes les Villes dont il est parlé. Enfin il faut tâcher qu'ils placent tout ce qu'ils entendront dire dans leurs cartes, & qu'elles leur servent ainsi de mémoire artificielle pour retenir les histoires; comme les histoires leur en doivent servir pour se souvenir des lieux, où elles se sont passées.

XI.

Outre la Geographie il y a encore plusieurs autres connoissances utiles que l'on peut faire entrer par les yeux dans l'esprit des enfans.

40 DE L'EDUCATION

Les machines des Romains, leurs supplices, leurs habits, leurs armes & plusieurs autres choses de cette nature, sont représentées dans les livres de Lipse, & on les peut montrer utilement aux enfans. On leur peut montrer, par exemple, ce que c'estoit qu'un *Belier*, ce que c'estoit que faire *la tortuë* : De quelle sorte les armées Romaines estoient ordonnées; le nombre de leur cohortes & de leurs legions; les Officiers de leurs armées, & une infinité d'autres choses agreables & curieuses, en omettant celles qui sont plus embarrassées. On peut à peu près tirer le mesme avantage d'un livre intitulé *Roma subterranea*, & des autres où on a gravé ce qui nous reste des antiquitez de cette premiere Ville du monde, & l'on y peut mesme joindre les figures qui se trouvent dans certains voyages des Indes, & de la Chine, où les Sacrifices & les Pagodes de ces misérables peuples sont décrits, en leur faisant remarquer en mesme temps,

jusqu'à

D'UN PRINCE. II. P. 41

jusqu'à quel excès de folie les hommes sont capables de se porter quand ils ne suivent que leur phantaisies & les lumieres tenebreuses de leur esprit.

XII.

Le livre d'Aldroandus, ou plutôt l'abregé qui en a esté fait par Jonston, peut aussi servir à les divertir utilement, pourveu que celuy qui le leur monstrera ait soin d'apprendre quelque chose de la nature des animaux, & de le leur dire, non par forme de leçon, mais par forme d'entretien. Il faut aussi se servir de ce livre pour leur faire voir la figure des animaux dont ils entendent parler, ou dans les livres, ou dans les discours.

XIII.

Un homme d'esprit a fait voir en ce temps-cy, par l'essay qu'il en a fait en un de ses enfans, qu'en cet âge ils sont fort capables d'apprendre l'Anatomie, & sans doute on leur en pourroit monstrer utilement quelques principes generaux, quand

D

42 DE L'EDUCATION

ce ne feroit que pour leur faire ret-
enir en Latin les noms des parties
du corps humain, en évitant neant-
moins de leur donner certaines cu-
riositez dangereuses sur cette matie-
re.

XIV.

Il est utile par la mesme raison de
leur faire voir les portraits des Roys
de France, des Empereurs Romains,
des Sultans, des grands Capitaines,
des Hommes Illustres de diverses
Nations. Il est bon qu'ils se divertif-
sent à les regarder, & à y avoir re-
cours toutes les fois que l'on en par-
lera devant eux. Car tout cela sert
à arrester les idées dans la memoire.

XV.

On doit tâcher d'inspirer aux en-
fans une honneste curiosité de voir
des choses étranges & curieuses, &
de les porter à s'informer des rai-
sons de toutes choses. Cette curio-
sité n'est pas un vice à leur âge,
puisque'elle sert à leur ouvrir l'esprit
& qu'elle peut les détourner de plu-
sieurs déreglemens.

On peut mettre l'histoire entre les connoissances qui entrent par les yeux , puisqu'on peut se servir pour la faire retenir , de divers livres d'images & de figures. Mais quand même on n'en trouveroit pas , elle est d'elle-mesme tres-proportionnée à l'esprit des enfans. Et quoy qu'elle ne consiste que dans la memoire , elle sert beaucoup à former le jugement. Il faut donc user de toute sorte d'adresse pour leur en donner le goust.

XVII.

On leur peut donner d'abord une idée generale de l'histoire universelle, des diverses Monarchies , & des principaux changemens qui son arrivez depuis le commencement du monde, en divisant la durée des siècles en divers âges ; comme depuis la creation jusques au deluge, depuis le deluge jusques à Abraham, depuis Abraham jusques à Moysé , depuis Moysé jusques à Salomon ; depuis Salomon jusques au retour de la cap-

D ij

44 DE L'EDUCATION

tivité de Babylone ; depuis le retour de la captivité jusques à JESUS-CHRIST, depuis JESUS-CHRIST jusqu'à nous, en joignant ainsi à l'histoire generale une chronologie generale.

XVIII.

Mais on leur doit expliquer plus particulièrement l'histoire du peuple Juif, & tâcher de la faire servir à les affermir de bonne heure dans la veritable Religion, comme je diray-cy-apres. Il est bon de joindre toujours à l'histoire la chronologie & la geographie, en leur faisant voir dans la carte les lieux dont on leur parlera, & en distinguant toujours par les divers siecles tout ce qu'on leur montrera de l'histoire.

XIX.

Outre ces histoires qui feront une partie de leur estude & de leurs occupations, il seroit avantageux de leur en conter tous les jours une détachée qui ne tinst point de place dans leurs exercices, & qui servist plustost à les divertir. Elle s'appel-

Ieroit l'histoire du jour; & on les pourroit exercer à en faire le recit pour leur apprendre à parler.

Cette histoire doit contenir quelque grand événement, quelque rencontre extraordinaire, quelque exemple remarquable de vice, de vertu, de malheur, de prospérité, de bizarrerie. On y pourroit comprendre les accidens extraordinaires, les prodiges, les tremblemens de terre qui ont quelquefois absorbé des Villes entieres, les naufrages, les batailles, les loix & les coustumes étranges. En ménageant bien cette petite pratique, on leur peut apprendre ce qu'il y a de plus beau dans toutes les histoires; mais il faut pour cela y estre exact & ne passer aucun jour sans leur en conter quelque une en marquant chaque jour celle qu'on leur aura contée.

X X.

Il faut leur apprendre à joindre ensemble dans leur memoire les histoires semblables, afin que l'une serve à retenir l'autre. Par exemple,

D iij

46 DE L'EDUCATION.

il est bon qu'ils sçachent des exemples de toutes les plus grandes armées dont on parle dans les livres, des grandes batailles, des grands carnages, des grandes cruautéz, des grandes mortalitez, des grandes prosperitez, des grandes infortunes, des grandes richesses, des grands conquerans, des grands Capitaines, des Favoris heureux, des Favoris malheureux, des plus longues vies, des extravagances signalées des hommes, des grands vices, des grandes vertus.

XXII.

Ce seroit une chose tres-avantageuse si l'on pouvoit accoûtumer les enfans des Grands à entendre lire pendant qu'on les habille. Ce temps est assez long dans les personnes de condition, & il se consume inutilement, pour ne dire pas dange-reusement, parce que c'est le temps où ceux qui les servent prennent plus de liberté de leur parler. Cependant en le ménageant on leur pourroit lire pendant ce seul temps

une infinité d'histoires & de livres de voyages.

XXII.

La plus grande difficulté de l'instruction des enfans est de leur montrer la langue latine. C'est une étude seiche & longue. Et quoy que, consistant principalement dans la memoire, elle soit assez proportionnée à leur âge, neantmoins elle les rebute d'ordinaire par le travail & par la longueur. C'est pourquoy il arrive tres-souvent que les enfans des Grands estant plus impatiens & moins appliquez que les autres, apprennent le latin si imparfaitement dans leur jeunesse, qu'ils l'oublient ensuite entierement; parce que lors qu'ils entrent dans le monde ils s'y plongent de telle sorte, qu'ils quittent pendant un temps considerable toutes sortes d'études & de lectures. Il faut donc tâcher de leur faire comprendre combiẽ ce défaut est grand, & combien ils ont sujet de s'en repentir lorsque voyageant dans les pais étrangers, ou estant visitez par

48 DE L'EDUCATION

les étrangers qui viennent en France, ils se trouvent dans l'impuissance de les entretenir. Il leur faut dire qu'il n'y a qu'en France où l'on trouve des Gentils-hommes qui ignorent le latin ; qu'en Pologne, en Hongrie, en Allemagne, en Suede, en Dannemarck toutes les personnes de condition, non seulement l'entendent, mais le parlent facilement. Qu'enfin il n'y a rien de plus honteux que de n'entendre pas la langue de l'Eglise, de ne pouvoir prendre part à ses prieres que comme les plus ignorans d'entre les païsans & d'entre les femmes ; d'estre borné à l'entretien de ceux de son siecle, & d'estre privé de celuy de tous les grands Hommes qui nous parlent dans les ouvrages composez en cette langue, que l'on ne connoist jamais qu'imparfaitement quand on ne les lit que dans des traductions, & que l'on ne lit mesmes gueres quand on en est reduit-là.

XXIII.

La necessité & la difficulté de cette langue

D'UN PRINCE. II. P 49

langue a fait rechercher à diverses personnes les moyens de soulager les enfans dans l'étude qu'ils en doivent faire. C'est ce qui a produit cette grande variété de methodes pour leur en apprendre les principes, chacun pretendant que la sienne est la meilleure. D'autres ont crû au contraire que la vraye methode estoit de n'en avoir point du tout, & de leur épargner toutes les épines de la Grammaire en les mettant tout d'un coup dans la lecture des Livres. Plusieurs sont dans la pensée qu'il faudroit monstrier le Latin aux enfans par l'usage, comme les langues vulgaires, & que pour cela on les devroit obliger à ne parler que Latin. Montagne témoigne que ce fut la conduite dont on usa envers luy, & que par ce moyen à sept ou huit ans il parloit tres-purement Latin. Les François, les Hollandois, les Allemans, les Italiens, ont fait leur idole d'un certain livre intitulé, La porte des Langues, *Fanua linguarum*, qui comprend presque tous les mots

E

DE L'EDUCATION

latins employez dans un discours continu & assez suivy ; & ils se font imaginer qu'en faisant apprendre d'abord ce livre aux enfans, ils sçau- roient en peu de temps la langue la- tine sans avoir besoin de la lecture de tant de livres.

XXIV.

Pour dire en un mot , ce que l'on doit juger de toutes ces diverses ma- nieres de monstrier le Latin aux en- fans , il est certain qu'il seroit tres- avantageux en soy , de leur pouvoir monstrier cette langue par l'usage comme une langue vulgaire. Mais ce moyen est sujet dans la pratique à tant de difficultez qu'il avoit paru jusques icy comme impossible , au- moins aux personnes du commun , ce qui est le plus grand de tous les defauts.

Car premierement il faut trouver des Maistres qui parlent parfaite- ment bien Latin : ce qui est déjà une qualité bien rare , & souvent ceux qui l'ont , ne sont pas pour cela les

D'UN PRINCE. II. 51

plus propres pour instruire des enfans, parce qu'il leur en manque d'autres qui sont infiniment plus nécessaires. Il faut de plus que ceux avec qui les enfans qu'on voudra instruire en cette maniere cōverseront ne eur parlent que Latin, ce qui est incommode & difficile à pratiquer. Il semble mesme d'abord qu'il y ait sujet de craindre qu'en introduisant cette regle parmy des enfans que l'on feroit élever ensemble, & en les obligeant de ne parler que Latin entr'eux lors qu'ils ne sçavent presque rien en cette langue, ce ne soit pas tant le moyen de leur apprendre à parler Latin, que de leur desapprendre à parler & à penser, & qu'ainsi cette servitude ne les rende en quelque sorte stupides par la peine qu'ils auront à exprimer leurs pensées.

Neantmoins comme dans ces sortes de choses il faut infiniment plus deferer à l'experience qu'aux raisonnemens & aux conjectures, l'essay que de fort honnestes gens en ont

E ij

fait depuis peu à la veüe de tout Paris, doit persuader toutes les personnes équitables que cette maniere d'instruire les enfans est tres-utile, & que les inconveniens que l'on s'y figure, ou ne s'y trouvent pas en effet, ou ne sont pas sans remede. Mais comme ces personnes contribuent beaucoup par leur habileté & par leurs soins à faire reüssir cette methode, & qu'ils ne peuvent pas se charger d'un fort grand nombre d'enfans; toutes les difficultez que nous avons marquées ne laissent pas de subsister à l'égard des autres.

XXV.

Ainsi il faut se contenter de choisir entre les autres methodes celles qui sont les plus utiles. Et le sens commun fait voir d'abord qu'on ne doit pas se servir de celles où les regles de la Grammaire sont exprimées en Latin, parce qu'il est ridicule de vouloir monstrier les principes d'une langue dans la langue mesme que l'on veut apprendre; & que l'on ignore.

D'UN PRINCE. IIP. 53
XXVI.

Ceux qui ont voulu introduire l'usage des tables semblent avoir esté trompez , parce qu'ils y ont veu moins de paroles & moins de papier, ce qui leur a donné lieu de s'imaginer qu'il seroit aussi facile à l'esprit de comprendre & de retenir toutes les choses qui sont dans ces cartes , comme il est facile aux yeux de les voir. Mais il n'en est pas ainsi. Lors qu'il faut apprendre en particulier ces cartes , on y trouve les mesmes difficultez que si on apprenoit dans un livre ce qu'elles contiennent, & encore de plus grandes , parce que la couleur qui lie les mots entr'eux , n'est pas un lien naturel qui soulage la memoire , & qui demeure beaucoup dans l'esprit. S'il n'y avoit que deux ou trois choses à retenir , peut-estre cette methode y pourroit-elle servir; mais y en ayant un tres-grand nombre, l'esprit se confond. Il faut donc par necessité arrester la memoire par quelques regles plus distinctes & plus precises.

E iij

54 DE L'EDUCATION
XXVII.

La pensée de ceux qui ne veulent point du tout de Grammaire , n'est qu'une pensée de gens paresseux qui se veulent épargner la peine de l'a monstrier : & bien loin de soulager les enfans, elle les charge infiniment plus que les regles , puis qu'elle leur oste une lumiere qui leur faciliteroit l'intelligence des livres , & qu'elle les oblige d'apprendre cent fois ce qu'il suffiroit d'apprendre une seule fois. Ainsi tout considéré, on trouvera que la meilleure maniere pour la pluspart du monde , est de faire apprendre aux enfans assez exactement les petites regles en vers François , pour les mettre ensuite le plutost qu'on pourra dans la lecture des Auteurs.

XXVIII.

On ne doit pas nier que le livre de *Janua linguarū* ne puisse avoir quelque utilité : mais il est neantmoins fascheux de charger la memoire des enfans d'un livre où il n'y a que des mots à apprendre , puis qu'une des

plus utiles regles qu'on puisse suivre dans leur instruction, est de joindre toujours ensemble diverses utilitez, & de faire en sorte que les livres qu'on leur fait lire pour leur apprendre les langues, servent aussi à leur former l'esprit, le jugement & les mœurs, à quoy ce livre ne peut rien contribuer. Outre qu'il est rare d'avoir assez de perseverance pour l'apprendre tout entier. Je croy donc que la lecture de ce livre pourroit estre plus utile à ceux qui instruisent les enfans, qu'aux enfans mesme, & qu'ils s'en pourroient servir avantageusement pour leur apprendre dans l'entretien & dans les occasions tous les mots particuliers de chaque art, & de chaque profession que la lecture de ce livre leur rendra presents, sans les obliger de l'apprendre en particulier par une étude penible & ennuyeuse.

XXIX.

C'est un avis general & qui est d'une tres-grande importance pour les Maistres, d'avoir extrêmement

E iiij

56 DE L'EDUCATION

present tout ce qu'ils doivent montrer aux enfans , & de ne se contenter pas de le trouver simplement dans leur memoire lors qu'on les en fait souvenir ; car on prend mille occasions favorables pour montrer aux enfans ce que l'on sçait bien, l'on en fait naistre quand on veut, & l'on se proportionne infiniment mieux à leur portée lors que l'esprit ne fait point d'effort pour trouver ce que l'on doit dire.

XXX.

Suivant cette ouverture on pourroit apprendre aux enfans dès leur bas âge quantité de mots Latins selon l'ordre de ce livre , en leur disant comment on nomme en Latin toutes les choses qu'ils voyent , ou qu'ils connoissent. On y pourroit joindre les étymologies de plusieurs mots , qui servent à les faire retenir , & qui contiennent mesme souvent quelque chose de considerable, & peu à peu en frappant souvent leurs oreilles de ces mots, ils se les imprimeront dans leur memoire sans effort & sans

contention d'esprit.

XXXI.

Le grand secret pour donner aux enfans l'intelligence du Latin, est de les mettre le plustost qu'on peut dans la lecture des livres, & de les exercer beaucoup à les traduire en François. Mais afin que cette estude puisse en mesme temps servir à leur former l'esprit, & les mœurs, il est bon d'y observer les regles suivantes.

XXXII.

Il ne faut jamais permettre que les enfans apprennent rien par cœur qui ne soit excellent. Et c'est pourquoy c'est une fort mauvaise methode que de leur faire apprendre des livres entiers, parce que tout n'est pas également bon dans les livres. On pourroit neantmoins excepter Virgile du nombre des Auteurs qu'il ne faut apprendre que par parties ; où au moins quelques livres de Virgile, cōme le II. le IV. & le VI. de l'Énéide. Mais pour les autres Auteurs, il faut y user de discernement, autrement en confondant les endroits communs.

58 DE L'EDUCATION

avec ceux qui sont excellens , on confond aussi leur jugement , au lieu de les retenir également , & souvent ils ne font que les oublier également. Il faut donc choisir dans Cicéron, dans Tite Live , dans Tacite, dans Seneque certains lieux si éclatans qu'il soit important de ne les oublier jamais , & se contenter de les faire apprendre aux enfans, en usant du mesme choix à l'égard des Poëtes, comme Catulle, Horace, Ovide , Seneque, Lucain , Martial, Stace, Claudien, Ausonne. Il est bon de leur faire apprendre quelque piece de tous , qui marque leurs differens caracteres, en y comprenant même les nouveaux , comme Buchanan, Grotius, Heinsius , Barlay, Bourbon.

XXXIII.

Cet avis est de plus grande importance qu'on ne pense , & n'a pas seulement pour but de soulager la memoire des enfans , mais aussi de leur former l'esprit, & le style : car les choses qu'on apprend par cœur , s'impriment davantage dans la me-

D'UN PRINCE. I. I. P. 59

moire, & sont comme des moules & des formes que les pensées prennent lors qu'ils les veulent exprimer. De sorte que lors qu'ils n'en ont que de bons & d'excellens, il faut comme par nécessité qu'ils s'expriment d'une maniere noble & élevée.

XXXIV.

C'est par une raison contraire qu'il arrive assez souvent que des personnes qui ont bon esprit & qui raisonnent assez juste, parlent neantmoins & écrivent basement. Car cela vient de ce qu'ils ont esté mal instruits dans leur jeunesse, & qu'on leur a remply la memoire de mauvaises expressions & de mauvais tours. Un Imprimeur qui n'auroit que des caracteres gothiques, n'imprimerait aussi rien qu'en lettres gothiques, quelque bel ouvrage qu'il mist sous la presse. On peut dire de même que ces personnes n'ayant dans l'esprit que des moules gothiques, leurs pensées en se revestant d'expressions, prennent toujours un air gothique & scholastique dont ils ne se scauroient défaire.

60 DE L'EDUCATION
XXXV.

Il ya des livres à lire , & d'autres à apprendre par memoire. On choisit d'ordinaire Ciceron dans les colleges pour le faire apprendre par cœur aux enfans , & on le lit peu, cependant il semble que l'on devroit faire tout le contraire. Car il n'y a pas tant de choses vives & éclatantes dans cet Autheur qui meritēt d'estre retenues en particulier ; & il y a au contraire une infinité de choses étendues & fort bien écrites qui meritent d'estre leuës. Les ouvrages mesme qu'on leur fait apprendre , qui sont ses oraisons , à l'exception de 3. ou 4. sont les moins considerables de tous ; & ses livres Philosophiques , comme les Tusculanes , les livres de la nature des Dieux , de la divination , des offices , de la fin de l'homme , de l'amitié , de la vieillesse , & mesme ses lettres sont infiniment plus utiles & plus propres à former l'esprit & le stile des enfans. Les livres de l'Orateur sont aussi fort beaux , mais le style en est un peu long , & parcon-

sequent moins propre à estre imité, estant difficile de se soustenir en écrivant en Latin d'un style long & périodique.

XXXVI.

Il faut étudier la Rhethorique dans Aristote & dans Quintilien; mais on peut faire de grands retranchemens dans ces Autheurs. Car il y a plusieurs Chapitres assez inutiles dans le premier livre de la Rhetotique d'Aristote. Et tout ce qui regarde dans Quintilien l'ancienne Rhethorique du Barreau est fort embarrassé, comme presque tout le septième livre & le Chapitre *de Statibus*. On peut dire mesme que ce qu'il y a de plus beau dans cet Autheur, est ce qui n'est pas proprement de Rhethorique, comme le premier & le dernier livre. Tous ces noms de figures, tous ces lieux des argumens, tous ces enthymêmes & ces epicheremes ne servirent jamais à personne; & si on les fait apprendre aux enfans, il faut leur apprendre au moins en mesme temps, que ce sont des

62 DE L'EDUCATION

choses assez inutiles

XXXVII.

On doit tout rapporter à la Morale dans l'instruction des Grands, comme l'on a dit dans la premiere Partie, & il est facile mesme de pratiquer cette regle dans ce qu'on leur doit montrer de la Rethorique. Car la vraye Rhetorique est fondée sur la vraye Morale, puisqu'elle doit toujours imprimer une idée aimable de celuy qui parle, & le faire passer pour honneste homme; ce qui suppose que l'on sçache en quoy consiste l'honnesteté & ce qui nous fait aimer. Toute personne qui se fait ou haïr, ou mépriser en parlant, parle mal. Et cette regle oblige d'éviter tout ce qui ressent la vanité, la legereté, la malignité, la bassesse, la brutalité; l'effronterie, & generalement tout ce qui donne l'idée de quelque vice & de quelque défaut d'esprit.

XXXVIII.

Il y a par exemple un air de vanité & d'un amour tendre de la re-

D'UN PRINCE. II P. 6;

putation dans Pline le jeune qui gaste ses lettres, quelque pleines d'esprit qu'elles soient, & qui fait qu'elles sont d'un mauvais genre, parce qu'on ne sçauroit se le représenter que comme un homme vain & léger. Le mesme défaut rend la personne de Cicéron meprisable en mesme temps qu'on admire son éloquence, parce que cet air paroist presque dans tous ses ouvrages. Il n'y a point d'homme d'honneur qui voulust estre semblable à Horace ou à Martial dans leur malignité & leur impudence. Or donner ces idées de soy-mesme, c'est pecher contre la vraye Rhetorique aussi bien que contre la vraye Morale.

XXXIX.

Il y a deux sortes de beautez dans l'éloquence auxquelles il faut tâcher de rendre les enfans sensibles. L'une consiste dans des pensées belles & solides, mais extraordinaires & surprenantes. Lucain, Seneque & Tacite sont remplis de ces sortes de beautez.

64 DE L'EDUCATION

L'autre au contraire ne consiste nullement dans les pensées rares ; mais dans un certain air , naturel , dans une simplicité facile , élégante & délicate , qui ne bande point l'esprit , qui ne luy presente que des images communes , mais vives & agreables , & qui sçait si bien le suivre dans ses mouvemens , qu'elle ne manque jamais de luy proposer sur chaque sujet les objets dont il peut estre touché , & d'exprimer toutes les passions & les mouvemens que les choses qu'elle represente y doivent produire. Cette beauté est celle de Terence & de Virgile. Et l'on voit par là qu'elle est encore plus difficile que l'autre , puis qu'il n'y a point d'Autheurs dont on ait moins approché que de ces deux-là.

Cependant c'est cette beauté qui fait l'agrément & la douceur de la conversation civile : & ainsi il est encore plus important de la faire bien gouter à ceux que l'on instruit , que cette autre beauté de pensées qui est beaucoup moins d'usage.

X L.

Si l'on ne sçait mêler cette beauté naturelle & simple avec celle des grandes pensées, on est en danger d'écrire & de parler d'autât plus mal, que l'on s'étudiera davantage à bien écrire & à bien parler : & plus on aura d'esprit, plus on tombera dans un genre vitieux. Car c'est ce qui fait qu'on se jette dans le stile des pointes, qui est un tres-mauvais caractère. Quand mesme les pensées seroient solides & belles en elles-mesmes, neantmoins elles lassent & accablent l'esprit si elles sont en trop grand nombre, & si on les employe en des sujets qui ne les demandent point. Seneque qui est admirable, estant considéré par parties, lasse l'esprit quand on le lit tout de suite, & je croy que si Quintilien a dit de luy avec raison qu'il est remply de defauts agreables, *abundat dulcibus vitiis*, on en pourroit dire avec autant de raison qu'il est remply de beautez desagreables par leur multitude, & par ce dessein qu'il paroist

66 DE L'EDUCATION

avoir eu de ne dire rien simplement & de tourner tout en forme de pointe. Il n'y a point de défaut qu'il faille plus faire sentir à des enfans lors qu'ils sont un peu avancez, que celui-là, parce qu'il n'y en a point qui fasse plus perdre le fruit des études en ce qui regarde le langage & l'éloquence.

XLI.

Tout doit tendre à former le jugement des enfans, comme j'ay déjà dit, & à leur imprimer dans l'esprit & dans le cœur les regles de la véritable morale. Il faut prendre occasion de toutes choses de les en instruire; mais on peut pratiquer néanmoins certains exercices qui y tendent plus directement. Et premièrement il faut tâcher de les affermir dans la foy, & de les fortifier contre les maximes de libertinage & d'impiété qui ne se répandent que trop dans la Cour. Ce n'est pas qu'il faille soumettre la Religion à leur examen, mais il faut les

faire entrer dans les preuves de la Religion, sans qu'ils les considèrent presque comme des preuves; & les accoutumer à regarder tous les impies & les libertins comme les plus impertinens des hommes.

Il faut leur faire remarquer en toutes choses dans eux-mêmes & dans les autres l'effroiable corruption du cœur de l'homme, son injustice, sa vanité, sa stupidité, sa brutalité, sa misere; & leur faire comprendre par là la necessité de la reformation de la nature. Il leur faut dire que les hommes ayant cherché divers remedes à leurs maladies n'ont fait que montrer la grandeur de leurs maux, & l'impuissance où ils sont de les guerir: que ce remede ne pouvant donc se trouver par la raison, il falloit l'apprendre de la Religion; c'est à dire de Dieu même. Il leur faut dire que cette Religion nous decouvre tout d'un coup l'origine de nos maux que tous les Philosophes ont inutilement cherchée, en nous instruisant

68 DE L'ÉDUCATION

des deux estats de l'homme, de son innocence & de sa cheute; & qu'elle nous en apprend en mes me temps le remede, qui est la Redemption de JESUS-CHRIST. Il leur faut faire remarquer que cette Religion est la plus ancienne de toutes; qu'elle a toujours esté dans le monde; qu'elle s'est conservée dans un peuple particulier qui a gardé le livre qui la contient avec un soin prodigieux. Il leur faut relever les merveilles de ce peuple, & la certitude des miracles de Moyse qui ont esté faits à la veuë de six cens mille hommes qui n'eussent pas manqué de le dementir s'il eust eu la hardiesse de les inventer & de les écrire dans un livre le plus injurieux qu'il soit possible de s'imaginer à ce peuple qui le conservoit, puis qu'il découvre par tout ses infidelitez & ses crimes.

Il leur faut dire que ce livre prédit la venue d'un Mediateur, & d'un Sauveur; & que toute la Religion de ce peuple consistoit à l'attendre

& à le figurer par toutes ses ceremonies. Que la venuë de ce Sauveur a esté annoncée par une suite de Prophetes miraculeux qui sont venus de temps en temps pour avertir le monde de sa venuë, & qui en ont marqué le temps & les principales circonstances de sa vie & de sa mort. Qu'il est venu ensuite luy-mesme dans le temps predict : mais qu'il a esté méconnu par les Juifs ; parce que les Prophetes ayant predict deux avenemens de ce Sauveur, l'un dans l'humilité & dans la bassesse, l'autre dans l'éclat & dans la gloire, l'amour que les Juifs avoient pour les grandeurs de la terre a fait qu'ils ne se sont attachez qu'à ce qui estoit dit de l'avenement glorieux du Messie, ce qui les a empêchez de le reconnoître dans son avenement de bassesse & d'humilité. Il leur faut faire comprendre les raisons de cette conduite de JESUS-CHRIST, & leur expliquer les merveilles de sa vie, la certitude de sa Resurrection pour laquelle tous

ceux qui en ont esté témoins se sont faits martyriser, les miracles des Apostres, la ruine de Jerusalem prédite par J E S U S- C H R I S T, la punition horrible des Juifs, la conversion des peuples, en sorte qu'en moins de cent cinquante ans la foy de J E S U S- C H R I S T estoit déjà répandue par tout le monde & parmi les nations les plus barbares, comme Justin le remarque expressement dans son dialogue contre Triphon & enfin la force admirable de cette Religion qui a subsisté & s'est accruë nonobstant les cruautés inouïes que les hommes ont exercées pour la détruire.

Toutes ces choses estant imprimées de bonne heure dans l'esprit des enfans, les rendent incapables d'estre touchez des discours des libertins, & leur font connoître qu'ils ne viennent que d'ignorance & d'aveuglement.

X L I I.

Il vient de paroistre un livre en public, dont ce discours n'est que

D'UN PRINCE. 72

l'abregé , qui est peut-estre l'un des plus utiles que l'on puisse mettre entre les mains des Princes qui ont de l'esprit. C'est le recüeil des pensées de M. Pascal. Outre l'avantage incomparable qu'on en peut tirer pour les affermir dans la veritable Religion par des raisons qui leur paroistront d'autant plus solides , qu'ils les approfondiront davantage , & qui laissent cette impression tres-utile qu'il n'y a rien de plus ridicule que de faire vanité du libertinage & de l'irreligion , ce qui est plus important qu'on ne sçauroit croire pour les Grands ; il y a de plus un air si grand , si élevé & en mesme temps si simple , & si éloigné d'affectation dans tout ce qu'il écrit , que rien n'est plus capable de leur former l'esprit , & de leur donner le goust & l'idée d'une maniere noble & naturelle d'écrire & de parler.

XLIII.

Le dessein qu'avoit M. Pascal de se renfermer dans les preuves tirées,

F iiij

72 DE L'EDUCATION

ou de la connoissance de l'homme,
ou des Propheties & de diverses re-
marques sur l'Ecriture, a fait qu'on
n'en a pas trouvé d'autres dans ses
papiers : & il est certain qu'il avoit
quelque éloignement des raisonne-
mens abstraits & metaphysiques
que plusieurs ont employez pour
ablissement des veritez de la foy.
Mais il ne faisoit pas le mesme ju-
gement de quelques autres preuves
plus sensibles, dont on se peut ser-
vir pour la mesme fin. Il estoit per-
suadé au contraire que celle que
l'on tire de ce que la matiere est in-
capable de penser, est fort solide, &
qu'elle fait voir clairement que l'a-
me n'est point matiere, mais une
substance d'un autre genre qui n'est
point attachée au corps. Peut-estre
mesme que s'il avoit eu le temps
d'exécuter ce qu'il s'estoit proposé,
il auroit mis cette preuve dans son
jour, aussibien que quelques autres
de mesme nature.

Mais comme c'est une chose si
importante d'attacher les Princes à
la

D'UN PRINCE. I. P. 73

la vraye Religion, qu'il ne faut négliger aucun des moyens qui y peuvent contribuer; il semble que dans ce dessein l'on peut se servir avec utilité de toutes les raisons naturelles qui sont solides & claires, en les leur faisant entrer dans l'esprit, sans mesme qu'ils s'apperçoivent de cette intention secrette. Celle que l'on peut tirer de l'impossibilité evidente qu'il y a que la matiere & le mouvement soient des estres eternels & necessaires, que la matiere pense, & se connoisse, qu'elle produise un esprit, sont entierement de ce genre, & on en peut tirer quelques autres del'ordre & de la nouveauté du monde qui sont assez proportionnées à toutes sortes d'esprits. L'inconvenient même que l'on peut alleguer, qui est que ces sortes de preuves ne conduisent qu'à connoistre un Dieu, & qu'elles ne nous menent pas à JESUS-CHRIST nostre unique Libérateur, n'a point de lieu à l'égard de la plupart du monde. Car on fait

Voyez le discours des preuves naturelles de l'existence de Dieu & de l'immortalité de l'ame.

G

74 DE L'ÉDUCATION

d'ordinaire un corps entier de toute la Religion ; on la reçoit toute entière, ou l'on la rejette toute entière, de sorte qu'en attachant les hommes à quelqu'une de ses parties, on les attache ordinairement à tout le corps des dogmes qu'elle renferme.

XLIV.

Saint Basile conseille de faire apprendre aux enfans des sentences tirées des Proverbes & des autres livres de Salomon, pour sanctifier leur memoire par la parole de Dieu, & pour les instruire des principes des mœurs. Peut-estre qu'on pourroit suivre utilement cette pratique; mais il faudroit en mesme temps les leur expliquer, en sorte qu'on leur donnast une grande idée de l'Ecriture sainte & qu'on leur fist concevoir qu'elle enferme des thresors infinis de lumiere. Par ce moyen on remedieroit peut-estre à un defect tres-considerable & tres-ordinaire aux Grands, qui est de n'avoir que du dégoust & du mépris pour l'Ecriture, à cause de la bassesse apparen-

D'UN PRINCE. II. P. 75

te & de l'obscurité des expressions , dans lesquelles il a plû à Dieu de renfermer les veritez qu'elle contient.

XLV.

A ces sentences des Proverbes on en pourroit joindre d'autres tirées des Autheurs payens , en leur en faisant apprendre seulement une par jour. Cette pratique suffiroit dans le cours de plusieurs années pour leur faire retenir les plus belles pensées des Poëtes , des Historiens & des Philosophes , & donneroit mesme lieu d'en choisir de proportionnées à leurs defauts ; ce qui serviroit à les leur faire connoistre & à les leur mettre devant les yeux d'une maniere plus douce & moins choquante.

XLVI.

Ce seroit une trop grande rigueur que d'interdire absolument aux enfans les livres des Payens , puis qu'ils contiennent un grand nombre de choses utiles ; mais il faut qu'un Maistre sçache les rendre chrestiens par la maniere dont il les

G ij

expliquera. Il y a dans ces livres des maximes exactement veritables, & celles-là sont chrétiennes par elles-mêmes, puisque toute verité vient de Dieu & appartient à Dieu. Il n'y a donc qu'à les approuver simplement, ou à faire voir que la Religion chrétienne les porte encore plus loin, & qu'elle en fait mieux penetrer la verité. Il y en a d'autres qui sont fausses dans la bouche des Payens, & qui sont tres-solides & tres-veritables dans celle des Chrétiens. Et c'est ce qu'un Maistre doit distinguer en faisant voir la vanité de la Philosophie payenne, & en y opposant la solidité des principes du Christianisme.

Enfin il y en a qui sont absolument fausses, & il faut qu'il en fasse voir la fausseté par des raisons claires & solides. Par ce moyen tout sera utile dans ces livres, & ils deviendront des livres de pieté, puisque l'on se servira mesme des erreurs qu'ils enferment, pour faire connoître les veritez qui y sont contraires, & pour

D'UN PRINCE II. P. 77

faire mieux comprendre l'horrible aveuglement où l'esprit de l'homme a esté réduit par le peché, & la nécessité de la lumiere de Dieu pour dissiper ses tenebres.

Mais pour faire mieux entendre dequelle sorte on peut pratiquer ces trois choses : La 1. de rehausser les sentimens des Payens par les veritez de la Religion Chrétienne ; la 2. d'en faire voir la fausseté dans leur bouche, & la verité dans celle des Chrétiens, & la troisieme de monstrier la vanité & l'illusion de toute leur Philosophie, j'ay crû en devoir proposer un essay sur un des plus beaux livres de Seneque, qui est celuy qu'il a fait de la bréveté de la vie humaine, en faisant quelques reflexions sur divers lieux de ce livre.





REFLEXIONS
SVR LE
TRAITE' DE SENEQVE
DE LA BREVETE'
DE LA VIE.

*Où l'on voit l'usage que l'on doit faire
des écrits des Philosophes Payens.*

SENEQVE.



*MAIOR pars Mortalium
de natura malignitate con-
queritur, quod in exiguum
evi gignimur, quodq; tam
velociter, tam rapide dati nobis tem-
poris spatia decurrant.... Quid de re-
rum natura querimur? Illa se benigne
gessit: vita si scias uti, longa est.*

La plupart des hommes accusent la nature de malignité, de les avoir fait naître pour vivre si peu, & de ce que le temps qu'elle leur donne s'écoule avec tant de rapidité & tant de vitesse..... mais ces plaintes sont iniustes. La nature nous a traité favorablement : la vie est assez longue à qui en sçait bien user.

REFLEXIONS.

Les hommes du commun se plaignent de la breveté de la vie, & les Philosophes s'opposent à leurs plaintes. Ils leur reprochent le temps qu'ils perdent inutilement, & ils soutiennent que la vie est assez longue pourveu qu'on la sçache ménager. Ils représentent la vanité de la plupart des occupations des hommes ; ils exagerent leur sottise de donner comme ils font tout leur temps aux affaires d'autrui & de n'en prendre point pour eux-mêmes : & Seneque entr'autres triomphe sur ce

80 *Refl. sur le Traitté de Seneque*
sujet dans tout ce Traitté. Il semble à
entendre le ton & l'assurance avec
laquelle parlent tous ces gens qu'ils
ayent la plus grande raison du
monde, & il est vray qu'ils blâment
des choses qui sont en effet blâma-
bles. Cependant la verité est que si
nous n'avons point d'autre lumiere
que celle que la nature nous donne,
il faudroit dire au contraire que les
hommes du commun ont raison, &
que les Philosophes ont tort. La vie
des hommes est en effet trop courte,
& ne suffit nullement pour les choses
mesmes auxquelles les Philosophes
la destinent. Ils veulent que je cher-
che par mes raisonnemens la verita-
ble fin à laquelle je dois rapporter
mes actions ; que je corrige toutes
les erreurs que les jugemens de mon
enfance, ou l'exemple des personnes
vitieuses ont imprimées dans mon
esprit ; que je regle toutes choses
par la verité ; que je dompte mes
passions, que j'aye toujours presen-
tes les raisons qui me doivent ga-
rentir de l'impression des objets.

Mille vies comme la mienne ne suffiroient pas pour un tel ouvrage.

Mais pourquoy donc, disent-ils, perdez-vous tant de temps ? Pourquoy estes-vous toujours dissipé & hors de vous mesme ? Que m'importe de le perdre si je n'en suis pas plus heureux en ne le perdant pas ? Mais comment pretendez-vous que je remédie si-tost à cette dissipation dont vous m'accusez ? C'est un de mes plus grands maux, & ma vie ne suffit pas pour m'en guerir. Je sens un instinct furieux qui me pousse hors de moy ; je ne trouve rien en moy qui me satisfasse ; il me faut des pensées plus grossieres pour m'occuper & me garantir de l'ennuy. Toutes ces veuës subtiles que l'on me fournit m'échappent à toute heure pour faire place à d'autres plus sensibles qui m'attirent davantage ; avant que je sois accoustumé à m'occuper de ces idées spirituelles & philosophiques, la mort me mettra hors d'estat de le pouvoir faire.

Il y a donc plus de verité dans les

82 *Refl. sur le Traitté de Senèque*
plaintes du commun des hommes
que dans ces discours des Philoso-
phes. Aussi quand ils veulent parler
plus sincerement, ils sont obligez
de se plaindre eux-mesmes de la
bréveté de la vie. *Nous passons*, dit
Senèque, *toute nostre vie dans un éga-*
rement continuel, quoy qu'elle fust en-
core trop courte quand nous employe-
rions les iours & les nuits à perfe-
ctionner nostre ame.

[Il n'y a que la Religion Chrétien-
ne qui nous puisse veritablement
consoler des bornes étroites de nô-
tre vie : elle ne destine point l'hom-
me à apprendre les sciences, ny mê-
me à une perfection exempte de tous
defauts ; elle ne pretend pas nous
faire acquerir la vertu par nos pro-
pres forces, mais par l'infusion de
l'esprit de Dieu. Or on ne peut se
plaindre que la vie ne soit pas assez
longue pour cela.

Nostre vie ne suffit presque pour
aucun exercice, pour aucun art, pour
aucune profession. On ne vit pas
assez long-temps pour devenir bon

Peintre, bon Architecte, bon Medecin, bon Jurisconsulte, bon Philosophe, bon Capitaine, bon Prince: mais elle suffit pour estre bon Chrétien. C'est que nous ne sommes pas au monde pour estre Peintres, medecins, Philosophes; mais que nous y sommes pour estre Chrestiens.

S E N E Q U E.

*Plerosque nihil certum sequentes,
vaga & inconstans & sibi displicens
levitas per nova consilia jactavit.*

La plus part des hommes n'ont aucun but certain dans leur vie; mais se laissent emporter par une legereté volage & inconstante. Ils sont toujours mal satisfaits de leur estat present, & toujours agitez par une vicissitude continuelle de nouveaux desseins.

R E F L E X I O N.]

Ces gens font toujours bien d'abandonner ce qu'ils poursuivoient. Leur mal est qu'ils recherchent in-

84 *Refl. sur le Traitté de Senèque*
continent d'autres choses qui ne me-
ritent pas mieux d'estre recherchées.
On a tort de les blâmer de ce qu'ils
sont mal satisfaits d'eux mesmes; ils
ne sont blâmables de ce qu'ils ne
le sont pas toujours. Ils ne sont pas
legers parce qu'ils quittent leurs en-
treprises, mais parce qu'ils en font
de nouvelles. Enfin l'homme est si
miserable, que l'inconstance par la-
quelle il abandonne ses desseins est
en quelque sorte sa plus grande ver-
tu; parce qu'il témoigne par là qu'il
y a encore en luy quelque reste de
grandeur qui le porte à se dégoûter
des choses qui ne meritent pas son
estime & son amour.

S E N E Q U E.

*Omnes denique ab infimis usque ad
summos pererra: Hic advocat, hic
adest. Ille periclitatur, ille defendit,
ille iudicat. Nemo se sibi vindicat.
Alius in alium consumimur.*

*Considerez à quoy les hommes pas-
sent leur vie depuis les plus basses con-*

de la Breveté de la vie. 85
ditions iusques aux plus relevées. L'un
cherche des gens qui sollicitent pour
luy ; l'autre sollicite pour les autres :
celuy-cy est accusé , l'autre le defend :
celuy-cy exerce la fonction de Juge.
Personne ne pense à soy, & ne vit
pour soy. Nous nous consumons tous
entiers les uns pour les autres.

R E F L E X I O N.

S'il n'y avoit point d'autre vie que celle-cy , comme Seneque l'a pres- que crû, il auroit tort de les blâmer. Ces gens sont aussi contens dans ce tumulte & dans cette agitation, que les philosophes dans leur plus grand repos. Ils meurent aussi constamment , ou plustost avec aussi peu de sentiment & de crainte de la mort, Les veritez sont des faussetez en la bouche des philosophes, parce qu'ils les gastent & les corrompent par la fausseté de la fin à laquelle ils rapportent toute leur vie. Il est iuste de se deffaire des embarras du monde , & de songer à soy , pourveu que ce.

86 *Reflex. sur le Traitté de Senèque*
la produise quelque bien solide ; &
c'est pourquoy les Chrétiens ont
raison de le quitter ; mais pour n'é-
tre pas mieux tout seul qu'avec le
monde , il vaut autant estre avec le
monde que tout seul.

S E N E Q U E.

*Non est quod ista officia cuiquam
imputes , quoniam quidè m cùm illa
faceres , non esse cum aliquo volebas ,
sed tecum esse non poteras.*

*Vous ne devez pas prétendre qu'on
vous ait obligation des services que
vous rendez aux autres. Car ce n'est
pas par le desir de les servir que vous
faites ces choses ; c'est parce que vous
ne pouvez demeurer avec vous-mesme.*

R E F L E X I O N.

C'est un pretexte par lequel on
pourroit presque toujours justifier
l'ingratitude. Il semble que nous ne
soyons obligez qu'à ceux qui ont eu
un dessein formé de nous obliger, &

non pas à ceux qui cherchant leur utilité ou leur plaisir, nous ont rencontrés dans leur chemin comme par hazard. Mais par cette regle, adieu la reconnoissance. Ainsi pour la conserver il faut s'arrester au bien fait, sans remonter à sa source. Car si nous y remontons nous la trouverons d'ordinaire si corrompue, qu'elle éteindra toute nostre gratitude.

Il ne faut point subtiliser en matiere de reconnoissance ; elle s'évapore en subtilisant.

S E N E Q U E.

*Omnia tanquam mortales timetis :
omnia tanquam immortales concu-
piscitis,*

*Vous craignez toutes choses comme
estant mortels, & vous desirez toutes
choses comme si vous estiez immortels.*

R E F L E X I O N.

C'est que l'homme est tout ensem-

88 *Refl. sur le Traitté de Senèque*
ble mortel & immortel. Il est im-
mortel selon l'institution de sa na-
ture ; il est mortel selon sa coru-
ption. Sa crainte prouve sa mortali-
té & sa misere : & ses desirs infinis
prouvent son immortalité.

SENEQUE.

*Potentissimis & in altum sublati
hominibus excidere voces videbis qui-
bus otium optent.*

*Il arrive souvent aux personnes les
plus puissantes & les plus élevées dans
le monde , de laisser échapper certai-
nes paroles qui témoignent quelque de-
sir du repos.*

REFLEXION.

C'est que le bonheur consiste en
effet dans le repos. & si le repos de
cette vie n'est pas capable de conten-
ter ceux qui en jouissent , c'est que
ce n'est pas dans ce repos qu'il con-
siste.

SENEQUE.

S E N E Q U E.

Tanta visa est res otium , ut illam quia usu non poterat . cogitatione præsumeret. Il parle d'Au-
guste.

Le repos est une si grande chose que ceux même qui ne peuvent esperer de le posséder effectivement , sont bien aises de le goûter par l'imagination & par la pensée.

R E F L E X I O N.

Cela est bien aisé. Cette pensée n'incommode point. Elle laisse la jouissance libre de la grandeur , & elle joint en quelque sorte les avantages du repos avec ceux de la fortune. Mais quand il en faudra faire le choix , on verra que la grandeur a des attraits plus grands que le repos : pour une ame corrompue.

Les hommes se plaisent à se former ainsi des idées d'estats où ils ne voudroient pas estre effectivement ,

H

90 *Refl. sur le Traitté de Seneque*
ou des vertus qu'ils ne pratiqueront jamais, afin de jouir par imagination de la gloire attachée à ces états & à ces vertus, en demeurant cependant réellement dans l'état où leur concupiscence desire d'estre *Me demandez-vous*, dit Seneque, *pourquoy ie desire avoir un amy ? C'est afin d'avoir un homme pour qui je puisse donner ma vie. Ut habeam pro quo mori possim.* Ce sentiment est tout à fait grand, & par consequent tres-capable de flatter une ame vaine pendant qu'il demeure dans les termes d'un simple sentiment : Il est vray qu'il seroit pénible de le reduire en pratique. Mais laissez-le faire, il sçaura bien le moyen de s'exempter de mourir, il n'en trouvera jamais d'occasion. Cependant il se contentoit sans danger dans cette pensée qui luy representoit les loüanges qu'il mériteroit par cette action heroïque qu'il ne devoit jamais faire.

SENEQUE.

Plures, cum aliis felicissimi viderentur, ipsi in se verum testimonium dixerunt, perosi omnem actum annorum suorum. Sed his quærelis nec alios mutaverunt, nec seipsos. Nam cum verba erumperent, affectus ad consuetudinem relabebantur.

Il y en a plusieurs qui paroissant tres-heureux aux autres n'ont pas laissé de porter un témoignage tres-veritable contre eux-mesmes, en detestant l'agitation tumultuaire de leur vie, Mais ces plaintes n'ont produit aucun changement, ny dans eux, ny dans les autres. Car apres tous ces discours qui leur échappent, leurs passions ne laissent pas de les entraîner à leurs occupations ordinaires.

REFLEXION.

Ils font ces discours dans les intervalles ou leurs passions font com-

H ij

92 *Rest. sur le Traitté de Senèque*
me endormies : mais lorsqu'elles se
font reveillées , ils ne se souvien-
nent plus de ces discours. Rien
n'est continuel & toujours présent
dans l'homme , ny les passions qui
l'emportent , ny les raisons qui les
combattent ; & c'est en cela que
consiste un des plus grands égare-
mens des Philosophes. Ils se font
imaginer qu'en fournissant aux
hommes de beaux raisonnemens
pour mépriser la mort , la pauvreté,
la douleur , ils les rendroient
capables de résister à l'impression
de tous ces objets. Mais cette pen-
sée enfermoit une double erreur ;
l'une de croire que l'homme se con-
duit par raison , au lieu qu'il ne se
conduit que par la passion qui le
domine. L'autre de s'imaginer que
ces raisons pussent estre toujours
présentes , au lieu que l'âme ne
pouvant toujours y estre appliquée,
il arrive par nécessité qu'elle les
oublie , ou qu'elle n'y pense pas
la plupart du temps ; ce qui donne
lieu aux passions d'agir & de l'em-
porter.

SENEQUE.

Tota vita discendum est mori.

Il faut apprendre à mourir toute sa vie.

REFLEXION.

Il trouvoit ce sentiment si beau, qu'il le repete par tout. *Hoc quotidie meditare*, dit-il en un autre endroit, *ut possis aequo animo vitam relinquere*. Et dans un autre. *Fac tibi jucundam vitam, omnem pro illa sollicitudinem deponendo*. Il n'y a rien de plus solide dans la bouche des Chrestiens que cette pensée. Ils ont bien raison de se mettre en peine de ce moment qui doit décider de leur eternité ; mais dans celle des Payens qui n'avoient ny esperance, ny crainte pour l'autre vie, il n'y a rien de plus vain. Qu'ay-je affaire, dira un Payen, de m'entretenir toujours de ces pensées melancho-

H iij

94 *Refl. sur le Traitté de Seneque*
liques ? Peut-estre mourray-je sans
y penser , & ainsi je n'auray pas be-
soin de constance. En tout cas il n'y
a pas grand mal que trois ou quatre
personnes soient témoins de mon
impatience & de mes cris. En un
quart d'heure je ne seray plus à leur
égard comme ils ne seront plus au-
mien. Cela vaut-il la peine de se fa-
tigner toute sa vie de la pensée de
la mort ?

Après tout les Philosophes com-
mandoient l'impossible, en voulant
d'une part que l'on ne souciaist pas
de la vie, & nous la représentant de
l'autre comme nostre unique bien.

L'amour est la source du plaisir
& de la crainte, & il est impossi-
ble qu'il ne produise ces deux pas-
sions.

Pour ne craindre point la mort,
il faut n'aimer point la vie & ne la
point trouver agreable. Ainsi cōme
il n'y a que la Religion Chrétienne
qui nous puisse oster l'amour de la
vie, il n'y a qu'elle aussi qui nous
puisse faire serieusement mépriser
la mort.

S E N E Q U E.

*Dispunge & recense vita tua dies ;
& videbis paucos quosdam , & reji-
culos apud te resedisse.*

*Tenez un compte exact de tous les
jours de vostre vie , & vous verrez
que vous n'en avez employé pour vous
que la moindre partie & la moins con-
siderable.*

R E F L E X I O N.

Il ne comptoit dans les jours qu'il
croyoit avoir employez pour soy ,
que ceux qu'il avoit employez à la
philosophie. Mais s'il avoit raison-
né plus justement, il auroit veu qu'il
ne luy restoit rien davantage de ces
jours philosophiques , que des au-
tres. Il luy en demeuroid seulement
un leger souvenir comme des autres
jours de sa vie. Le passé absorbe tout
& égale tout , à moins que le passé
ne subsiste ; & c'est ce que les Phi-

56 *Refl. sur le Traitté de Seneque*
losophes n'ont point connu.

S E N E Q U E.

Quasi nihil petitur, quasi nihil datur : re unâ omnium pretiosissimâ luditur.

On demande le temps des autres, comme si ce n'estoit rien, on donne son temps aux autres comme si ce n'estoit rien ; c'est ainsi que l'on se joue ainsi de la chose du monde la plus precieuse.

R E F L E X I O N.

Si le meilleur employ du temps est de le passer gayement, je ne puis mieux l'employer que de le donner au premier venu, j'y trouveray mon divertissement.

Le temps des Payens estoit de nul prix ; ils ne sçavoient qu'en faire, & n'avoient pour but que de le perdre ; mais le temps des Chrétiens est d'un prix infiny : c'est le prix de l'éternité.

S E N E Q U E

S E N E Q U E.

Maximum vivendi impedimentum, est expectatio quæ pendet ex crastino. Perdis hodiernum; quod in manu fortune positum est disponis, quod in tua, dimittis.

Un des plus grands empeschemens pour bien vivre, est d'avoir toujours l'esprit suspendu par des desseins qu'on forme pour l'avenir. Nous laissons échapper le temps présent, & au lieu de nous appliquer à le regler, nous nous amusons à disposer de celui qui est encore dans les mains de la fortune.

R E F L E X I O N.

Le temps futur n'est pas dans les mains de la fortune, il est dans celles de Dieu qui ne nous l'a pas encore donné; & ainsi nous ne devons pas encore songer à en disposer. Mais il nous donne le temps présent comme un talent dont il nous demandera compte. Et c'est pourquoy il est vray ce que dit Seneque, que bien vivre consiste à bien user du

98 *Refl. sur le Traitté de Senèque*
present, & à executer sur l'heure ce
que Dieu nous commande pour cet-
te heure-là. Car il y a toujourns pour
chaque moment quelque volonté de
Dieu qui nous prescrit ce que nous
y devons faire. Il s'agit seulement
de la connoistre & de l'accomplir:
Mais ne faut-il donc jamais penser à
l'avenir ? Il y faut penser quand c'est
une partie du devoir present que d'y
penser ; autrement c'est prevenir
Dieu & non pas le suivre.

SENEQUE.

*Cum celeritate temporis utendi ve-
locitate certandum est : tanquam ex
torrente rapido nec semper casuro, citò
hauriendum est.*

*Il faut que nostre empressement à
bien user du temps égale la vitesse
avec laquelle il s'écoule ; il faut se hà-
ter d'y puiser ce qui nous est necessari-
re comme dans un torrent rapide qui
se doit bien tost tarir.*

REFLEXION.

*Que m'importeroit de me tant
hâster si ce torrent me devoit em-*

de la Breveté de la vie. 99

porter avec soy, & si lors qu'il sera tary je ne seray plus? Il y a donc une visible illusion dans tous ces discours lors qu'on les regarde dans la bouche de gens qui ne songeoient point à l'autre vie. Mais qu'ils sont véritables dans celle des Chrétiens. Ce temps prix de l'éternité s'écoule devant nos yeux, & nous n'aurons jamais de richesses que celles que nous y aurons puisées. Il faut donc se hâter. La conclusion est juste, & il est étrange qu'il y ait si peu de personnes qui l'a tirent.

S E N E Q U E.

Nemo nisi à quo omnia acta sunt sub censura sua quæ nunquam fallitur libenter se in præteritum retorquet.

Il n'y a que ceux qui font à l'égard de toutes leurs actions l'office de censeurs, & qui en jugent par la lumière infallible de leur conscience, qui puissent regarder avec plaisir le passé

R E F L E X I O N.

Il y a de la folie dans cette info-

I ij

100 *Refl. sur le Traité de Senèque*
lence. Quoy l'homme ne se trompe
jamais ? Il a dit cent fois le contrai-
re ; mais le faux éclat de cette pen-
sée l'ayant frappé en cet endroit, il
ne s'est plus souvenu ny de sa foi-
blesse, ny de ses maximes. Cét ou-
bly n'est pas moins étrange que ce-
luy qui luy fait dire en un autre en-
droit, que *la Philosophie nous met en*
possession d'une félicité éternelle, quoy
que selon ses principes elle ne puis-
se durer qu'autant que la vie. Les
hommes sont sujets à parler selon
leurs desirs, & à supposer que les
choses sont ce qu'ils voudroient
qu'elles fussent. Ils voudroient estre
infaillibles, ils voudroient une feli-
cité éternelle ; ils se donnent l'un &
l'autre par leur imagination & par
leurs paroles, ne pouvant se le don-
ner en effet.

S E N E Q U E.

*Hac est pars nostri temporis sacra
& dedicata, & omnes humanos casus
supergressa, extra regnum fortune sub-
ducta, quam non inopia, non metus
non morborum incursus exagitat: hac*

de la Breveté de la vie. 101

*nec turbari , nec eripi potest : perpetua
ejus & intrepida possessio est.*

*Le passé est une partie de nostre vie,
qui est comme consacrée , elle est à cou-
vert de tous les accidens humains.
Elle n'est plus sujette à l'empire de la
fortune : Elle est hors des atteintes de
la pauvreté , de la crainte , des mala-
dies. On ne peut nous y troubler ny
nous la ravir. C'est un bien dont la
possession est seure , tranquille , per-
petuelle.*

REFLEXION.

Qu'il y a de vuide dans ces dis-
cours philosophiques ! Comment
est-ce que des Payens possédoient le
passé , eux qui n'espéroient aucune
recompense de leurs bonnes actions
en une autre vie comme ils ne crai-
gnoient point la punition des mau-
vaises. La vie passée estant oubliée
estoit à leur égard comme si elle
n'eust jamais esté. Ils ne la pou-
voient donc posséder que par la me-
moire. Or qu'est-ce que cette pos-
session ? Elle ne regarde qu'un petit
nombre d'actions , & dans ces a-

I. iij.

102 *Refl. sur le Traitté de Seneque*
Etions elle n'en retient que le corps,
la plupart, des circonstances luy
échapent & ce qu'elle en retient
ne luy sert qu'à nous divertir d'une
maniere assez languissante. Il ne
faut donc point faire tant les bra-
ves. S'il n'y avoit point d'autre vie
que celle-cy, le souvenir de nostre
vie passée nous seroit assez inutile,
& tout le fruit qu'on en pourroit ti-
rer seroit semblable à celuy qu'on
tire d'une histoire basse & com-
mune.

Mais que ce soient des Chrétiens
qui tiennent ces discours, bien loin
d'aller au delà de la verité, ils se-
ront bien éloignez de l'exprimer
toute entiere. Car il est vray que le
passé subsiste; que nulle de nos ac-
tions ne perit. Nous les retrouve-
rons toutes écrites. comme dit le
Prophete avec un burin de fer. On
peut dire seulement qu'il n'est pas
encore invariable, parce que les
bonnes actions se peuvent aneantir
en quelque sorte par les mauvaises,

& que les mauvaises se peuvent abolir par les bonnes : de sorte qu'elles ne seront parfaitement immuables qu'après la fin de la vie , où le bien ne sera plus en danger d'estre détruit , & le mal sera hors d'estat d'estre réparé.

La Philosophie humaine diminueoit infiniment l'horreur des vices & l'estime des vertus en les terminant avec la vie. Car on pouvoit dire & des vertus & des vices ce qu'elle avoit accoustumé de dire des maux : *Nihil magnum quod extremum habet.* Rien de finy ne peut estre grand. Mais l'éternité qui est l'objet des Chrétiens , adjoute un poids infiny & aux bonnes & aux mauvaises actions , parce qu'elle rend les unes & les autres éternelles.

SENEQUE.

*Decrepiti senes paucorum dierum ,
accessionem votis mendicant ; minores
nati seipsos esse fingunt ; mendacio sibi
blandiuntur , & tam libenter fallunt ,
quàm si fata unà decipiant.*

I iiij

Des vieillards prefts de mourir, font encore des vœux pleins de bafleffe pour obtenir que leur vie foit prolongée de quelques années. Ils fe font plus jeunes qu'ils ne font en effet, & ils fe flattent par ce menfonge, & ils prennent autant de plaifir à tromper les autres, que s'ils pouvoient en mefme temps tromper la mort.

R E F L E X I O N.

Il y a des folies qui changent comme les modes, & qui ne durent qu'un temps; mais il y en a d'autres qui fe trouvent dans tous les temps; & ce font celles qui font fondées fur les plus effentiels objets de la concupifcence.

L'Amour de la vie qui porte les vieillards à déguifer leur âge eft de ce nombre. Les hommes aymeront toujours la vie. Ils hairont donc toujours la mort, & toutes les chofes qui les en approchent, ou qui la leur mettent devant les yeux comme la vieilleffe.

Mais d'où vient que les hommes fe plaifent en ces fortes de fictions.

dont ils connoissent eux-mesmes la fausseté ? C'est qu'ils se representent par ces fictions une idée plaisante ; & qu'ils s'occupèt plus de l'idée que de la fausseté de l'idée. C'est à peu près ce qui arrive dans la lecture des romans. L'on sçait qu'ils sont faux , & l'on y prend plaisir , parce que l'esprit ne songe pas qu'ils sont faux : il met à part cette idée de fausseté qui ne pourroit pas luy plaire : & il se divertit de ces événemens imaginaires auxquels il donne ainsi une espece de verité , en ne songeant pas qu'ils sont faux.

S E N E Q U E.

Quadam vitia illos quasi felicitatis argumenta delectant. Nimis humilis & contempti hominis esse videtur scire quid faciat.

Il y a des vices qui plaisent aux Grands , parce qu'ils sont des marques de la grandeur de leur fortune. Il y en a qui croient que c'est une chose basse & méprisable que de sçavoir ce qu'ils font.

REFLEXION.

Les Grands se plaisent dans les défauts dont il n'y a que les Grands qui soient capables, parce qu'ils les distinguent des petits. On aime à avoüer de soy les défauts des gens d'esprit; parce qu'on s'imagine que ceux qui les voyent, en regarderont plustost la cause que l'effet. Il n'y a rien de si ordinaire que de faire des recits des fautes ingenieuses que l'on a faites; & ce que l'on pretend par là est de faire conclure à ceux à qui on les fait, non qu'on a fait une faute, mais que l'on a de l'esprit.

Un de ces voluptueux de Rome se faisant rapporter du bain dans une chaise, demandoit à ses valets : *Suis-je assis ? Jam sedeo ?* C'est à peu près comme celuy qui estant à la chasse, demandoit à ses gens : *Ay-je bien du plaisir ?* Ce sont des fatuités de Grands qu'il est bon de remarquer. Les personnes du commun ne tombent point dans ces extravagances.

SENEQUE.

Operose nihil agunt.

Ces gens se remuënt toujours sans rien avancer.

R E F L E X I O N.

C'est la plus generale devise des hommes. Ils s'empressent , ils tracassent , & leur empressement & leurs tracasseries ne se terminent à rien. Ils font des chasteaux de carte que le vent emporte. Pour travailler , il faut connoistre le but de son travail : *Bene consurgit diluculo qui querit bona* , dit l'Ecriture. Mais si on ne sçait pas où est le bien , en vain se leve-t-on du matin pour l'aller chercher. Les gens actifs n'avancent pas plus que les paresseux , quand ny les uns ny les autres ne sçavent ce qu'il faut faire. Que sont devenus tous ces grands desseins de la maison d'Autriche ? elle batissoit une Monarchie de toute l'Europe, & elle employoit des millions d'hommes à cét ouvrage. Dieu a renversé tous ces projets ambitieux , & la voila reduite à avoir bien de la peine à conserver le peu qui luy reste.

O quantum caliginis mentibus humanis obicit magna felicitas !

O que les grandes fortunes répandent d'aveuglement dans l'esprit des hommes !

REFLEXION.

Les hommes voyent les nuages des autres , & ne voyent pas les leurs. Ils disent vray en ce qu'ils disent des autres ; mais ils ne se disent jamais la verité à eux-mêmes. Seneque connoissoit l'aveuglement des Grands ; mais il ne connoissoit pas l'aveuglement des philosophes ny le sien. C'est qu'il ne connoissoit pas parfaitement l'aveuglement même des Grands. Pour le bien connoistre il faut penetrer , non seulement l'aveuglement attaché à certains estats , mais aussi l'aveuglement general de l'homme. Les nuages qui viennent des conditions particulieres , sont nuages moins importants. Il y a un nuage general qui environne tous les hommes , & c'est celui-là qu'il est important de bien connoistre.

SENEQUE.

Ad res pulcherrimas ex tenebris ad lucem erutas alieno labore deducimur. Nullo nobis sæculo interdictum est. In omnia admittimur; & si magnitudine animi egredi humana imbecillitatis angustias libet, multum per quod spatiemur temporis est. Disputare cum Socrate licet: dubitare cum Carneade; cum Epicuro quiescere.

Nous parvenons sans peine par le secours d'autrui à la connoissance d'une infinité de belles choses que l'esprit de l'homme a tirées des tenebres par sa lumiere. Nul siècle ne nous est interdit; ils nous sont tous ouverts; & si nous voulons porter nostre esprit au delà des bornes étroites de nostre temps, nous en avons un infiny à parcourir; nous pouvons nous entretenir avec Socrate, douter avec Carneade, & nous reposer avec Epicure.

REFLEXION.

C'est l'image de la beatitude philosophique: c'est l'occupation la plus noble de ce Sage qu'on nous

110 *Refl. sur le Traitté de Seneque*
vante tant; c'est tout ce que ces gens
ont pû inventer pour nous rendre
heureux. Vous entretiendrez, di-
sent-ils, les plus grands hommes de
l'Antiquité, vous contemplerez plu-
sieurs belles choses. Ouy, mais par
malheur je n'ay point d'yeux pour
m'entretenir avec ces morts, & on
ne les entretient guere qu'avec les
yeux. Que feray-je donc dans cette
retraitte philosophique? Qu'ils di-
sent ce qu'ils voudront, un aveugle
a bien de la peine à devenir philo-
sophiquement heureux. Vous vous
occuperez, disent-ils, à mediter sur
les veritez que vous connoissez déjà.
Mais un quart d'heure de medita-
tion me rompt la teste. C'est enco-
re un inconvenient auquel les Phi-
losophes n'ont pas pourveu. Il sem-
ble qu'ils ayent supposé que nous
ayons des testes de fer. Mais je veux
qu'on puisse s'entretenir l'esprit de
cespensées, y a-t-il grand plaisir à
tout cela? Si ces meditations n'ont
pour objet que des faussetez, quel
bon-heur y a-t-il d'avoir toujours

l'esprit occupé de songes & de chimères ? En suis-je bien plus heureux pour sçavoir ce que les philosophes m'apprennent de la nature de l'ame, de son siege, de sa durée ? C'est un air, disent-ils, c'est un feu, c'est une lumiere, c'est une harmonie, c'est une quintessence, c'est un esprit, c'est une partie de l'ame du monde. Elle est dans le cœur, dans le ventre, dans le cerveau, dans une glandule du cerveau. Elle passe d'un corps à un autre, elle s'envole en haut, elle descend en bas, elle périt, elle demeure long-temps, elle subsiste toujours, elle devient Dieu, elle devient demon. Me voilà bien avancé. Mais je veux que ce soient des veritez, Sont-ce des veritez qui me soient utiles & auxquelles j'aye raison de prendre interest ? Il faut qu'ils avoient de plus que cette contemplation des veritez humaines n'est pas capable de me divertir long-temps. Je me sens pressé de mille besoins auxquels elles ne satisfont point. Il faut songer à un pro-

112 *Refl. sur le Traitté de Senèque.*
cés qu'on me fait , à pourvoir des
enfans . à soutenir une famille ; je
n'ay pas le temps d'entretenir Car-
neade.

C'est une chose étrange combien
il y avoit de personnes exclues par
leur estat mesme de la beatitude
philosophique. Elle n'estoit point
pour ceux qui sont obligez de tra-
vailler depuis le matin jusques au
soir , pour les esclaves, pour les fem-
mes de ménage ; car le moyen de
contempler les astres dans toutes ces
conditions ?

Que les philosophes déclament
tant qu'ils voudront contre les ri-
chesses , il falloit estre un peu ac-
commodé pour estre heureux à leur
mode , afin de n'estre pas continuel-
lement distrait par les necessitez de
la vie.

Il falloit de plus , sçavoir lire , en-
tendre les langues, avoir de l'esprit,
Qu'on joigne toutes ces conditions
ensemble & l'on verra que la beati-
tude philosophique n'estoit presque
pour personne ; & c'est ce qui en
prouve

prouve la fausseté, & qui fait voir au contraire la verité de la Religion Chrétienne. Personne ne doit estre exclus de la vraye felicité par son état & par les qualitez qui ne dépendent pas de nous: il faut que chacun soit capable de l'acquérir; & c'est ce qui se rencontre parfaitement dans nostre religion. Car pour estre Crétien, il ne faut qu'avoir un cœur & de la docilité.

Les Philosophes avoient ainsi plusieurs faux principes sur lesquels tous leurs raisonnemens rouloient sans qu'ils en ayent jamais découvert la fausseté. En voicy un qui est la source de la plus part de ces beaux discours par lesquels ils nous exhortent à la constance, & au mépris des accidens humains, & de la mort même. Ils supposoient que l'ame pouvoit faire en tout estat ce qu'elle pouvoit faire en certains estats. C'est le fondement de ce discours de Seneque. *Il est difficile, direz-vous, d'obtenir de son esprit qu'il méprise la vie. Ne voyez-vous*

K

114 *Refl. sur le Traitté de Seneque*
pas pour combien peu de chose on le
méprise tous les jours ? L'un se pend
devant la porte de sa maistresse, l'autre
se precipite du haut de la maison en bas
afin de n'entendre pas plus long temps
les crieries d'un maistre de mauvaise
humeur ; & cet autre qui s'en estoit en-
fuy, s'enfonce le poignard dans le
sein, de peur qu'on ne le ramene au
maistre qu'il avoit quitté. Pouvez-
vous douter que la vertu ne puisse fai-
re ce que la crainte fait bien ? Ouy
j'en doute, & j'ay raison d'en dou-
ter. Cette crainte excessive n'a pro-
duit ses effets dont parle Seneque,
qu'en cachant le mal de la mort à
ces personnes, & en les appliquant
uniquement au mal qu'ils desiroient
éviter. Dire que la raison le peut
faire, parce que la passion le fait,
c'est dire que si les tenebres ca-
chent les choses, il s'ensuit que la
lumiere le peut faire aussi.

Les effets extraordinaires des pas-
sions ne peuvent pas estre imitez
par la raison, parce qu'ils de-
pendent de mouvemens qui ne son-

pas entierement volontaires. Nous ne pouvons pas exiter en nous quand nous voulons ces émotions violentes, elles dépendent des objets, & mesme de certaines dispositions du corps qui ne sont pas en nostre pouvoir.

Sans cette rage d'illusion & de folie qui a fait regarder à ces personnes les maux qu'ils vouloient éviter comme intolerables & qui leur a caché celui de la mort, jamais ils n'auroient pris ces résolutions desesperées. Ces gens ne méprisoient point la mort, ils n'y pensoient pas, ils s'y precipitoient comme en un lieu de repos.

Que ne prevenez-vous par la raison, disent encore ces Philosophes, ce que le temps fera necessairement en vous. Mais ce temps me détournera de la veüe des choses qui m'occupent presentement, il diminuëra l'impression sensible qu'elles font sur mon corps, il attachera mon esprit à d'autres objets. La raison ne peut rien faire de tout cela.

Il y a donc un extrême défaut dans tous ces raisonnemens en ce qu'ils concluent que l'ame peut toujours ce qu'elle peut dans certains estats involontaires & accompagnez de mille circonstances extérieures qui ne dependent point d'elle.

S E N E Q U E.

Ipsa voluptates eorum trepida & variis terroribus inquieta sunt, subitque cum maximè exultantes sollicita cogitatio : Hæc quam diu ?

Leurs plaisirs mesmes sont pleins de trouble & d'inquietude , & lors qu'ils sont dans les plus grands divertissemens , il leur vient cette facheuse pensée : Combien tout cela durera-t il ?

R E F L E X I O N.

Qu'il y á de gens qui ne font point toutes ces reflexions, & dont le malheur consiste en ce qu'ils ne les font pas ? Seneque ne connoissoit pas la stupidité des hommes. Leur mal n'est pas d'estre trop inquiettez par la crainte des accidens & des maux qui

Ies menacent ; C'est de pouvoir vivre en repos sans est e troublez par des craintes si legitimes.

S E N E Q U E.

Ad hæc sacra & sublimia accede ; sciturus quæ natura sit diis , quæ voluntas , quæ conditio , quæ forma ; quis animam tuum casus expectet , ubi nos à corporibus dimissos natura componat ; quid sit quod hujus mundi gravissima quæque in medio sustineat , supra levìa suspendat , in summum ignem ferat , sidera cursibus suis excitet ; Cætera deinceps ingentibus plena miraculis. Vis tu , relicto solo , mente ad ista respicere ?

Quittez ces occupations basses de soïn des provisions de Rome , & appliquez-vous à contempler ces veritez hautes & sacrées ; quelle est la nature des dieux ; quelles sont leurs inclinations ; quel est leur estat & leur forme ; qu'est-ce qui doit arriver à nos esprits ; en quel lieu la nature nous placera apres qu'elle nous aura separez des corps ; quelle force retient au milieu du monde les corps les plus pesans :

118 *Reflex. sur le Traitté de Senèque*
& élève au dessus les plus légers, &
porte le feu au dessus de tous les an-
tres ; quelle cause fait mouvoir les
Astres. Ne voulez-vous pas quitter
la terre pour jeter les yeux de vostre
esprit sur ces grands objets.

R E F L E X I O N.

Il paroist par tout ce discours que
les Philosophes ne se proposoient
que d'avoir l'esprit occupé de quel-
que objet assez grand qui les exem-
ptast d'ennuis & de passions. La re-
cherche de l'immortalité de l'ame
& de la nature de Dieu, ne tenoit
dans leur esprit que le mesme rang
que celle de la pesanteur de la terre
& de l'ordre des élemens. Ils ne
pensoient nullement que cette con-
noissance leur fust nécessaire pour
regler leur vie. Ils croyoient pou-
voir estre heureux sans sçavoir ny
leur origine ny leur fin. Et genera-
lement toutes leurs speculations
philosophiques ne leur tenoient lieu
que d'un jeu de carte qui ne produit
pas moins certainement l'effet du

divertissement, que les meditations
les plus relevées,

Si c'est un bien que de connoistre
ces choses, c'est donc un mal que de
les ignorer, & par conséquent tou-
tes ces speculations ne se terminant
qu'à nous convaincre de nostre igno-
rance, ne sont capables que de nous
faire davantage sentir nostre mal. Si
ce n'est pas un bien les Philoso-
phes nous trompent en nous propo-
sant toutes ces recherches comme
quelque chose de grand? Il est donc
clair qu'ils n'ont pas mis leur bon-
heur dans la connoissance de la ve-
rité; mais dans cette agitation d'un
esprit rempli de grandes idées. Ils
ont crû qu'il importoit peu que les
objets fussent faux ou vrais, pour-
veu qu'ils les occupassent égale-
ment. L'erreur, le doute, la verité
leur ont esté indifferentes, & ils
n'ont jamais crû ceux d'entr'eux qui
faisoient profession de ne rien sça-
voir, moins heureux que ceux qui
faisoient profession de sçavoir tout.
En un mot en trompant le monde

110 *Refl. sur le Traitté de Seneg. &c.*
par routes ces promesses magnifiques
ils n'ont effectivement pensé qu'à se
divertir. Et lors mesme qu'ils com-
battoient ceux d'entr'eux qui ensei-
gnoient que le plaisir estoit le souve-
rain bien de l'homme, ils ne se pro-
posoient point eux-mesme d'autre
fin qu'un pur amusement d'esprit.



DISCOVERS



DISCOVRS CONTENANT

en abrégé les preuves naturelles de l'existence de Dieu, & de l'immortalité de l'ame.



OMME les libertins & les impies rejettent presque toutes les preuves qui se tirent de l'autorité des livres saints dont ils croient saper les fondemens en niant l'existence de Dieu mesme & l'immortalité de l'ame, ceux qui deffendent la Religion contre eux ont crû qu'ils devoient avoir recours à des raisons naturelles comme à des principes communs qu'ils ne pourroient pas desavoüer.

Les uns ont inventé des raisonne-
L

22 *Discours de l'existence de Dieu,*
mens subtils & metaphysiques pour
prouver l'un & l'autre de ces deux
points, & les autres en proposent de
plus populaires & de plus sensibles
qu'ils tirent de la consideration de
l'ordre du monde comme d'un grand
livre qui est toujours exposé à la
veuë des hommes.

Je reconnois que ce ne sont pas là
les preuves les plus propres pour
conduire à la vraye Religion ceux
qui sont assez mal-heureux pour ne
la connoistre pas, & que celles qui
se tirent des miracles & des Prophe-
ties, qui authorisent la certitude des
Escritures, sont beaucoup plus ca-
pables de faire impression sur des
esprits opiniastrés. Mais je suis per-
suadé en mesme temps que ces preu-
ves naturelles ne laissent pas d'estre
solides, & que pouvant estre propor-
tionnées à certains esprits, elles ne
sont pas à negliger.

Il y en a d'abstraites & de meta-
physiques comme j'ay dit, & je ne
voy pas qu'il soit raisonnable de
prendre plaisir à les décrier, Mais il

Il y en a aussi qui sont plus sensibles, plus conformes à nostre raison, plus proportionnées à la pluspart des esprits, & qui sont telles qu'il faut que nous nous fassions violence pour y résister : & ce sont celles que j'ay dessein de recueillir dās ce discours.

Quelques efforts que fassent les Athées pour effacer l'impression, qu'il y a une divinité que la veüe de ce grand monde forme naturellement dans tous les hommes, ils ne sçauroient l'étouffer entierement, tant elle a de racines, fortes & profondes dans nostre esprit. Si ce n'est pas un raisonnement invincible, c'est un sentiment & une veüe qui n'est pas moins forte que tous les raisonnemens. Il ne faut pas se forcer pour s'y rendre, mais il faut se faire violence pour la contredire.

La raison n'a qu'à suivre son instinct naturel pour se persuader qu'il y a un Dieu Createur de tout ce que nous voyons, lors qu'elle jette les yeux sur les mouvemens si reglez de ces grands corps qui roulent des-

124 *Discours de l'existence de Dieu,*
sus nos testes : sur cet ordre de la
nature qui ne se dément jamais : sur
l'enchaînement admirable de ses
diverses parties qui se soutiennent
les unes les autres , & qui ne subsi-
stent toutes que par l'aide mutuelle
qu'elles s'entrepresentent : sur cette
diversité de pierres , de métaux , de
plantes : sur cette structure admi-
rable des corps animez ; sur leur pro-
duction , leur naissance : sur leur
accroissement , leur mort. Il est im-
possible qu'en contemplant toutes
ces merveilles elle n'entende cette
voix secrete, que tout cela n'est pas
l'effet du hazard , mais de quelque
cause qui possède en soy toutes les
perfections que nous remarquons
dans ce grand ouvrage.

En vain s'efforceroit-on d'expli-
quer les ressorts de cette estonnante
machine, en disant qu'il n'y a en tout
cela qu'une matiere vaste dans son
estendue , & un grand mouvement
qui la dispose & qui l'arrange , puis-
qu'il faut toujours qu'on nous dise
quelle est la cause de cette matiere

de l'immortalité de l'ame. 125

& de ce grand mouvement : & c'est ce qu'on ne sçauroit faire raisonnablement sans remonter à un principe immateriel & intelligent qui ait produit & qui conserve l'un & l'autre.

Car quel moyen y a-il de concevoir que cette masse morte & insensible que l'on appelle matiere soit un Estre eternal & sans principe? Ne voit-on pas clairement qu'elle n'a dans elle mesme aucune cause de son existence, & qu'il est ridicule d'attribuer au plus vil & au plus méprisable de tous les estres la plus grande de toutes les perfections, qui est d'estre par soy-mesme. Je sens que je suis infiniment plus noble que cette matiere : je la connois, & elle ne me connoist point; & neantmoins je sens en mesme temps que je ne suis pas eternal. Il faut donc qu'elle ait aussi bien que moy une cause de son estre; & cette cause ne pouvant estre matiere, est ce principe immateriel & tout puissant que nous cherchons.

L iij

Mais s'il est ridicule de s'imaginer une matiere qui subsiste par elle-même de toute eternité sans cause & sans principe; il l'est beaucoup plus de supposer un mouvement increé & eternal: car il est clair que nulle matiere n'a dans soy-mesme le principe de son mouvement. Elle le peut recevoir d'ailleurs, mais elle ne peut se le donner à elle-mesme. Tout ce qu'elle en a luy est toujours communiqué par quelqu'autre cause: & quand elle a cessé de se mouvoir, elle demeure d'elle mesme dans un eternal repos.

Qui a donc produit ce grand mouvement que nous voyons dans toutes les parties du monde, puisqu'il ne naist pas de la matiere, & qu'il n'y est pas mesme attaché par une attache stable & fixe, mais qu'il passe d'une partie à une autre par un changement continuel? Fera-t-on aussi de cet accident un Estre eternal & subsistant par soy-mesme? & ne doit-on pas reconnoistre que puisqu'il ne peut estre sans cause, & que cette

cause n'est pas là matiere , il faut qu'il soit produit par un principe spirituel ?

Que si ce principe est necessaire pour produire ce mouvement, il ne l'est pas moins pour le regler & le borner à la mesure propre pour conserver le monde, & sans laquelle il le détruiroit. Car encore qu'on puisse bien s'imaginer que ce mouvement qui forme, arrange & dissout tous les corps , est infiny dans l'infinité des espaces; il est certain neantmoins qu'il est finy en chaque partie, & que s'il estoit ou plus grand, ou moindre dans ce monde visible, il en changeroit toute la face & le renverseroit entierement. Qui la donc reduit à cette proportion où il est ? Et comment dans l'infinité des degrez dont il est capable , s'est-il trouvé justement dans celui qui a produit cet arrangement si admirable? La matiere d'elle mesme est indifferente à en recevoir un plus grand ou un moindre, L'un ou l'autre détruiroit l'état present du monde.

128 *Discours de l'existence de Dieu,*
de, & le renverferoit entierement.
D'où vient donc qu'il s'est trouvé
dans cet equilibre si juste ? C'est par
hasard, dit-on ? On le peut dire de
bouche ; mais en verité je ne sçay si
on le peut dire serieusement.

Mais outre la matiere & le mou-
vement nous découvrons encore
dans le monde des Estres pensans,
parce que nous sommes assurez que
nous pensons & que nous faisons
avec raison le mesme jugement des
autres hommes : & la consideration
de ces Estres nous mene encore plus
directement à la connoissance de
l'immortalité de nostre ame, & en-
suite à celle de l'existence de son
Createur.

Car il est impossible qu'on fasse re-
flexion sur la nature de la matiere,
qu'on ne reconnoisse qu'en quelque
maniere qu'on en bouleverse les di-
verses parties, on ne fera jamais en
sorte par ces divers arrangemens,
que ne se connoissant pas aupara-
vant, elle vienne à se connoître ; &
que de morte & insensible, elle

devienne tout d'un coup vivante, pensante & intelligente.

Que s'ensuit il de là? Que puisqu'il est certain que nous pensons & que nous sommes des Estres pensans, nous avons en nous un Estre qui n'est point matiere, & qui en est réellement distingué. Qui seroit donc capable de le détruire? Et pourquoy perira-t-il estant séparé de la matiere, puis que la matiere ne perit pas lors qu'elle en est séparée.

L'aneantissement d'un Estre est pour nous inconcevable. Nous n'en avons aucun exemple dans la nature. Toute nôtre raison s'y oppose. Pourquoy forcerions nous donc & nôtre imagination & nôtre raison pour tirer ces Estres pensans de la condition de tous les autres Estres, qui estant une fois, ne retombent jamais dans le neant? Et pourquoy craindriens nous pour nos ames qui sont infiniment plus nobles que le corps l'aneantissement que nous ne craignons pour aucun des corps?

Que si nous ne pouvons douter

330 *Discours de l'existence de Dieu,*
qu'il n'y ait dans le monde des Estres
pensans qui ne sont pas des corps,
estant certain que ces Estres ne sont
pas eternels, qui en sera le princi-
pe? Ce ne sera pas la matiere, car
estant, pour le dire ainsi, un neant
d'esprit, comment pourroit-elle pro-
duire un esprit? Ce n'est pas aussi un
autre esprit semblable, c'est à dire,
que ce n'est pas l'ame des peres qui
produit celles de leurs enfans. Car
comment un esprit pourroit-il tirer
du neant un autre esprit qui a des
pensées & des volontés différentes
des siennes & souvent contraires? Si
l'esprit produisoit un esprit, il le pro-
duiroit en pensant. Il connoistroit
cette force en soy. Il s'appercevrait
de cet effet. Cependant, qui s'en est
jamais apperceu? Je ne sçay comment
vous avez commencé de paroistre
dans mon sein, disoit la Mere des
Machabées à ses enfans. Toutes les
meres en peuvent dire de mesme;
& il est bien clair que leur pensée &
leur volonté ne contribuent rien à
à cet ouvrage admirable qui se for-

me en elles, puisque souvent elles ont des pensées & des volontez contraires à la naissance de leurs enfans.

Tout ce qu'il y a donc dans le monde nous conduit à la connoissance du Createur du monde, matiere, mouvement, esprits. Toutes ces choses nous crient d'une voix assez intelligible qu'elles ne se sont pas faites elles-mesmes, & que c'est Dieu qui les a faites. *Ipse fecit nos & non ipsi nos.*

Il a voulu mesme pour nous détourner de cette imagination impie que le monde fust eternal, y laisser des caracteres sensibles & grossiers qui font voir au moins qu'il est nouveau dans cet ordre, sans lequel les hommes ny les animaux ne scauroient vivre. D'où il s'ensuit que les hommes & les animaux sont nouveaux, ce qui suffit pour prouver l'existence de leur Createur.

Car nous ne voyons point de cause naturelle qui puisse produire de hautes montagnes, & creuser des

132 *Discours de l'existence de Dieu,*
vallées capables de contenir les eaux
de la mer. Qu'on lise toutes les hi-
stoires, & l'on ne verra aucun exem-
ple d'une nouvelle montagne qui ait
paru dans le monde. Les vents font
quelques fois de petits amas de sable
en certains endroits ; mais il ne les
élevent jamais à une hauteur consi-
derable, & mesme ils les détruisent
souvent après les avoir formez. Les
tremblemens de terre font de plus
grands renversemens ; mais on ne lit
nulle part qu'ils ayent fait en quel-
que endroit de hautes montagnes, &
on ne le peut supposer que par une
hypothese en l'air que l'experience
ne favorise point. Ainsi les monta-
gnes qui sont au monde diminuant
tous les jours sensiblement par les
pluyes & les eaux qui entraînent une
partie de la terre, & les vallées au
contraire se remplissant de jour en
jour, il est visible qu'elles ne sçau-
roient durer une eternité dans cet
estat, & que dans l'espace d'un cer-
tain nombre d'années elles seroient
applanies & les vallées remplies.

Et il est clair par conséquent que si le monde estoit eternal elles auroient déjà esté applanies, la moindre diminution sensible estant capable d'aneantir une infinité de fois les plus hautes montagnes dans l'espace infiny de l'éternité.

Il est donc certain qu'on ne peut supposer le monde eternal en l'estat où il est, c'est à dire, dans un estat où une partie de la terre est seiche & élevée, & l'autre basse & couverte d'eau. Le cours ordinaire des causes naturelles tend à détruire cet estat en couvrant d'eau toute la terre ; & neantmoins les hommes ne scauroient subsister dans un autre. Ils periroient tous sans doute, si la terre se couvroit toute entiere d'eaux. Ils ne sont donc pas eternels non plus que les animaux. Ils ont commencé & l'on peut remonter par une certaine suite d'années jusques à la tige de leur origine.

Or qu'elle sera l'origine & la cause d'un homme ? Si nous la cherchons dans la nature, nous n'y en trouve-

à 34 *Discours de l'existence de Dieu,*
rons aucune qui soit capable de pro-
duire cét effet. On n'a jamais oüy
dire que des hommes ayent esté
produits autrement que par la voye
ordinaire.

Il est mesme tres-vray semblable,
que le mouvement ordinaire de la
matiere du monde, ne produiroit ja-
mais un lion, s'il n'y en avoit point
encore sur la terre: comme ce mou-
vement ne produit point de loups en
Angleterre, parce qu'on les en a
exterminéz.

Mais il est au moins certain qu'il
ne produiroit jamais un Esprit, com-
me nous avons fait voir, & que la
matiere estant privée de pensée, ne
viendra jamais à se connoistre pour
estre differemment arrangée. Ainsi
il faut necessairement avoüer, & que
les hommes sont nouveaux, & que
toute la nature corporelle estant in-
capable de produire un homme, il
s'ensuit que n'estant pas eternal, il
n'a pû estre produit que par un estre
plus puissant que la nature.

Aussi toutes les inventions des

hommes sentent la nouveauté & de-
savoient l'Eternité. Nous ne voyons
rien dans le monde qui marque une
plus grande antiquité que celle que
l'Ecriture Sainte luy attribue. Il n'y
a point d'historiens au delà de qua-
tre mille ans. On voit depuis ce
temps un progres perpetuel du
monde pareil à celui d'un homme
qui sort de l'enfance, & qui passe
par les autres âges.

Varron témoigne, que des arts
qui estoient au monde, lors qu'il es-
crivoit, il n'y en avoit aucun plus
ancien que mille ans. On a-toujours
avancé à trouver de nouveaux
moyens pour soulager la necessité
des hommes: & à mesure que l'on
remonte plus haut, on trouve tou-
jours les inventions plus impar-
faites & les hommes plus dépour-
vus. On sçait l'origine presque de
tous les Arts, de toutes les sciences,
de toutes les Polices, de tous les
Empires, de toutes les Villes.

Je-sçay qu'un autheur a ramassé
avec les nouvelles inventions qui

136 *Discours de l'existence de Dieu,*
ont esté trouvées depuis quelques
siecles, plusieurs inventions ancien-
nes, qui se sont perduës, dont il à
composé vn livre sous ce titre *Vetera
deperdita. Nova reperta.* Mais on
peut remarquer dans ce livre mesme
que ces anciennes inventions n'e-
stoient pas de grand usage, & sont
recompensées avantageusement par
de nouvelles inventions plus belles
& plus faciles: au lieu que celles
qu'on a trouvées depuis peu sont si
commodes d'une part, qu'il est im-
possible qu'elles s'abolissēt jamais,
estant une fois trouvées, & si faciles
de l'autre qu'il est estrange comment
on a pû estre si long-temps sans les
trouver.

Qu'y a-t'il par exemple de plus
commode à la vie de l'homme, que
l'art de faire servir à leurs ouvrages
ces deux grands agents de la nature
le vent & l'eau. La pluspart des cho-
ses ne se font presentement, que par
les forces qu'on emprunte de ces
deux corps. La moindre science des
mecaniques semble conduire natu-
rellement

rellemēt à en tirer les usages qu'on en tire, puis qu'on ne cherche d'ordinaire que des forces, & que l'application n'en est jamais difficile.

On peut dire avec assurance que les hommes ne feront jamais si simples que de se reduire à ne faire qu'à force de bras, ce qu'ils font si commodement par le moyen de l'eau & du vent. Et qu'ainsi l'invention des moulins ne scauroit jamais perir : & neantmoins cette invention si utile n'est pas fort ancienne, & l'on ne voit point qu'avant le temps de Plinē, l'on eust d'autre invention pour broyer les grains, que de faire tourner une meule à force de bras, ou par des animaux. Et qu'oy qu'il paroisse par cēt Auteur, qu'il y avoit de son temps certaines meules qui tournoient par le moyen de l'eau, neantmoins la maniere dont il en parle, fait voir que cette invention l. 18.
c. 10. estoit encore alors peu parfaite & peu commune, puisqu'il ne le rapporte que comme le moyen le moins ordinaire de broyer les grains ; au

M

138 *Dicours de l'existence de Dieu,*
lieu que lors qu'elle est bien connue, elle abolit tous les autres.

Il n'y a rien aussi de plus naturel & de plus simple que l'impression, & l'on n'a pas sujet de craindre que cet art qui éternise toutes choses puisse jamais s'abolir; mais on a lieu d'admirer comment on a esté si long-temps sans le trouver. Les anciens gravoient sur du cuivre. Il leur estoit donc facile de s'imaginer qu'en imprimant sur du papier ce qu'ils avoient gravé, ils pourroient escrire en un moment ce qu'on avoit esté si long-temps à tracer avec le burin. Si cette idée les eust frappez, & s'ils l'eussent suivie, ils n'auroient pas esté long-temps sans la perfectionner, & sans trouver le mélange d'ancre nécessaire pour l'impression, & neantmoins il n'y a que deux cens ans qu'on s'est avisé de cette invention, qui seroit à l'avenir éternelle, si le monde duroit éternellement.

Que ne peut-on point dire de la poudre à canon, & qu'elle utilité

n'en tire-t-on point pour la chasse & pour la guerre ? Combien un fusil est-il plus commode pour tirer un oiseau que les arcs & les arbalestes dont on se servoit autrefois ; & de combien de machines incommodes & de peu d'effet s'est-on delivré par le moyen de nos canons & de nos mines ? On n'avoit presque point autrefois d'autre moyen pour prendre des villes fortifiées de bonnes murailles, que d'élever des amas de terre pour combattre main à main. Les moindres petites places arrestoient six mois une armée victorieuse, & Cesar & Alexandre avec toute leur valeur n'auroient pas pris en un an, une des villes fortes des Pais-bas. Les hommes sont trop méchans pour oublier jamais une invention qui seconde si bien leur passions. La matiere en a toujours esté exposée à leurs yeux. La preparation n'en est pas fort difficile. L'expérience en estoit aisée ; & neantmoins il n'y a pas fort long-temps qu'elle est dans le monde.

La Bouffole a de si étranges utilitez, que c'est elle seule qui nous a donné la connoissance d'un nouveau monde, & qui lie tous les peuples de la terre par le commerce. Elle est si simple, qu'il y a lieu d'admirer comment les hommes ont pû estre si longtemps sans la trouver: car la propriété que l'aiman a d'attirer le fer, ayant toujours esté connue, il est difficile de comprendre comment il est arrivé que les hommes n'ayent jamais, ou par hazard, ou de dessein laissé en liberté quelque aiguille touchée par l'aiman, soit en la faisant nager sur l'eau, soit en la suspendant, & en ce cas ils eussent reconnu sans peine qu'elle se tournoit toujours du même costé. Il en fust arrivé de mesme, s'ils eussent suspendu un aimant à un fil; car ils auroient veu aussi qu'il tourne toujours un de ses costez vers un Pole, & l'autre vers l'autre.

Toutes ces inventions & plusieurs autres sont si faciles, qu'il est impossible que le monde ait pû durer une eternité de temps sans les trouver, &

elles sont si commodes, qu'il est encore plus impossible qu'estant une fois trouvées elles perissent jamais. Il est donc visible qu'estant nouvelles comme elles sont, elles sont des preuves sensibles de la nouveauté, des hommes, puisqu'ils n'auroient jamais manqué de les trouver plutôt, s'il y avoit toujours eu des hommes : & qu'ils n'auroient pû les laisser perir s'ils les avoient une fois trouvées.

Ainsi tous ce que nous voyons dans le monde nous conduit à croire qu'il n'a pas toujours esté, & qu'il y a un Estre au dessus du monde qui a créé tous les autres. Et c'est en vain que les Athées nous reprochent, que cet Estre est incomprehensible, & que nous admettons ce que nous ne sçaurions concevoir ; car estant infini, il n'est pas estrange qu'il surpasse la capacité de nos esprits finis & bornez. Nostre raison peut atteindre jusques à comprendre qu'il y a des choses qui sont, quoy qu'elles soient incomprehensibles. Mais ce seul estre

42 *Discours de l'existence de Dieu,*
incomprehensible estant admis, il nous rend en quelque sorte toute la nature comprehensible; & il n'y a plus de peine à rendre raison d'une infinité de choses qui sont inexplicables sans cette raison. La matiere est, parce que Dieu l'a créée. Le mouvement est, parce que Dieu l'a produit & le conserve. Ce corps est en ce lieu, parce que Dieu l'ayant créé en une certaine place, il est venu en celle-cy par une suite de changement qui n'est pas infinie. Il y a des Estres pensans, parce que Dieu les crée, lors qu'il voit des corps preparez à les recevoir. Les montagnes ne sont pas applanies, parce qu'il n'y a pas encore assez de temps que le monde dure depuis sa creation pour produire cet effet. Il y a des hommes, parce qu'ils sont nez d'un homme & d'une femme que Dieu crea il y a fix mille ans. Il y a des animaux, parce que Dieu en creant le monde forma aussi de ces machines animées, & leur donna le moyen de se multiplier, & de conserver leur espece par la

voye de la generation. Il n'y a point d'histoires plus anciennes que de quatre mille ans, parce que le monde n'ayant commencé qu'il y a six mille ans ou environ, il n'est pas étrange que les hommes ne se soient appliquez d'abord qu'aux arts plus utiles à la conservation de leur vie. Tout cela s'entretient & s'allie parfaitement avec ce que l'Ecriture nous enseigne de la Divinité & de la Création du monde.

Mais ceux qui voulant reduire toutes choses aux bornes étroites de leur esprit, refusent d'admettre cet estre incomprehensible, parce qu'ils ne le comprennent pas, n'évitent pas pour cela l'inconvenient qu'ils nous reprochent sans raison, & ne font au contraire que l'augmenter. Aulieu d'un estre incomprehensible qu'ils rejettent, le monde & toutes les parties du monde leur deviennent incomprehensibles. Ils sont obligez d'admettre en toutes choses une succession infinie de causes dependantes les unes des autres, sans arriver ja-

144 *Disc. de l'ex. de Dieu, & de &c.*
mais à une cause premiere & indépendante, quoy qu'il n'y ait rien de plus incomprehensible & de plus contraire à nostre raison. Pourquoi cét homme est-il au monde? C'est qu'il est né d'un tel pere, & ce pere d'un autre, & ainsi à l'infini. Pourquoi ce lion est-il sur la terre? C'est qu'il est né de cét autre lion, & ainsi à l'infini. Pourquoi cette partie de matiere est-elle en ce lieu-là? C'est qu'elle y a esté poussée de cét autre lieu, & ainsi à l'infini. Il y a infinité par tout, & par consequent incomprehensibilité par tout. Et ainsi leur esprit est obligé de succomber sous la moindre chose en se voulant roidir contre celuy sous lequel il est juste & glorieux de succomber.



DISCOVERS



DISCOVRS

SVR LA NECESSITE'
de ne se pas conduire au ha-
zard, & par des regles de phan-
taisie.



I tost que les hommes sont
en estat de connoistre ce
qu'ils font, ils se partagent
en differens estats, & en
differentes professions, selon que
leur inclination les y porte, ou que
la necessité les y engage. Les causes
de leurs inclinations sont fort diver-
ses, & souvent peu raisonnables,
& c'est ce qui produit ce bizarre mé-
lange de conditions qui se trouve
dans le monde, ce qui nous attache
à un genre de vie plutôt qu'à un au-
tre estant d'ordinaire si peu de chose,
que nous aurions honte de nostre le-

N

146 *Qu'il ne faut point se conduire*
gereté, si nous pouvions nous en
souvenir.

Mais, outre ces différentes profes-
sions, dont chacune n'est suivie que
d'un certain nombre de personnes, il
y a une profession commune, & un
mestier general que tous les hommes
sont obligez de faire, qui est celuy
d'estre hommes, & de vivre en hom-
mes. Ce mestier est infiniment plus
important que tous les autres : il les
embrasse tous ; il les regle tous : Car
les autres sont bons, ou mauvais,
utiles ou pernicieux, selon qu'ils sont
conformes ou contraires aux devoirs
de cette condition commune.

On peut dire en general que ces de-
voirs consistent à vivre & à mourir
comme il faut. Vivre, c'est marcher
vers la mort. Mourir, c'est entrer
dans une vie eternelle. La vie est
donc un voyage vers la mort ; & la
mort au contraire est l'entrée d'une
vie nouvelle & perpetuelle. Mais
comme cette entrée est double, &
qu'il y a une des portes de la mort
qui nous met dans l'estat d'une mi-

fiere eternelle, & l'autre dans l'estat d'une eternelle felicité; il est visible que bien vivre, c'est marcher dans un chemin qui nous mene à ce bon-heur qui ne finira jamais, & que vivre mal, c'est marcher dans celuy qui conduit à l'eternité de miseres.

Toutes les autres differences que l'on pourroit remarquer entre les diverses routes que les hommes prennent dans leur vie, ne sont rien en comparaïson de cette effroyable difference qui naist de la fin de ces chemins. Tout chemin qui aboutit à la misere eternelle est malheureux, fust-il tout semé de fleurs. Tout chemin qui se termine au bon-heur eternel est heureux, ne fust-il rempli que de ronces & d'épines. Mais la verité est, que ce n'est point ce qui les distingue. Il y a des biens & des maux dans tous les chemins des hommes, & ils auroient bien de la peine d'en faire le choix, quand ils n'y considereroient que l'aïse, la facilité & le plaisir.

Aussi n'y considerent-ils gueres que cela, & cependant il n'y a pres-

148 *Qu'il ne faut point se conduire*
que point de genre de vie qui n'ait
esté suivy volontairement par quel-
que personne comme le plus agrea-
ble de tous. Et ce n'est pas en quoy
les hommes sont le plus déraisonna-
bles. Toutes les choses du monde se
reduisent d'elles mesmes à un espe-
ce d'équilibre, & les biens & les
maux des diverses conditions se ba-
lancent tellement qu'on les trouve
presque dans toutes en une égale
proportion. Ainsi l'erreur des hom-
mes consiste principalement en ce
qu'ils s'imaginent que leur condition
est plus heureuse que celle des autres,
ou que celle des autres au contraire
est plus heureuse que la leur. Et la ve-
rité est, que toutes les conditions sont
à peu près également heureuses ou
malheureuses.

Ce n'est pas icy le lieu d'étendre
ce point, ni de faire voir de qu'el-
le maniere, la coustume, l'imagina-
tion, les passions, font cét également
de biens & de maux en toute sorte
de conditions. Mais quelque force
qu'ayent toutes ces choses pour faire

perdre le sentiment des maux & le
goust des biens, rien ne peut détrui-
re l'inegalité qui se tire de la fin de ces
chemins : & cette inegalité estant si
terrible, il est visible que si les hom-
mes estoient raisonnables, ils n'au-
roient égard qu'à celle-là, & qu'ils se
mettroient uniquement en peine de
trouver le chemin qui conduit à l'é-
ternité des biens, & d'éviter ceux
qui conduisent à l'éternité des maux.

Le principal soin de ceux qui voya-
gent, est de s'informer du chemin qui
mene au lieu où ils ont dessein d'al-
ler ; & l'on n'en voit point d'assez
imprudens pour s'enquerir avec soin
s'ils trouveront un carosse, un bâ-
teau, une bonne compagnie, sans se
mettre en peine du lieu où les condui-
ra ce carosse, ce bateau, cette com-
pagnie.

Mais cette imprudence que person-
ne ne commet jamais dans les voya-
ges particuliers que l'on fait d'un lieu
à vn autre dans sa vie, est ordinaire
parmi les hommes dans le voyage
general de toute leur vie. Ils mar-

150 *Qu'il ne faut point se conduire*
chent tous vers la mort malgré qu'ils
en ayent. La loy de la nature les pres-
se, & ne leur permet pas de s'arrester
dans ce voyage. Ils sçavent la double
fin qui termine cette vie, & la plus
grande partie des nations du monde
témoigne d'en estre persuadée : &
neantmoins la consideration de ces
deux fins, l'une si terrible, & l'au-
tre si desirable, n'entre presque point
dans le choix qu'ils font du chemin
où ils marchent toute leur vie. Ils s'in-
forment avec soin de toutes les autres
choses, ils prennent garde qu'on ne
les y trompent. Ils s'occupent du soin
de leur equipage, & de la recherche
des commoditez de leur voyage. Mais
pour le chemin ils le choisissent avec
si peu de discernement, qu'il n'y a rien
au monde où ils apportent moins de
precaution, & moins de soin.

Qui demanderoit à tous les hom-
mes où ils vont, ils répondroient
tous d'une commune voix qu'ils vont
à la mort & à l'éternité, que toutes
leurs demarches les avancent vers
ce terme si effroyable, & qu'ils ne

ſçavent pas meſme ſi chaque pas qu'ils font ne les y fera point arriver. Car tous ces chemins ont cela de commun qu'on ne voit point ſi on eſt proche ou éloigné de leur fin. Mais qui leur demanderoit enſuite pourquoy ils vont par ce chemin pluſtoſt que par un autre, & quel fondement ont ces maximes par leſquelles ils ſe conduiſent ; on verroit qu'à peine y ont-ils fait reflection ; qu'ils ont embrasſé les premieres lueurs qui les ont frappez ; que les regles qu'ils ſuivent n'ont point d'autre ſource qu'une couſtume qu'ils ont embrasſée ſans examen, ou des diſcours temeraires dont ils ont fait des principes, ou enfin que leurs paſſions & leurs caprices.

On comprend aſſez de quelle ſorte on ſe laiſſé emporter par l'exemple & par les diſcours des autres ; mais on n'entend pas ſi bien comment on ſe forme ſur ſes paſſions, des maximes de conduite. Auſſi cét effet eſt inſenſible, & voicy de quelle ſorte il arrive. Les hommes ne ſeroient

N iiij

152 *Qu'il ne faut point se conduire*
pas hommes s'ils ne suivoient quel-
que sorte de lumiere fausse ou veri-
table. Leur nature est tellement for-
mée, que la volonté n'embrasse rien
qui ne luy soit présenté par l'esprit
sous l'apparence de quelque bien. Ils
sont donc obligez en quelque sorte
de suivre la conduite de la raison. Et
quoy que le plaisir les attire quel-
ques fois à faire des choses que la rai-
son juge mauvaises & pernicieuses,
cela ne peut estre ny continuel ny
mesme frequent. Ce combat des pas-
sions contre la raison est trop incom-
mode; ils ne le pourroient souffrir, &
il faut par necessité qu'afin de se ren-
dre la vie supportable, ils trouvent
quelque moyen de les accorder en-
semble.

C'est une chose dure d'estre mépri-
sé & condamné par les autres; mais
il est encore plus dur d'estre méprisé
& condamné par soy-mesme; parce
qu'il n'y a personne que nous ay-
mions mieux que nous, & dont nous
desirions davantage l'estime & l'ap-
probation.

Il est donc necessaire que les hommes voulant s'estimer eux mesmes se rangent sous la conduite de leur raison pour éviter ces reproches ; mais parce qu'ils veulent aussi contenter leurs passions , ils font en sorte que leur raison se rendant flexible à leurs inclinations se forme des maximes de conduite qui y sont conformes , & selon lesquelles elle peut approuver leurs actions. Ainsi ils établissent la paix en eux-mesmes par cette mutuelle correspondance de leurs actions & de leurs pensées. Ils pensent comme ils agissent , & ils agissent comme ils pensent : & ils n'ont garde de se condamner eux-mesmes puisque leur volonté suit toujours ce que l'esprit luy prescrit , & que l'esprit prescrit toujours à leur volonté ce qu'elle desire.

C'est pourquoy cette pensée de Senneque , que tous les fous sont mal satisfaits d'eux-mesmes. *Omnis stultitia laborat fastidio sui* , qui est tres-veritable en un sens , est tres fausse dans un autre ; & l'on peut dire au

154 *Qu'il ne faut point se conduire*
contraire avec plus de verité, que
c'est le propre des Sages d'estre mal
contens d'eux-mesmes *Omnis sa-*
pientia laborat fastidio sui, parce que
leurs actions ne répondent jamais
parfaitement à leurs lumieres. Mais
les foux au contraire sont d'ordinaire
tres-contens & tres-satisfaits de ce
qu'ils font, parce que leur raison &
leur conduite sont d'accord, & c'est
aussi ce que nous enseigne l'Escripture
quand elle nous dit, que le fou est
remply de ses voyes, *Vius suis reple-*
bitur stultus, c'est à dire qu'il en est
content & satisfait.

Y ayant donc une liaison comme
nécessaire entre la conduite des
hommes & la lumiere des hommes;
il s'ensuit qu'il y a autant de diffé-
rentes lumieres qu'il y a d'humeurs
& de conduites différentes: & c'est
ce qu'il est aisé de remarquer
quand on considere de près la vie
& les actions des hommes. Car il
n'y a qu'à les estudier un peu pour
remarquer qu'ils ont chacun leurs
principes & leurs maximes, dont ils se

par des regles de phantaisie. 155
forment une morale à leur phantaisie.

Ces maximes & ces principes de morale sont les regles dont ils se servent dans le choix de ce chemin qui mene à la vie ou à la mort éternelle. Car la suite des actions de chacun fait le chemin où il marche durant sa vie : & ces actions sont réglées par les principes sur lesquels il se conduit. De sorte que comme il y a une infinité de mauvais chemins, c'est à dire des vies déréglées & déraisonnables, il faut qu'il y ait aussi une infinité de fausses morales.

Ainsi il n'y a pas seulement une morale de Chrétiens, une morale de Juifs, de Turcs, de Persans, de Brachmanes, de Sabis, de Parsis, de Chinois, de Brasiliens, qui consiste dans certaines maximes qui sont communes à chacune de ses sociétés; mais parmi ceux qui font profession de la même Religion il y a souvent de différentes morales, selon les différentes professions. Les Magistrats ont certaines maximes, les Gentils-hommes en ont d'autres; il y a une

156 *Qu'il ne faut point se conduire*
morale de Soldats, de Marchands,
d'Artisans, de Partisans, & mesme
de Voleurs de Bandis, de Corsaires;
puisque ces gens ont certaines regles
qu'ils observent entr'eux aussi fidele-
ment que les autres hommes obser-
vent leurs loix, & qu'ils se font com-
me les autres une conscience qui ap-
prouve leur genre de vie.

Enfin en descendant jusques à cha-
que homme en particulier, on trou-
vera qu'outre quelques maximes ge-
nerales dans lesquelles ils convien-
nent avec ceux de leur religion & de
leur profession; ils ont aussi plusieurs
maximes particulieres qu'ils ramas-
sent çà & là, ou qu'ils se forment
d'eux-mesmes, dont ils se compo-
sent une morale toute differente de
celle des autres.

C'est une chose surprenante de
considerer le mélange confus de ces
maximes qui font la morale des par-
ticuliers; car l'on n'y voit pas moins
de varieté que dans le visage des
hommes qui sont si admirablement
diversifiez. Mais ce qu'il y a de plus

estonnant & qui fait mieux connoître que toutes choses, l'excès de l'aveuglement des hommes, c'est la legereté prodigieuse avec laquelle ils embrassent les plus importantes maximes de leur conduite, le peu de soin qu'ils y apportent pour discerner la verité de l'erreur, & l'opiniâtreté avec laquelle ils s'y attachent comme si elles estoient les plus assurées du monde.

Il s'agit de leur tout, puis qu'il s'agit pour eux d'une eternité de bonheur ou de malheur. Chaque pas qui les avance vers la mort les approche de l'une ou de l'autre de ces deux eternitez. Ne semble-il donc pas que leur principal soin & leur principale application devroit estre de s'instruire des regles veritables qu'ils doivent suivre dans la conduite de toute leur vie, & de tâcher de les discerner de ce nombre innombrable de fausses regles qui sont suivies par ceux qui s'éloignent de la verité.

La diversité mesme des maximes qui regnent parmy les hommes, leur

159 *Qu'il ne faut point se conduire*
devroit faire comprendre que ce n'est
pas une chose si aisée que de trouver
ce chemin qui mène à la vie, puis-
que les hommes n'en conviennent
pas. S'il estoit si visible, il les atti-
reroit tous par sa clarté : & s'il se
trouvoit des hommes assez déraison-
nables pour refuser d'y marcher, il
ne s'en trouveroit point d'assez a-
veugles pour le méconnoître.

Cependant c'est à quoy ils songent
le moins qu'à s'instruire de quelle
maniere il faut vivre. Ils embrassent
pour l'ordinaire sans discernement
les premieres maximes qu'on leur en
donne, & ils ne remettent jamais en
doute celles qu'ils ont embrassées,
comme s'il estoit certain que les pre-
mieres instructions fussent toujours
veritables.

C'est ce qui paroît particuliere-
ment dans la Religion, qui est la
chose du monde la plus importante,
& qui fait dans tous les peuples une
partie tres-considerable de leur mo-
rale ; car il n'y a point de temerité
égale à celle qui porte la plupart des

hommes à suivre une religion plutôt qu'une autre.

J'excepte la Religion Chrétienne, qui a un éclat si grand & si particulier par sa sainteté, son antiquité, ses miracles & ses propheties, que ceux qui la suivent estant frappez de cet éclat extraordinaire, & qui ne se rencontrent nulle part ailleurs, ne peuvent estre estimez temeraires de la preferer tout d'un coup à toutes les autres: outre qu'elle a cet avantage, que plus on en penetre le fonds & plus on y découvre de lumieres; au lieu que les autres Religions ne peuvent soutenir la moindre recherche & le moindre examen.

Je ne parle donc que de ces autres Religions qui regnent dans la plus grande partie du monde, & qui prises ensemble sont infiniment plus étendues que la Chrétienne. Il n'y a rien de plus extravagant que toutes ces creances: & quand on auroit à dessein inventé des opinions ridicules sans raison & sans apparence, on n'auroit pû y mieux réussir qu'ont fait les auteurs de ces fantasques re-

160 *Qu'il ne faut point se conduire*
ligions. Elles n'ont ny miracles ny
propheties, ny rien de capable de per-
suader des esprits tant soit peu rai-
sonnables. Tout ce que l'on connoist
par la raison, par l'experience, par
la lecture des histoires les détruit &
les convainc de faussete. D'où vient
donc qu'elles sont suivies par les
trois quarts du monde : que le Ma-
hometisme seul occupe une si vaste
étendue de terre ? Qu'on demande
aux Bracmananes, aux Chinois, aux
Tartares, aux Turcs pourquoy ils
suivent la religion dont ils font pro-
fession ? S'ils ont tant soit peu de sin-
cerité ils ne répondront autre chose
sinon qu'ils l'a suivent parce que leurs
peres l'ont suivie, parce que leurs
parens, leurs amis, leur nation, leur
Prince l'a suit. Voilà tout le fonde-
ment de leur creance. Cependant il
ne faut qu'un peu de sens commun
pour voir que cette raison est ridicule.
Car toute Religion sera veritable par
cette regle dans le pays où elle est re-
ceüe. Mais toute fausse qu'elle soit le
commun des hommes n'est pas capa-
ble

ble d'y resister : leur esprit y succombe : il s'y rend sans resistance, & en fait le fondement de toute sa vie.

Il n'y a que les Chrétiens, comme j'ay dit, qu'on puisse exempter legiti-
mement de cette imprudence ; quoy
qu'il y en ait peut estre plusieurs par-
my eux qui ne sont Chrétiens que de
la mesme maniere que les Turcs sont
Turcs, par la seule impression de l'e-
xemple sans aucune attache divine
dans le cœur, & sans aucune lumie-
re solide dans l'esprit. Mais comme
il est vray en general que la morale
de tous les Chrestiens est tres-
solide dans les principes qu'ils tirent
de cette divine Religion, il est vray
aussi qu'elle ne laisse pas d'estre fort
bizarre & fort peu solide dans l'es-
prit de la pluspart de ceux qui por-
tent le nom de Chrestiens, parce
qu'ils sont peu instruits du fond de
leur Religion, & qu'ils se donnent la
liberté, comme les autres hommes, de
se former d'autres maximes selon leur
caprice. Les principes qu'ils pren-
nent de la religion Chrestienne ne

162 *Qu'il ne faut point se conduire*
composent qu'une bien petite partie
de leur morale. Ils en ont une infinité
d'autres qu'ils ont embrassez au ha-
zard & sans examen avec la mesme
temerité que nous avons remarquée
dans ces peuples aveuglez. L'exem-
ple de leurs amis & de ceux avec qui
ils vivent, les discours de ceux avec
qui ils conversent leur en impriment
un tres-grand nombre d'autres sans
qu'ils y pensent. Leur amour propre
& le desir secret de se justifier dans
leurs passions leur en inspire plusieurs
comme nous avons déjà dit. Ils for-
ment quantité de jugemens au hazard
sur les rencontres qui se présentent,
& ces jugemens demeurant dans leur
memoire, & estant favorisez de l'a-
mour propre qui les regarde comme
des productions qui luy appartiennent,
servent de principes en d'autres
rencontres semblables : & ainsi ils
se forment une morale qui n'est guere
moins dereglee que celle des Maho-
metans & des Indiens.

Ils croient avoir besoin de mai-
stre & d'instruction pour toutes les

autres choses ; ils les étudient avec quelque soin ; ils sont dociles envers ceux qui les leur monstrent : il n'y a que la science de vivre, qu'ils n'apprennent point & qu'ils ne desirerent point d'apprendre, ou qu'ils apprennent avec si peu de soin qu'il semble qu'elle n'en vaille pas la peine.

Ils font choix des artisans, des medecins, des advocats ; ils craignent d'estre trompez dans les moindres choses. Mais ils n'ont aucune défiance quand il ne s'agit de rien moins que de se sauver ou de se perdre pour l'éternité. Tout guide leur semble habile : le premier venu leur est bon, & ils se reposent sur luy avec une parfaite securité. Ainsi on s'expose hardiment au voyage de la vie sans chercher d'autres lumières que celles de ces maximes fantasques, dont on s'est temerairement rempli l'esprit.

Où sont ceux qui sont touchez serieusement de la crainte de s'égarer & de prendre une mauvaise route dans leur vie, qui ne desirerent rien davantage que de trouver la lumiere ve-

164 *Qu'il ne faut point se conduire*
ritable pour s'y conduire , & qui fa-
sent de cette recherche leur principa-
le & leur plus serieuse occupation ?
Où sont ceux qui se défient d'eux-mê-
mes , qui marchent avec crainte &
tremblement & qui ont une vigilance
continuelle pour regarder où ils met-
trôt leurs pas ? Il y en a sans doute , puis-
qu'il y a des justes & des élus ; mais
il y en a peu , parce qu'il y a peu de
justes & peu d'élus. Le commun du
monde marche sans crainte , sans dé-
fiance , sans prevoyance , sans refle-
xion : & suivant temerairement leurs
passions & leurs phantasies ils s'a-
vancent à grand pas vers la mort , jus-
ques à ce qu'ils soient arrivez à ce
moment terrible qui fait voir aux
hommes ce qu'ils n'ont pas voulu voir
durant leur vie ; mais qui le leur fait
voir inutilement en tirant du fond de
leur cœur ces paroles de desespoir :
Ergo erravimus à via veritatis , & ju-
stitia lumen non luxit nobis , & sol in-
telligentia non est ortus nobis. Nous
notis sommes donc égarez de la voye
de la verité , la lumière de la justice

ne nous a point luy, & le Soleil de l'intelligence ne s'est point levé pour nous.

En considerant avec effroy ces demarches temerares & vagabondes de la plupart des hommes qui les mènent à la mort, & à la mort eternelle, je m' imagine de voir une isle épouventable, entourée de precipices escarpez qu'un nuage épais empesche de voir; & environnée d'un torrent de feu qui reçoit tous ceux qui tombent du haut de ces precipices. Tous les chemins & tous les sentiers se terminent à ces precipices, à l'exception d'un seul, mais tres-étroit & tres difficile à reconnoistre, qui aboutit à un pont par lequel on évité le torrent de feu, & l'on arrive à un lieu de seureté & de lumiere.

Il y a dans cette isle un nombre infiny d'hommes, à qui l'on commande de marcher incessamment. Un vent impetueux les presse, & ne leur permet pas de retarder. On les avertit seulement que tous les chemins n'ont pour fin que le precipice, qu'il n'y en

166 *Qu'il ne faut point se conduire*
a qu'un seul par où ils se puissent sau-
ver, & que cét unique chemin est
tres-difficile à remarquer. Mais non-
obstant cét avertissement ces misera-
bles sans songer à chercher ce sentier
heureux, sans s'en informer, & com-
me s'ils le connoissoient parfaite-
ment, se mettent hardiment en che-
min. Ils ne s'occupent que du soin
de leur équipage, du desir de com-
mander aux compagnons de ce mal-
heureux voyage, & de la recherche
de quelque divertissement qu'ils peu-
vent prendre en passant. Ainsi ils ar-
rivent insensiblement vers le bord du
precipice, d'où ils sont emportez dans
ce torrent de feu qui les engloutit
pour jamais.

Il y en a seulement un tres-petit
nombre de sages qui cherchent avec
soin ce sentier étroit, & qui l'ayant
découvert y marchent avec grande
circonspection, & trouvant ainsi
moyen de passer le torrent, & de sor-
tir de ces precipices, arrivent enfin à
un lieu de seureté & de repos.

Peut-estre que celuy qui disoit à

Dieu ses paroles. *Torrentem pertransivit anima nostra, forsitan pertransisset anima nostra aquam intolerabilem*, Ps. 123. 5.

avoit dans l'esprit quelque image de cette sorte. Mais quelque affreuse qu'elle paroisse elle ne répond nullement à la verité de ce que j'ay eu dessein de représenter. Les choses spirituelles sont si hautes, qu'aucune imagination n'y peut atteindre. Toute image est infiniment éloignée de la réalité de leur grandeur. Il n'y a point de proportion entre ce torrent de feu qui recevroit ceux qui tomberoient des precipices de cette isle imaginaire, & l'enfer qui reçoit réellement ceux qui sortent du monde par la mort apres s'estre égarés du chemin de la justice.

Cependant cette image toute imparfaite qu'elle est, suffit pour faire comprendre que l'unique sagesse de ces voyageurs seroit de chercher ce chemin par lequel ils pourroient sauver leur vie, que leur unique bonheur seroit de le trouver & d'y marcher jusques au bout; & que tous ceux

168 *Qu'il ne faut point se conduire*
qui ne se mettroient pas en peine de
le chercher seroient insensés & mal-
heureux. Elle suffit pour faire conce-
voir que toute la curiosité qu'ils au-
roient pour les autres choses , toute
l'ambition qui les porteroit à vouloir
dominer sur leurs compagnons ; tout
l'empressement qu'ils feroient paroî-
stre à la recherche de leurs plaisirs ne
seroit pas seulement vain & ridicule,
mais ne pourroit estre l'effet que d'u-
ne incroyable stupidité. Que doit-on
donc dire de la verité dont cette ima-
ge est si éloignée ? Et que peut-on
penser de l'aveuglement des hommes
qui ont si peu de soin de s'instruire du
chemin de leur salut , qui vivent &
marchent au hazard , & qui ne son-
gent qu'à se divertir durant le voya-
ge de l'éternité ?

C'est pour retirer les hommes de
cette temerité brutale par laquelle ils
se precipitent dans l'enfer en suivant
leurs caprices & leurs phantasies, que
Dieu les exhorte dans l'Ecriture avec
tant d'instance d'écouter la sagesse &
d'ouvrir les oreilles de leur cœur pour
l'entendre.

l'entendre. C'est pour cela qu'il les exhorte de la chercher comme les avares cherchent l'argent & les tresors cachez dans la terre: *Si quaesieris eam quasi pecuniam, & sicut thesauros effoderis illam*: qu'il veut qu'ils en fassent leur bien, leur heritage, leur tresor: *Posside sapientiam, posside prudentiam, & in omni possessione tua acquire prudentiam*. Car cette sagesse qu'il leur commande de rechercher n'est autre chose que la lumiere qui leur est necessaire pour marcher dans les tenebres de cette vie, & pour regler leurs actions selon la justice & la loy de Dieu: & elle consiste toute à connoistre le chemin du Ciel. C'est pourquoy il est dit expressément que *la sagesse de celuy qui est vraiment fin, est de connoistre sa voye: Sapientia callidi est intelligere viam suam*. Et l'Ecriture l'appelle la science du salut, *scientiam salutis*; parce qu'elle est seule capable de nous y conduire, & que toutes les autres sciences sans celles-là ne sont que des sciences de mort, qui n'ont que la mort pour

P.

170 *Qu'il ne faut point se conduire*
fin, & qui ne conduisent qu'à la mort.

Voilà qu'elle est la véritable science des hommes ; connoître leur voye, c'est à dire la voye du salut, la voye de la paix, la voye du Ciel. Leur bonheur consiste à acquérir cette science ; mais le moyen de l'acquérir est de l'estimer autant qu'elle le merite. Et c'est pourquoy l'Escriture nous dit encore, *Que le commencement de la sagesse est de faire de la sagesse son trésor, & de la preferer à toutes les choses que nous pouvons avoir en ce monde.* *PRINCIPIUM sapientiae, posside sapientiam ; & in omni possessione tua acquire prudentiam.* Car Dieu a voulu que cette science si nécessaire aux hommes fust de telle nature qu'elle dépendit plus de leur cœur que de leur intelligence & de leur esprit ; & que comme elle ne se trouve point par ceux qui ne la desirent point, ou qui ne la desirent pas comme elle merite de l'estre, on ne manquast iamais de la trouver quand on la cherche de tout son cœur.

Ainsi le plus grand pas vers la sa,

gelle est de la desirer & de la chercher sincerement, & d'estre vivement penetré du malheur effroyable qu'il y a de vivre au hazard de suivre temerairement les opinions que l'on a receuës sans discernement; ce que l'Ecriture appelle *Marcher apres ses pensées & faire la volonté de ses pensées*; de ne sçavoir où l'on va, & de ne se mettre pas en peine si la voye que l'on suit nous conduit à la vie ou à la mort.

Je n'ay eu dessein dans ce discours que de combattre cette stupidité monstrueuse, & de persuader si je pouvois à ceux qui le liront, & qui n'y ont pas fait jusques icy assez de reflexion, que c'est un aveuglement horrible de s'occuper, comme l'on fait dans le monde, de toutes les choses dont on se remplit l'esprit, d'apprendre les arts, les exercices, les sciences, & de n'apprendre point la science de vivre, c'est à dire celle de conduire sa vie de la maniere qu'il est necessaire pour éviter l'eternité de misere dont nous sommes menacez, & de parvenir aux

172 *Qu'il ne faut point se cond. &c.*
biens eternels qui seront la recom-
pense des justes.

Car lors que cette pensée est forte-
ment gravée dans l'esprit & dans le
cœur, & qu'elle fait nostre passion
dominante, non seulement elle nous
met dans la voye de trouver la veri-
té, elle nous applique à la chercher,
elle nous ouvre les yeux pour la dé-
couvrir; mais elle est plus capable
que toutes choses de dissiper la prin-
cipale illusion qui nous la cache, qui
est cette duplicité de cœur si souvent
marquée par l'Ecriture, qui nous fait
apprehender de connoître nos de-
voirs, de peur que l'obligation que
nous avons de les accomplir ne nous
presse trop quand ils nous seront une
fois connus, & que nous ne soyons
contraints de renoncer à nos passions,
ou que nous ne les suivions plus qu'a-
vec un remords incommode qui trou-
ble nostre repos & nostre plaisir.





DE LA
GRANDEUR.
PREMIERE PARTIE.

*De la nature de la Grandeur, & des
devoirs des Inferieurs envers
les Grands.*

I.

LES Hommes ont des instincts tout contraires à l'égard de la Grandeur, qui naissent neantmoins également de leur corruption naturelle. Ils l'aiment; ils la haïssent; ils l'admirerent. Ils la méprisent. Ils l'aiment, parce qu'ils y voyent tout ce qu'ils desirerent, les richesses, le plaisir, l'honneur, la puissance. Ils la haïssent-

P iij

parce qu'elle les rabaisse & les humilie, & qu'elle leur fait sentir la privation où ils sont de ces biens qu'ils aiment. Ils l'admirent, parce qu'ils en sont ébloüis. Ils la méprisent aussi quelquefois, ou ils font semblant de la mépriser, afin de s'élever dans leur imagination au dessus des Grands, & de se bastir ainsi une grandeur imaginaire, par le rabaissement de ceux qui sont l'objet de l'admiration des personnes du commun.

I F.

Quoy que tous ces divers mouvemens soient humains, il faut avoüer neantmoins que ceux qui nous portent à honorer & à estimer les Grâds, sont beaucoup plus forts & plus agissans, parce qu'ils regardent les plus naturels objets de la concupiscence; au lieu que la haine qu'on a pour la Grandeur est étouffée en quelque sorte par le besoin continuel que l'on a des Grands, qui plie insensiblement l'ame au respect & à l'estime pour cet estat. On desespere de pouvoir s'élever aussi haut qu'eux; & l'on aime

mieux estre participant de leurs biens
en se soumettant à eux.

III.

Le mépris humain de la Grandeur,
ne se rencõtre donc d'ordinaire qu'en
certaines gens qui couvrent leur or-
gueil du nom de philosophie, & qui
ne pouvant satisfaire leur ambition
en se faisant grands, tâchent de satis-
faire leur malignité en rabaisant ceux
qui le sont. *Puisque nous ne pouvons
parvenir à la Grandeur, vangeons nous
à en médire*, disoit assez agreablement
Montagne, pour exprimer ce senti-
ment naturel d'orgueil.

Que s'il s'est trouvé quelques phi-
losophes, qui ayant sujet d'estre con-
tens de leur condition selon le monde,
n'ont pas laissé de mépriser en appa-
rence la Grandeur dans leurs discours
& dans leurs écrits; c'est par une va-
nité encore plus ingenieuse & plus dé-
liée. Ces personnes se sont bien don-
né de garde de se dépouïller réelle-
ment de leurs richesses, & Seneque a
eu grand soin de se munir de maxi-
mes contre ce dépouïllement effectif.

P iij

C'est, dit-il, la marque d'une ame foible de ne pouvoir souffrir les richesses. INFIRMI est animi pati non posse divitias. Pourquoi donc fait-il tant de beaux discours contre les Grands & contre les riches ? C'est qu'il a voulu joindre ensemble la gloire humaine de la Grandeur, & la gloire philosophique du mépris de la Grandeur, afin d'estre estimé non seulement par les personnes du commun qui honorent les Grands ; mais aussi par les philosophes qui les méprisent.

IV.

Il ne faut donc point suivre la concupiscence dans les mouvemens qu'elle nous inspire pour & contre les Grands : & nous nous devons même défier de nostre raison, à cause du commerce & de la liaison qu'elle a avec les passions qui la corrompent d'ordinaire à l'égard de leurs objets. Il faut chercher des lumieres plus seures & moins suspectes : & il n'est pas possible d'en trouver ailleurs que dans la Religion Chrestienne, parce qu'il n'y a qu'elle qui connoisse ve-

ritablement la concupiscence, & qui puisse ainsi separer de la Grandeur les faux avantages que nostre ambition luy donne; & luy conserver les veritables que nostre malignité luy voudroit ravir.

V.

Il n'y a rien d'estimable dans toutes les choses du monde que ce que Dieu y a mis, selon ce qui est dit dans l'Evangile. *Non potest homo accipere quidquam nisi fuerit ei datum de cælo.* Tout ce qui vient de Dieu est bon & digne d'estime. Tout ce qui ne vient que de l'amour propre n'est digne que de mépris & de haine. On doit donc estimer dans les Grands ce que Dieu leur donne. On doit y mépriser ce que la concupiscence leur attribue. Or c'est à la Religion à distinguer l'un de l'autre, & à nous découvrir ce que les Grands tiennent véritablement de Dieu, & ce qu'ils ne tiennent que de l'erreur & de l'illusion des hommes.

VI.

Ce principe estant une fois ouvert,

il est facile de reconnoître que l'idée commune que les hommes se forment de la Grandeur, est toute fausse & toute trompeuse, parce qu'elle n'est fondée que sur la corruption de leur cœur, & sur les faux jugemens qu'elle produit. Car voicy de quelle sorte ils composent cette idée. Ils aiment la puissance, les richesses, les plaisirs. Ils voyent que les Grands en sont possesseurs. Ils les estiment donc heureux. Ils preferent leur estat à celuy de ceux qui en sont priuez, & par cette preference ils les élèvent au dessus des autres hommes. Ce jugement est déjà faux & trompeur. Car le plaisir, les richesses, la puissance, ne sont point des biens. Ils ne paroissent tels qu'à la concupiscence, & ils paroissent au contraire de grands maux à la raison éclairée par la foy, parce que ce sont de grands empêchemens à la piété & au salut. Mais les hommes ne s'arrestent pas là. Comme ils voyent que le jugement qu'ils portent de l'estat des Grands ne leur est pas particulier, que la plupart des autres hommes en ju-

gent comme eux , & qu'ils ont tous pour cet estat des sentimens d'estime & d'admiration, ils composent de ces jugemens qu'ils connoissent & dans eux , & dans les autres , une nouvelle base pour rehausser la grandeur , & ils considerent ainsi les Grands environnez d'une grãde troupe d'admirateurs qui les regardent comme infiniment élevez au dessus des autres hommes.

C'est l'idée que la concupiscence nous donne de cet estat ; mais il ne faut qu'un peu de lumiere pour en connoistre la fausseté. Car tous ces jugemens qui relevent les Grands au dessus des autres , n'estant que de vaines phantaisies qui naissent de la corruption & de l'aveuglement des hommes , il est clair que cette Grandeur dont ils font le fondement, n'est qu'un phantôme sans solidité.

VII.

La Philosophie nous peut bien conduire jusques-là ; mais si nous n'avons point d'autre lumiere que celle qu'elle nous fournit : en nous délivrant d'une erreur , elle nous engage

ra dans une autre, qui est de nous faire croire que les Grands ne sont dignes d'aucun honneur & d'aucun respect. Et en effet, cette conclusion suivroit nécessairement de ces principes, si la Grandeur n'estoit fondée que sur cet amas de faux jugemens & de faux biens. Car je ne dois pas honorer une personne, parce qu'elle est plus misérable que moy: & l'illusion qui feroit croire aux Grands que leur estat est heureux, parce qu'il paroist tel à un grand nombre de personnes abusées, ne meriteroit que de la pitié, & non du respect & de l'estime.

VIII.

Cependant l'Ecriture nous avertit qu'il y a un devoir d'honneur à l'égard des Grands, & que la pieté chrestienne s'en doit acquitter. Or la pieté qui est inseparable de la verité, ne peut honorer que ce qui est véritablement digne d'honneur. On peut dire mesme qu'il faut qu'il y ait quelque chose de Dieu dans la Grandeur, puisque l'Ecriture nous assure d'une part qu'on doit honorer les Grands, nous

enseigne de l'autre que l'honneur n'est dû qu'à Dieu, *Soli Deo honor & gloria*. D'où il s'ensuit qu'il faut qu'on puisse honorer Dieu en honorant les Grands, & qu'il y a quelque chose de Dieu en eux à quoy l'on peut rapporter l'honneur qu'on leur rend. Mais pour sçavoir ce que c'est, il est nécessaire de remonter jusques à l'établissement & à l'origine mesme de la Grandeur.

IX.

La concupiscence, la raison, & la Religion, s'unissent diversement pour former cet estat que l'on appelle Grandeur. La concupiscence le desire par orgueil. La raison l'approuve par la vuë du besoin qu'en ont les hommes: Et la religion le confirme par l'autorité de Dieu mesme. Et pour sçavoir de quelle sorte cela se fait, il faut considérer que si les hommes estoient demeurez dans l'innocence, il n'y auroit point eu de Grands parmy eux; puisque naissant tous égaux, ils seroient tous demeurez dans cette égalité de la nature. L'homme n'est pas fait pro-

prement pour commander aux hommes, comme dit saint Gregoire, parce que la volonté d'un homme n'est pas la regle de celle d'un autre, & qu'ils ont tous pour unique regle la Loy de Dieu, qu'ils auroient tous connuë assez clairement avant le peché, pour n'avoir besoin de l'apprendre de personne.

X.

Si la Grandeur n'est donc pas toujours un desordre en elle mesme, elle est au moins toujours un effet du desordre de la nature, & une suite necessaire du peché. Car comme l'estat d'innocence ne pouvoit admettre d'inegalité; l'estat du peché ne peut souffrir d'égalité. Chaque homme voudroit estre le maistre & le tyran de tous les autres: & comme il est impossible que chacun reüssisse dans ce dessein, il faut par necessité, ou que la raison y apporte quelque ordre, ou que la force le fasse, & que les plus puissans devenant les maistres, les foibles demeurent assujettis.

La raison ne reconnoist pas seulement que cét assujettissement des hommes à d'autres hommes est inevitable , mais aussi qu'il leur est tres-avantageux & tres-necessaire. Elle sçait que la lumiere de l'hôme est trop foible depuis le peché pour le pouvoir conduire mesme dans les choses qui ne regardent que la vie civile , & que sa volonté est trop corrompüe pour le faire demeurer dans une condition reglée. Elle voit donc qu'il est necessaire qu'il y ait quelque loy grossiere qui le lie à ses devoirs, qui est celle de l'empire & de la domination. Ainsi elle trouve bon qu'on établisse des reglemens & des polices, & que l'on donne à certaines personnes le pouvoir de les faire observer aux autres. Elle approuve que l'on regle toutes les choses humaines, & que pour éviter les contestations on donne la preference aux uns au dessus des autres. En vn mot, non seulement elle consent à l'établissement de la Grandeur, mais elle regarde cét ordre comme le

184 DE LA GRANDEUR
chef-d'œuvre de l'esprit humain, &
comme la chose la plus utile qui soit
dans le monde.

XII.

Mais encore que la concupiscence
desire la Grandeur, & que la raison hu-
maine en approuve l'établissement: ny
l'une, ny l'autre ne suffisent neâtmoins
pour la rendre legitime. Les hommes
ne sont pas à eux, ils ne peuvent dis-
poser ny des autres, ny d'eux mesmes.
Dieu seul est leur maistre souverain; &
ce seroit un attentat criminel à eux
d'en reconnoistre, ou d'en établir un
autre sans son ordre. Si une troupe
d'esclaves assemblez dans une prison,
déferoit à quelques-uns d'eux le droit
de vie & de mort sur tous les autres,
le maistre se mocqueroit de cét esta-
blissement temeraire, & il puniroit
celuy qui auroit usé de ce droit comme
un usurpateur & comme un tyran;
parce que ce droit luy appartenant,
il n'y a que luy qui puisse le commu-
niquer & le transferer à un autre.
Nous sommes tous dans cét estat à
l'égard de Dieu, c'est à dire que nous
sommes

fontmes les esclaves, & que nous ne pouvons disposer de nous mesmes que par ses ordres. Ce seroit donc en vain que les hommes donneroient à certains d'entr'eux le droit & le pouvoir de gouverner les autres, si Dieu ne joignoit son autorité à leur choix. Et c'est pourquoy selon la doctrine de saint Augustin, tous les supplices seroient des meurtres & des homicides, si Dieu, qui est le seul maistre de la vie & de la mort des hommes, ne leur avoit donné le pouvoir de faire mourir ceux qui violeroient les loix de la nature, & qui troubleroient leur société. Mais nous apprenons de l'Ecriture qu'il l'a fait, & qu'il a confirmé par son autorité ces établissemens humains; qu'il approuve que les hommes se lient ensemble par des loix & des polices; qu'il leur donne pouvoir de choisir quelques-uns d'entr'eux pour les faire observer, & qu'il communique son pouvoir à ces personnes choisies pour gouverner ceux qui leur sont soumis.

XIII.

Ce ne sont point de vaines specu-

Q

lations : ce sont des veritez decidées par l'Ecriture. Car c'est l'Apostre saint Paul, qui nous enseigne que toute puissance vient de Dieu. *Non est potestas nisi à Deo.* Qu'elles sont établies de Dieu. *Quæ autem sunt, à Deo ordinata sunt.* Que qui leur résiste, résiste à l'ordre de Dieu. *Qui resistit potestati, Dei ordinationi resistit.* Que ceux qui gouvernent les peuples sont les ministres de Dieu pour récompenser le bien & punir le mal. *Dei minister est tibi in bonum, Dei minister est vindex in iram.* Et il donne ainsi aux Princes le mesme titre qu'il se donne à luy-mesme comme Apostre. *Sic nos existimet homo ut ministros Christi.*

Et par là il paroist que la Grandeur est une participation de la puissance de Dieu sur les hommes, qu'il communique aux uns pour le bien des autres : Que c'est un ministère qu'il leur confie, & qu'ainsi n'y ayant rien de plus reel & de plus juste que l'autorité & la puissance de Dieu, il n'y a rien de plus reel & de plus juste que

la Grandeur dans ceux à qui il la communique véritablement, & qui n'en sont point usurpateurs.

XIV.

C'est par cette doctrine qu'il est facile de comprendre, qu'encore que la royauté & les autres formes de gouvernement viennent originairement du choix & du consentement des peuples; neantmoins l'autorité des Roys ne vient point du peuple, mais de Dieu seul. Car Dieu a bien donné au peuple le pouvoir de se choisir un gouvernement. Mais comme le choix de ceux qui élisent l'Evesque n'est pas ce qui le fait Evesque, & qu'il faut que l'autorité pastorale de J E S U S - C H R I S T luy soit communiquée par son ordination: aussi ce n'est point le seul consentement des peuples qui fait les Roys: c'est la communication que Dieu leur fait de sa royauté & de sa puissance qui les établit Roys legitimes, & qui leur donne un droit véritable sur leurs sujets. Et c'est pourquoy l'Apostre n'appelle point les Princes,

Qij

Ministres du peuple , mais il les appelle *Ministres de Dieu* , parce qu'ils ne tiennent leur puissance que de Dieu seul.

XV.

L'on peut tirer de là une conséquence tres-avantageuse pour les Monarchies successives, qui est qu'encore que l'établissement de cette sorte de gouvernement ait dépendu du peuple dans son origine par le choix qu'il a fait d'une certaine famille , & par l'institution de l'ordre pour la succession du Royaume : neantmoins cet ordre estant une fois établi il n'est pas en la liberté du peuple de le changer. Car l'autorité de faire des loix ne reside plus dans le peuple qui s'en est dépoüillé , & qui a eu raison de s'en dépoüiller , n'y ayant rien de plus avantageux pour son propre bien : mais elle reside dans le Roy à qui Dieu communique sa puissance pour le regir. Et ainsi comme dans un estat successif, les Roys ne peuvent mourir , les peuples n'estant jamais sans Roy ; ils ne sont jamais en-

estat de faire de nouvelles loix pour changer l'orde de la succession , & ils n'ont jamais d'autorité legitime pour le faire , puisqu'elle reside toujours en celuy à qui Dieu la communique selon l'ordre auquel les peuples se sont volontairement assujettis.

XVI.

Et par là il est visible aussi qu'il n'est jamais permis à personne de se soulever contre son Souverain , ou de s'engager dans une guerre civile. Car la guerre ne se peut faire sans autorité, & sans une autorité souveraine , puis qu'on y fait mourir les hommes , ce qui suppose un droit de vie & de mort. Or ce droit dans un estat monarchique n'appartient qu'au Roy seul & à ceux qui l'exercent sous son autorité. Ainsi ceux qui se revoltent contre luy ne l'ayant point, commettent autant d'homicides qu'ils font perir d'hommes par la guerre civile , puisqu'ils les font mourir sans pouvoir & contre l'ordre de Dieu. C'est en vain qu'on pretendroit

Q iij

les justifier par les désordres de l'état auxquels ils font semblant de vouloir remédier. Car il n'y a point de désordre qui puisse donner droit à des sujets de tirer l'épée, puis qu'il n'ont point le droit de l'épée, & qu'ils ne s'en peuvent servir que par l'ordre de celuy qui la porte par l'ordre de Dieu.

XVII.

Cette puissance royale & ce droit de gouverner les peuples, qui appartient essentiellement à Dieu, & qu'il communique aux hommes pour le bien des hommes, comme nous avons déjà dit, réside bien à la vérité dans les Roys avec éminence; mais il passe d'eux à tous leurs Ministres, & à tous ceux qui sont employez sous eux à gouverner les peuples & à y maintenir l'ordre. De sorte qu'il comprend toute l'autorité qui remue & regle les états, & qui est différemment partagée selon les différens emplois & les divers ministeres: Que ce soit qui la possède est Ministre de Dieu, par la part qu'il a à l'autorité de Dieu.

I. P A R T I E. 191
X V I I I.

Il semble qu'il y ayt dans les Estats certaines Grandeurs qui consistent plus dans un rang que dans une autorité réelle comme la qualité de Prince du sang, qui donne bien à ceux qui la possèdent un rang fort élevé au dessus des autres, mais qui n'enferme point de juridiction, à moins qu'elle ne soit jointe à d'autres ministeres & à d'autres charges. Mais ce rang mesme est une espece d'autorité, & il vient de mesme de l'ordre de Dieu. Car les choses humaines ayant besoin d'estre réglées, & ne pouvant subsister sans ordre, il a esté nécessaire d'établir ces préeminences, & de faire que quelques uns eussent droit d'estre preferez aux autres. Et cette preference a justement esté accordée aux Princes du sang par une suite naturelle de l'esprit des Monarchies successives. Car cette forme de gouvernement consistant essentiellement dans le choix que le peuple fait d'une certaine famille pour estre gouverné par ceux qui en sont, se-

lon l'ordre de leur naissance, il est clair que comme tous ceux de cette famille ont droit à la royauté; & qu'ils y peuvent parvenir selon leur rang, il est nécessaire que les peuples soient accoutumez de longue main à les regarder avec plus de respect que les autres; estant difficile autrement que quand ils y parviennent effectivement, ils puissent avoir pour eux les sentimens de respect & de soumission qu'on doit avoir pour les Roys.

XIX.

C'est par ces principes qu'on peut résoudre la question proposée sur ce qui rend les Grands dignes de respect. Ce n'est ny leurs richesses, ny leurs plaisirs, ny leur pompe. C'est la part qu'ils ont à la royauté de Dieu, que l'on doit honorer en leur personne, selon la mesure qu'ils la possèdent. C'est l'ordre dans lequel Dieu les a placez, & qu'il a disposé par sa providence. Ainsi cette soumission ayant pour objet une chose qui est vraiment digne de respect, elle

elle ne doit pas seulement estre exterieure & de pure ceremonie ; mais elle doit aussi estre interieure , c'est à dire, qu'elle doit enfermer la reconnoissance d'une superiorité & d'une grandeur réelle dans ceux qu'on honore. C'est pourquoy l'Apostre recommande aux Chrétiens d'estre assujettis aux puissances , non seulement par la crainte de la peine, mais aussi par un motif de conscience : *Non solum propter iram, sed etiam propter conscientiam.*

XX.

La pompe & l'éclat qui accompagne l'estat des Grands n'est pas ce qui les rend effectivement dignes d'honneur ? mais c'est neantmoins ce qui les fait honorer par la pluspart du monde. Et parce qu'il est bon qu'ils soient honorez, il est juste aussi que la Grandeur soit jointe à quelque magnificence exterieure. Car les hommes ne sont nullement assez spirituels pour reconnoistre & pour honorer en eux l'autorité de Dieu, s'ils la voyoient en un estat qui fust l'ob-

R

jet ordinaire de leurs mépris & de leur averfion. Ainfi afin que la Grandeur faffe l'impreffion qu'elle doit faire fur leur efprit, il faut qu'elle en faffe premierement fur leurs fens. C'est ce qui rend les richesses neceffaires aux Grands à proportion du degré auquel ils font élevez ? puis que c'est par les richesses qu'ils fe conservent la bienfiance neceffaire à leur condition, fans laquelle elle deviendroit inutile aux hommes. C'est donc un excez visible que ce que Tertulien enseigne, *Que toutes les marques de dignité & de puissance, & tous les ornemens attachez aux charges font defendus aux Chrétiens, & que JESUS-CHRIST a mis toutes ces choses entre les pompes du diable, en paroiffant en un estat, éloigné de toute pompe & de tout éclat.* Car la religion chrétienne n'est jamais contraire à la vraie raifon: & si JESUS-CHRIST n'a pas voulu se réveftir exterieurement de cette magnificence, ce n'est pas qu'il l'ait absolument condamnée, mais c'est qu'elle n'estoit pas conforme à son

De Idol.
c. 18.

ministere qui estoit de monstrier mesme par sa vie exterieure. la disposition où tous ses Disciples devoient estre interieurement. Les Grands doivent donc apprendre de la vie de JESUS-CHRIST à n'aimer pas la pompe & l'éclat, & non pas à s'en dépoüiller absolument à moins que Dieu ne leur inspire le mouvement de quitter tout à fait le monde. Mais on ne se doit pas estonner de cet excez de Tertulien, puis qu'il enseigne bien au mesme livre, qu'il est absolument deffendu aux Chrétiens de juger de la vie & de l'honneur des hommes, ce qui est contre la doctrine & la pratique de l'Eglise.

XXI.

Les respects exterieurs que les inferieurs rendent aux Grands sont encore une des suites legitimes de leur condition. Car encore qu'ils ne soient peut estre dans leur origine que des inventions de l'orgueil humain, qui est bien aise de jouir de la grandeur par la veüe de l'abbaissement des autres; il faut pourtant reconnoistre

R ij

196 DE LA GRANDEUR
que ces deferences & ces respects
font d'eux mesmes utiles & raison-
nables, & que quand l'orgueil ne les
auroit pas introduits, la raison au-
roit dû les inventer. Car il est utile
& juste que les Grands soient hono-
rez par une reconnoissance sincere &
veritable de l'ordre de Dieu qui les
éleve au dessus des autres. Or les
hommes ont une telle opposition à
s'humilier sous d'autres & à les re-
connoître plus grands qu'eux, que
pour y accoutûmer leur ame, il faut
en quelque sorte y accoutûmer leur
corps, l'ame en prenant insensible-
ment le ply & la posture, & passant
aisément de la ceremonie à la verité.
Et c'est pourquoy il a esté bon que ces
respects extérieurs fussent incom-
modes, parce qu'autrement elle ne se
feroit pas apperceuë qu'ils sont desti-
nez à honorer les Grands, & elle auroit
pû s'y attacher pour le seul plaisir ou
pour la commodité qu'elle y au-
roit trouvée, & les rendre ainsi in-
differentement à tout le monde; ce qui
n'auroit point produit cet effet

d'imprimer insensiblement dans l'esprit des sentimens de reverence pour ceux qu'on honore de cette sorte.

XXII.

Ceux qui ont dit, qu'y ayant deux fortes de Grandeurs, l'une naturelle & l'autre d'établissement, nous ne devons les respects naturels qui consistent dans l'estime & dans la soumission d'esprit qu'aux Grandeurs naturelles, & que nous ne devons aux Grandeurs d'établissement que des honneurs d'établissement, c'est à dire de certaines ceremonies inventées par les hommes pour honorer les dignitez qu'ils ont établies, doivent ajouter, pour rendre cette pensée tout à fait solide, qu'il faut que ces ceremonies exterieures naissent d'un mouvement interieur par lequel on reconnoisse dans les Grands une veritable superiorité. Car leur estat enfermant, comme nous avons dit, une participation de l'autorité de Dieu, il est digne d'un respect veritable & interieur : & tant s'en faut que les

R iij

Grands n'ayent droit d'exiger de nous que ces sortes de ceremonies exterieures sans aucun mouvement de l'ame qui y réponde, qu'on peut dire au contraire qu'ils n'ont droit d'exiger ces ceremonies, qu'afin d'imprimer dans l'esprit les sentimens justes que l'on doit avoir pour leur estat. De sorte que lors qu'ils connoissent assez certaines personnes pour estre assurez qu'elles sont à leur égard dans la disposition où elles doivent estre, ils les peuvent dispenser de ces devoirs exterieurs, parce qu'ils n'ont plus alors leur fin & leur utilité.

X X I I I.

Il est vray que ce respect qui est dû aux Grands, ne doit pas nous corrompre le jugement à leur égard, ny nous faire estimer en eux ce qui n'est pas estimable. Il est compatible avec la connoissance de leurs defauts & de leurs miseres, & il n'oblige nullement à ne leur pas preferer interieurement ceux qui ont plus de biens reels & de Grandeurs naturelles. Mais comme l'honneur leur est dû; qu'il est utile

qu'ils soient honorez; & que le commun du monde n'a pas assez de lumiere ny d'équité pour condamner les défauts sans mépriser ceux en qui ils les remarquent ; on est obligé de demeurer en une extrême retenue en parlant des Grands , & de tous ceux à qui l'honneur est nécessaire. Cette parole de l'Ecriture : *Ne parlez point mal du Prince de vostre peuple* , s'entendant de tous les Supérieurs tant Ecclesiastiques que séculiers , & généralement de tous ceux qui participent à la puissance de Dieu. C'est pourquoy c'est une chose tres-contraire à la véritable piété , que la liberté que le commun du monde se donne de décrier la conduite de ceux qui gouvernent. Car outre que l'on en parle souvent temerairement & contre la vérité , parce qu'on n'en est pas toujours assez informé ; on en parle presque toujours avec injustice , parce que l'on imprime dans les autres par ces sortes de discours une disposition contraire à celle que Dieu les oblige d'avoir pour ceux dont il se sert pour les gouverner.

R. iiij.

Il y en a qui voudroient au moins que cette autorité qu'il faut respecter fust toujours jointe au merite, & qui traitent d'injustes toutes les loix qui l'on attachée à des qualitez exterieures. Ils triomphent en attaquant celles qui font dépendre la Grandeur de la naissance. On ne choisit pas, disent-ils, pour gouverner un bateau celui qui est de meilleure maison. Pourquoy le fait-on donc à l'égard des Royaumes & des Empires? Mais c'est qu'ils ne connoissent pas le fonds de la foiblesse & de la corruption des hommes. Ils raisonneroient bien si les hommes estoient justes & raisonnables, mais ils raisonnent tres-mal, parce qu'ils ne le sont pas, & qu'ils ne le seront jamais. L'injustice naturelle & ineffaçable du cœur des hommes, rend ce choix, non seulement raisonnable, mais le chef-d'œuvre de la raison. Car qui choisirons nous? Le plus vertueux, le plus sage, le plus vaillant. Mais nous voila incontinent aux mains : chacun dira qu'il

*Cette
pensée
est de
M. Paf-
chal.*

est ce plus vertueux , ce plus vaillant , ce plus sage. Attachons donc nostre choix à quelque chose d'extérieur & d'incontestable. Il est le fils aîné du Roy. Cela est net. Il n'y a point à douter. La raison ne peut mieux faire ; car la guerre civile est le plus grand de tous les maux.

XXV.

Ce qui est vray de la Royauté, l'est encore des premiers rangs d'un Estat. Ne vaudroit-il pas mieux , dira-t'on, qu'il y eust des Princes de merite que des Princes de naissance , & que l'on pût monter par la vertu plus haut que par cette vaine qualité ? N'est-il pas injuste qu'un General d'Armée , après avoir conquis des Provinces , soit obligé de ceder à un Prince du Sang , sans experience & sans esprit ? Non , cela n'est point injuste. C'est au contraire la plus belle invention que la raison ait pû trouver pour adoucir la fierté de la Grandeur , & pour la décharger de la haine & de l'envie des inferieurs, Si l'on n'estoit grand que par le merite , l'élevation des

Grands seroit un avertissement continuél de la préférence quel'on auroit faite de leur personne, au préjudice de ceux qui croient les surpasser en mérite.

Mais en attachant la Grandeur à la naissance, l'on calme l'orgueil des inférieurs, & l'on leur rend la Grandeur de beaucoup moins incommode. Il n'y a pas de honte à céder, quand on peut dire, je dois cela à sa naissance. Cette raison convainc l'esprit sans le blesser par le dépit & la jalousie. Il y est accoustumé; & il ne se revolte point contre un ordre estably quine luy est point injurieux.

XXVI.

Un avantage qui arrive de cet établissement, est que l'on peut avoir des Princes sans orgueil, & que les Grands peuvent estre humbles. Car il n'y a point d'orgueil à demeurer dans l'estat où l'on est né, & où la providence de Dieu nous a mis, pourveu que l'on en use selon les fins de Dieu. L'on peut avec cela conserver des sen-

timens d'humilité dans son cœur, connoître ses defauts & ses miseres, & regarder sa condition comme une chose étrangere dont l'ordre de Dieu nous a revestus. Mais qu'il est difficile d'être humble lors que l'on considere son élévation comme le fruit de ses travaux & de son merite: lors que l'on l'a prévenue par ses desirs: que l'on se l'est procurée par son adresse, & qu'elle nous donne lieu de croire qu'elle nous estoit deuë, & que nous surpassons autant les autres en merite que nous les surpassons en dignité.

X X V I I.

Quand on veut que le merite soit la porte de la Grâdeur, on n'y entre presque jamais que par la porte de l'ambition. Et en substituant la cabale & la brigue aux qualitez effectives, on y arrive souvent sans merite, & presque toujours sans vocation, puisque l'on s'y appelle soy-mesme par une recherche ambitieuse. Mais au moins ceux qui sont Grands par naissance, peuvent dire avec verité qu'ils sont appelez à leur estat, & que c'est

Dieu qui les a faits Grands. Ainsi en pratiquant fidelement les devoirs de leur condition, ils sont sans doute plus en estat d'attirer sur eux les graces de Dieu, que ceux qui s'y estant élevez en se poussant dans le monde par des motifs tout charnels, devroient plutôt penser à en sortir qu'à y demeurer, ne pouvant pas se dire à eux-mêmes que Dieu les a élevez à un état où leur seule ambition les auroit portez.

XXVIII.

Cette maniere d'honorer les Grands en considerant en eux la part qu'ils ont à l'autorité de Dieu, est d'autant plus utile à la société publique, qu'étant independante des qualitez personnelles, elle l'est aussi du caprice des jugemens que l'on en porte; & ainsi elle est fixe & invariable. En voicy encore une autre de mesme nature. C'est que quels qu'ils soient, ils ne laissent pas d'estre les ministres dont Dieu se sert pour procurer aux hommes les plus grands & les plus essentiels des biens qui soient dans le monde. Car on ne jouit de son bien; on ne

voyage sans danger ; on ne demeure en repos dans sa maison ; on ne reçoit les avantages du commerce ; on ne tire des services de l'industrie des autres hommes & de la société humaine, que par le moyen de l'ordre politique. S'il estoit détruit, on ne pourroit dire qu'on possède rien. Tous les hommes seroient ennemis les uns des autres, & il y auroit une guerre generale entre eux qui ne se decideroit que par la force.

XXIX.

Pour comprendre mieux quelle obligation on a à l'ordre politique, il faut considerer que les hommes estant vuides de charité par le dereglement du peché, demeurent neantmoins pleins de besoins, & sont dependans les uns des autres dans une infinité de choses. La cupidité a donc pris la place de la charité pour remplir ces besoins, & elle le fait d'une maniere que l'on n'admire pas assez, & où la charité commune ne peut atteindre. On trouve par exemple presque par tout en allant à la campagne,

des gens qui sont prests de servir ceux qui passent, & qui ont des logis tous preparez à les recevoir. On en dispose comme on veut. On leur commande; & ils obeissent. Ils croient qu'on leur fait plaisir d'accepter leur service. Ils ne s'excusent jamais de rendre les assistances qu'on leur demande. Qui auroit-il de plus admirable que ces personnes s'ils estoient animez de l'esprit de charité? C'est la cupidité qui les fait agir, & qui le fait de si bonne grace, qu'elle veut bien qu'on luy impute comme une faveur de l'avoir employée à nous rendre ces services.

Quelle charité seroit-ce que de bâtir une maison toute entiere pour un autre, de la meubler, de la tapisser, de la luy rendre la clef à la main? La cupidité le fera gayement. Quelle charité d'aller querir des remedes aux Indes, de s'abaisser aux plus vils ministeres, & de rendre aux autres les services les plus bas & les plus penibles? La cupidité fait tout cela sans s'en plaindre.

Il n'y a donc rien dont on tire de plus grands services que de la cupidité mesme des hommes. Mais afin qu'elle soit disposée à les rendre, il faut qu'il y ait quelque chose qui la retienne. Car si on la laisse à elle même, elle n'a ny bornes, ny mesures. Au lieu de servir a la société humaine elle la détruit. Il n'y a point d'excès dont elle ne soit capable lors qu'elle n'a point de liens; son inclination & sa pente allant droit au vol, aux meurtres, aux injustices, & aux plus grands déreglemens.

Il a donc fallu trouver un art pour regler la cupidité, & cet art consiste dans l'ordre politique qui la retient par la crainte de la peine, & qui l'applique aux choses qui sont utiles à la société. C'est cet ordre qui nous donne des Marchands, des Medecins, des Artisans, & generalement tous ceux qui contribuent aux plaisirs, & qui soulagent les necessitez de la vie. Ainsi nous en avons obligation à ceux qui sont les conservateurs de cet ordre; c'est à dire à ceux en qui

208 DE LA GRANDEUR
reside l'autoré qui regle & entretient
les Estats.

XXX.

On admireroit un homme qui auroit trouvé l'art d'apprivoiser les lions, les ours, les tigres, & les autres bestes farouches, & de les faire servir aux usages de la vie. L'ordre politique fait cette merveille; car les hommes pleins de cupidité sont pires que des tigres, des ours, & des lions. Chacun d'eux voudroit devorer les autres: & cependant par le moyen des loix & des polices, on apprivoise tellement ces bestes feroces, que l'on en tire tous les services humains que l'on pourroit tirer de la plus pure charité.

XXXI.

L'ordre politique est une invention admirable que les hommes ont trouvée, pour procurer à tous les particuliers les commoditez dont les plus grands Roys ne scauroient jouir, quelques nombre d'Officiers qu'ils ayent, & quelques richesses qu'ils possèdent, si cet ordre estoit détruit. Combien faudroit-il

faudroit-il qu'un homme, sans cette invention, eust de richesses & de serviteurs pour se procurer simplement les avantages dont un bourgeois de Paris jouit avec quatre mille livres de rente ? Combien faudroit-il qu'il eust de vaisseaux pour en envoyer en toutes les parties du monde, afin que les uns luy apportassent des remedes, les autres des étoffes, les autres des curiositez, & des ouvrages de ces peuples éloignez ? Combien faudroit-il qu'il eust de gens pour avoir des nouvelles réglement tous les huit jours, de tous les endroits de l'Europe ? Quelles richesses suffiroient à l'entretien de tant de Courriers qui luy seroient necessaires pour envoyer en tous ces lieux differens, de tant de postes pour leur fournir des chevaux, de tant d'hosteleries pour les loger ? Combien faudroit-il de soldats pour leur assurer les chemins, & les garantir des voleurs ? Combien faudroit-il qu'il eust d'artisans pour son vivre, pour son logement, pour ses habits ? Tous les arts estant enchaî-

nez , & ayant besoin les uns des autres , il se trouveroit qu'il auroit besoin de tous : & il ne luy suffiroit pas d'en avoir pour luy , il luy en faudroit pour tous ses Officiers , & pour tous ceux qui travailleroient pour luy , ce qui va à l'infiny. Un simple bourgeois à tout cela , & il l'a sans peine , sans tracas , sans inquietude. On luy va querir tout ce dont il a besoin , à la Chine , au Perou , en Egipte , en Perse , & generalement par toute la terre. On l'exempte de la peine de preparer les vaisseaux. On le décharge de la risqué & de tous les mauvais succès de ces voyages. On luy rend les chemins libres par toute l'Europe. On luy dispose des Courriers pour luy en faire avoir des nouvelles. Il y a des gens qui passent toute leur vie à l'estude de la nature pour le guerir dans ses maladies , & qui sont aussi prests de le servir , que s'il les entretenoit à ses gages. Il peut dire avec verité , qu'il a un million d'hommes qui travaillent pour luy dans le Royaume. Il peut compter au nombre de ses Officiers tous les ar-

risans de la France, & même ceux des Estats voisins, puisqu'ils sont tous disposés à luy rendre service, & qu'il n'a qu'à leur commander en y adjoustant une certaine recompense establie, qui sont les moindres gages que l'on puisse donner à des Officiers. Tous ces gens qui travaillent pour luy ne l'incommodent point. Il n'est point obligé de pourvoir à leurs necessitez. Il n'est point chargé de faire leur fortune. Il ne faut point d'Officiers superieurs pour les gouverner, ny d'inferieurs pour les servir; ou s'il en faut, il n'est pas obligé de s'en mettre en peine. Qui peut assez estimer ces avantages qui égalent ainsi la condition des particuliers à celle des Roys, & qui les dispensant des inquietudes des grandes richesses, leur en procurent toutes les commoditez?

XXXII.

Ce qui rend le commun du monde insensible à tout cela, c'est un principe de vanité & d'ingratitude. Ils tirent en effet les mesme avantages de tous ces gens qui travaillent pour le public.

S. ij.

dans lequel ils sont compris , que s'ils ne travailloient que pour eux seuls. Leurs lettres sont également portées aux extremitez du monde par un courrier qui en porte dix mille , que s'il n'en portoit qu'une seule. Ils sont aussi bien traittez par un medecin qui en voit plusieurs autres , que s'il n'estoit attaché qu'à eux : & au contraire l'experience qu'il acquiert par les assistances qu'il rend aux autres , le rend plus capable de les servir dans leur maladies. Neantmoins parce qu'ils sçavent qu'ils ne sont pas les seuls qui jouissent de ces biens , ils n'en sont point touchez. Leurs besoins sont également remplis , mais leur vanité n'est pas également satisfaite. Parce qu'ils n'ont pas droit de s'attribuer à eux en particulier tous ces gens qui leur rendent quelque service , ils ne comptent pour rien l'utilité qu'ils entendent. Et quoy que celle que les autres en ressentent ne diminuë en rien la leur propre ; elle leur en oste neantmoins , le sentiment , & ils croient n'avoir obligation à personne , parce

qu'il y a une infinité de personnes qui participant aux mesmes biens, partagent avec eux cette obligation.

XXXIII.

On ne fait pas d'ordinaire de réflexion sur ces biens effectifs qu'on reçoit des Roys ou des Grands : comme l'on ne pense gueres, selon la pensée d'un Ancien, qu'on a grande obligation à la terre de nous soutenir, & que l'on seroit fort embarrassé si elle nous manquoit à tout moment sous les pieds. Mais cet oubli des hommes est la preuve & non l'excuse de leur peu de gratitude. Car puisque ce sont des biens & de grands biens, & qu'on les reçoit de Dieu par le ministère des hommes ; ils en doivent estre reconnoissans envers Dieu, & embrasser dans leur reconnoissance ceux dont il se sert pour les leur procurer, & qui sont les depositaires de son autorité dans le monde.

XXXIV.

Les obligations humaines, quand elles sont justes, deviennent des devoirs de religion, parce que la religion

S ij

Chrétienne a pour règle la souveraine Justice, & qu'elle consiste toute à suivre cette règle. C'est pourquoy l'Apôstre recommande aux Chrétiens de prier pour les Roys & pour ceux qui reglent sous eux l'estat temporel: & ces prieres leur sont deuës quand ce ne seroit qu'à cause de la part qu'ils ont à maintenir la paix & le repos entre les hommes. Ainsi il y a de la faute à ne s'en pas acquitter & à negliger de prier pour les Roys: & l'on se rend indigne par là de jouir de tous les biens que Dieu procure aux hommes par leur ministère. Peu de personnes font assez de reflexion sur cela. On s'amuse à se plaindre en l'air des desordres du gouvernement que l'on ignore le plus souvent, & l'on ne pense pas à satisfaire à la juste reconnoissance que l'on doit à Dieu pour les biens qu'on reçoit de luy par le moyen de tout gouvernement réglé. Et cependant ces biens sont infiniment plus considerables que les desordres vrayz ou faux qui font le sujet de ces murmures & de ces plaintes.



DE LA
GRANDEUR
SECONDE PARTIE.

*Des obligations & des difficultez
de la vie des Grands.*

I.



I la nature de la Grandeur
telle que nous l'avons re-
présentée peut servir pour
établir les devoirs des in-
férieurs envers les Grands sur des
principes fixes & inébranlables ; elle
est encore beaucoup plus propre pour
faire entrer les Grands mesmes dans
la connoissance de leurs plus essen-
tielles & plus indispensables obliga-
tions.

Il est vray, comme nous l'avons

monstré, que la Grandeur est une participation de l'autorité & de la puissance de Dieu sur les hommes, que Dieu communique à certaines personnes. Mais pour reconnoistre les devoirs qui y sont attachez, il faut sçavoir à qu'elle condition, & pour quelle fin Dieu leur communique cette autorité & cette puissance; estant certain que comme ils ne la tiennent que de Dieu, ils ne la peuvent posséder legitiment, qu'aux conditions que Dieu la leur donne, & qu'ils n'en peuvent user que pour les fins que Dieu mesme leur prescrit.

II.

La premiere chose qu'il faut considerer sur ce sujet est que Dieu est le Maistre & le Roy des hommes par un titre si essentiel à sa nature, qu'il est impossible qu'il fasse part de cette qualité à quelque creature que ce soit.

L'homme est essentiellement & naturellement sujet à la volonté de Dieu, parce qu'elle est sa regle naturelle & immuable. Il est injuste s'il ne la suit pas: & sa justice consiste à
s'y

s'y conformer & à s'y assujettir. Mais aussi estant impossible que la volonté d'aucune creature soit sa regle, il ne peut estre obligé de la suivre pour elle-mesme. Car cette subordination de la volonté de l'homme à celle de Dieu est tellement essentielle à sa nature, que Dieu mesme ne luy peut permettre d'estre sa regle & sa fin. C'est pourquoy le Fils de Dieu mesme proteste en qualité d'homme, qu'il fait toujours la volonté de son Pere, & non la sienne.

Que s'il ne peut estre permis à une creature de faire sa volonté, il est encore moins permis de pretendre de la faire regner sur les autres; puisque nostre volonté n'est ny la regle d'elle-mesme, ny la regle d'aucune autre creature. Il n'y a donc que Dieu qui puisse justement regner sur nos volontez. C'est à luy que l'empire en appartient, puisque c'est sa divine volonté que nous devons consulter comme la regle unique de toutes nos actions.

Ce n'est pas qu'on ne soit souvent obligé de suivre aussi les inclinations & les commandemens des hommes ; mais ce n'est jamais en considération des hommes, ny pour obeir aux hommes ; c'est en vertu de l'autorité de Dieu qui nous y oblige. Ainsi nôtre obeïssance se termine toujourns à Dieu, lors mesme qu'elle nous assujettit aux hommes, parce que nous ne leur obeïssons qu'à cause que Dieu nous le commande, & que c'est ce commandement de Dieu qui est nôtre principal motif dans l'obeïssance que nous leur rendons. J'obeïs aux Rois dont je suis sujet, & j'obeïrois à un maistre si j'estois esclave, parce que Dieu le veut. C'est donc à Dieu que j'obeïs effectivement. C'est sa volonté qui regle la mienne, & je suis toujourns indépendant de celle des hommes lors même que je leur rend l'obeïssance la plus ponctuelle. Car si tost que cette même volonté de Dieu me fera connoistre qu'il ne veut pas que je leur obeïsse en quelque

chose ; ils ne trouveront plus en moy ny de sujet , ny d'esclave.

I V.

Il s'ensuit delà que Dieu ne communique point sa puissance aux hommes afin qu'ils assujettissent les autres à leur volonté ; puisque cette domination de la volonté d'un homme sur celle d'un autre homme , est naturellement & essentiellement injuste : qu'il ne la leur communique point afin qu'ils se regardent avec complaisance comme estant la fin des autres hommes ; puisqu'ils ne le sont point en effet , & qu'il est impossible qu'ils le soient. Mais que la fin unique de Dieu dans cette part qu'il leur donne à sa puissance est de les établir ministres & executeurs de ses volonte , en leur donnant le droit & le pouvoir non de se faire obeïr , mais de faire obeïr Dieu ; non de regner eux-mêmes , mais de faire regner Dieu ; non de faire servir les hommes à leur gloire & à leur grandeur , mais d'employer leur puissance pour servir les hommes , & pour leur procurer au-

T ij

tant qu'ils peuvent toute sorte de biens temporels & spirituels.

V.

Ainsi la grandeur est un pur ministère qui a pour fin l'honneur de Dieu & l'avantage des hommes, qui ne les rapporte point à elle-même. Elle n'est point pour soy, elle est pour les autres. Et par là il est visible que pour en user dans l'ordre de Dieu, il faut que les Grands, bien loin de considérer les peuples comme étant à eux, se regardent eux-mêmes comme étant aux peuples; & qu'ils soient fermement persuadés que leur qualité ne leur donne aucun droit, ny de suivre eux-mêmes leur volonté, ny de la faire suivre aux autres; qu'ils ne peuvent point commander pour commander; & qu'il faut que dans tous les commandemens qu'ils font aux autres, ils puissent répondre véritablement à Dieu, s'il venoit à leur en demander la fin & le motif, que c'est pour luy qu'ils les font, que c'est pour faire observer ses loix & pour procurer le bien des hommes.

VI.

Le crime que les Grands commettent en rapportant la grandeur & les biens qu'ils possèdent à eux-mêmes & à leurs plaisirs, est donc une espèce de perfidie contre Dieu. Car comme il est certain qu'un Roy auroit sujet de traiter de rebelle un de ses sujets, si luy ayant confié une province pour y conserver son autorité, il pretendoit s'en rendre le maistre; de même les Grands ayant receu leur grandeur & tout ce qu'ils ont d'autorité, non pour eux-mêmes, mais pour établir l'empire de Dieu, & pour procurer sa gloire; ils deviennent rebelles & perfides à l'égard de Dieu, lors qu'ils ne les rapportent qu'à eux-mêmes.

VII.

Il est donc nécessaire que les Grands considerent leur condition comme un ministere & une fonction, & non pas comme une qualité attachée à leur estre. Il est nécessaire qu'ils en soient détachez interieurement; qu'ils la regardent comme une chose étrangere

T iij

qui ne les rend ny plus parfaits en eux-mêmes, ny plus agreables à Dieu, & qui leur donne seulement un moyen de faire beaucoup de bien ou beaucoup de mal, selon la maniere dont ils s'acquitteront des devoirs auxquels elle les oblige. Il faut qu'ils soient persuadez qu'il n'y a que ce bon ou ce mauvais usage de leur ministère qui soit à eux & qui leur doive demeurer, puisque toute leur grandeur leur sera ostée au moment de leur mort, & qu'ils emporteront seulement avec eux les bonnes ou les mauvaises actions qu'ils auront faites dans cet état.

VIII.

De ce principe qui fait voir que les Grands ne peuvent rapporter à eux-mêmes leur Grandeur, il est aisé de passer à cet autre, qu'ayant reçu de Dieu leur autorité & leur puissance pour son service, ils la doivent employer pour Dieu : c'est à dire, qu'ils doivent faire pour Dieu tout ce qu'ils ont pouvoir de faire, & que la mesure de leur puissance est la regle de leurs devoirs.

Ils n'ont donc qu'à examiner ce qu'ils peuvent faire. Car il est certain qu'ils doivent faire ce qu'ils peuvent. S'ils peuvent peu, ils sont obligez à peu. S'ils peuvent beaucoup, leurs obligations croissent selon la mesme proportion que leur pouvoir.

IX.

Il s'ensuit de là qu'un Prince doit faire dans les lieux où il a autorité tout ce qu'il a pouvoir de faire pour les biens des peuples & de l'Eglise: que tous les Grands le doivent faire dans leurs terres & dans leurs maisons: qu'un Magistrat doit faire tout ce que sa charge luy donne pouvoir de faire, afin que la justice soit bien renduë: & enfin que chacun dans son ministere doit faire tout le bien qu'il a le pouvoir de faire, afin de ne laisser pas inutile le talent que Dieu luy a confié. Cette regle se prescrit en trois paroles, mais la pratique s'en estend infiniment loin; puisque pour remettre tous dant l'ordre & pour remedier à tous les abus,

T iij

il n'est presque besoin d'autre chose, sinon que ceux qui ont l'autorité entre les mains, usent de tout leur pouvoir pour faire observer les loix de Dieu & de son Eglise.

X.

Il y a quelques-uns de ces devoirs qui estant grossiers & visibles ne sont pas tout à fait inconnus aux Grands; mais il y en a d'autres auxquels ils ne pensent presque point, & qui ne laissent pas d'estre d'une extrême consequence. Celuy de rapporter à Dieu l'honneur qu'on leur rend, & de le faire servir pour faire observer ses loix, est un des plus importants. Les Grands sont honorez, comme je l'ay dit. Les meilleurs Chrétiens ne peuvent se dispenser en conscience de leur rendre les respects qui leur sont dûs: & les Chrétiens charnels les honorent même plus qu'ils ne doivent, en honorant en eux les richesses & les autres choses que le dérèglement de leur cœur leur fait aimer, & qui ne meritent ny estime ny respect. C'est donc une chose attachée à la

condition des Grands que l'honneur : & cét honneur est juste , puisqu'il est fondé , comme nous l'avons montré sur des raisons legitimes. C'est Dieu même auteur de toute justice , qui le leur accorde : Mais il ne leur permet pas pour cela d'en faire l'objet de leur vanité. Toute gloire appartient à Dieu , selon l'Ecriture : *Soli Deo honor & gloria*. Il faut donc que les Grands rendent à Dieu celle qu'on leur rend , & qu'ils s'en servent pour faire que Dieu soit glorifié. Or le moyen de pratiquer ce devoir n'est pas simplement de se dépoüiller souvent devant Dieu de cette gloire humaine attachée à leur estat , ny de reconnoistre en sa presence qu'elle luy appartient , & non pas à eux ; mais c'est de rendre toutes les vertus honorables par leur exemple. Car le naturel des hommes est d'honorer tout dans les personnes qu'ils honorent , & de ne faire point de distinction entre leurs qualitez pour reverer les unes & pour mépriser les autres. Et il arrive de là que l'honneur

226 DE LA GRANDEUR
attaché à la condition des Grands
fait honorer leur vices s'ils sont vi-
tieux ; de même il faut honorer tou-
tes les vertus , lors qu'elles paroîs-
sent en eux. La modestie dans les
habits , la fuite des divertissemens
dangereux , l'observation exacte des
loix de l'Eglise , ne passent plus pour
honteuses lors que les Grands en
font une publique profession. On se
croit à couvert en les imitant , de la
moquerie des hommes , & l'on fait
gloire de suivre ceux que la gloire suit
toujours.

XI.

On ne peut assez représenter com-
bien ce seul point est important pour
le salut des Grands. Car l'un des plus
grands artifices du diable pour enga-
ger les hommes dans le vice & dans
le desordre est d'attacher aux vertus
certains noms qui les rendent mépri-
sables , & d'imprimer dans les âmes
foibles des craintes frivoles de passer
pour scrupuleuses si elles les veulent
pratiquer. C'est ainsi , par exemple ,
qu'il a introduit dans le monde l'in-

modestie des habits, & qu'il a fait recevoir par des filles tres-honestes des modes qui n'ont esté inventées que par des personnes déreglées. Ces personnes foibles ont donc besoin d'estre soutenuës contre cette dangereuses tentation : & rien ne le peut mieux faire que l'exemple des personnes de grande condition qui les met à couvert de ce reproche de singularité. Ainsi il est du courage & du devoir des Grands de croire qu'ils sont établis de Dieu pour s'opposer à cét artifice du diable, pour monstrier à tout le monde qu'il est glorieux d'obeir à Dieu ; pour soutenir par leur exemple la foiblesse de leurs freres ; & pour confesser hautement J E S U S- C H R I S T, à la veüe des hommes par la profession publique d'une vie toute chrétienne. Et quand ils ne rendroient que ce service à l'Eglise, ils ne devroient pas estimer leur vie mal employée, ny leur vocation peu importante.

XII.

Il n'y a qu'à étendre ce principe, que

les Grands sont obligez d'employer pour Dieu, tout ce qu'ils ont reçu de Dieu, & qu'ils sont tenus de faire tout ce qu'ils peuvent, ou par leur autorité, ou par leur exemple, pour découvrir un nombre infiny de devoirs particuliers à leur estat, dont l'omission les rend coupables d'une infinité de fautes. Et il ne sera pas inutile d'en considerer quelques-uns, qui sont d'une fort grande étendue.

Il est certain, comme nous venons de dire, qu'il n'y a rien de plus capable d'inspirer la modestie aux personnes de condition médiocre, que de voir que les personnes de grande qualité sur lesquelles elles se reglent, & à qui elles ne veulent pas déplaire, sont elles mêmes dans une exacte modestie, soit pour les habits, soit pour les ajustemens; & qu'il y a des circonstances, ou des Princesses & des femmes de Gouverneurs de Province, sans employer autre chose que leur exemple, & des témoignages d'improbation pour celles qui seroient vestuës d'une maniere immodeste, seroient

capables de bannir l'immodestie de toute une ville. Elles peuvent au moins obliger à la modestie les personnes qui dépendent d'elles; & l'impression de leur exemple a toujours beaucoup de force sur quantité d'autres qui n'en dépendent pas. Ainsi elles sont capables d'empescher un grand nombre de crimes qui naissent de ce déreglement, & dans les femmes, & dans les hommes. Or si elles le peuvent, il est indubitable qu'elles le doivent; & qu'elles ne sont pas seulement obligées à la modestie par le devoir commun de toutes les femmes chrétiennes, mais encore plus par un devoir particulier qui n'aist de leur estat, qui les rendant capables d'empescher beaucoup de crimes & de desordres, leur impose l'obligation de le faire à proportion du pouvoir qu'elles en ont. Car si l'on ne doute point qu'un homme qui pourroit sauver la vie à plusieurs personnes, en se privant de quelque petit divertissement, ne fust homicide s'il preferoit ce divertissement à la vie de

ceux qu'il pourroit sauver ; il est encore plus certain que si l'on peut préserver plusieurs ames de la mort spirituelle , en pratiquant quelque action à la quelle on est d'ailleurs obligé par la loy de Dieu , par son état , & par le ministere dont on est chargé de la part de Dieu ; on ne la peut omettre sans se rendre homicide de tous ceux que l'on auroit pû préserver de ces crimes par une conduite vraiment chrétienne.

XIII.

Cette effroyable consequence fait voir , quelle étrange difference les diverses conditions des hommes mettent entre les actions qui paroissent semblables à l'exterieur. Car l'immodestie des habits dans une femme qui n'est pas de qualité, n'est peché qu'à proportion de la vanité qui l'accompagne , & du scandale qu'elle peut causer à un petit nombre de personnes. Mais ce mesme mouvement de vanité , qui porte les personnes de grande qualité , qui sont l'exemple & la regle des autres , à paroistre devant le

monde dans un estat qui blesse la pureté & la modestie, est une approbation publique du vice, & une loy de peché, puis que l'exemple de ces personnes est une loy vivante, qui a beaucoup plus de force sur l'esprit du monde que toutes les Loix & toutes les Ordonnances qui ne sont écrites que dans des livres. Ainsi quoy qu'elles ne pensent peut-estre point à toutes ces funestes suites, & qu'elles ne soient possédées que d'une legere passion de paroître agreables à ceux qui les voyent, elles seront bien estonnées lors qu'elles se verront chargées au Jugement de Dieu des crimes d'une infinité de personnes qu'elles auront engagées ou autorisées par leur exemple dans ce dérèglement : au lieu qu'elles estoient obligées de les en retirer par l'exemple de leur modestie.

XIV.

Rien n'est plus terrible que cette participation des crimes d'autrui, à laquelle on s'engage par l'omission de ses devoirs. En voicy encores d'autres

exemples. Les Seigneurs doivent la justice à ceux qui dependent d'eux. Les Officiers qu'ils leur donnent, ne sont que pour tenir leur place, & pour faire au lieu d'eux, ce qu'ils devroient faire par eux mesmes, s'il estoit possible. Ils sont donc obligez dans le choix qu'ils en font, de preferer ceux qui peuvent le mieux s'acquitter de cet employ. Que si par quelque consideration humaine, par negligence, ou par la veüe d'un bas interest, ils en choisissent d'incapables ou de moins capables, toutes les fautes de ces Officiers leur seront imputées; & ils se rendent coupables de toutes les injustices que ces Officiers commettent, & de tous les desordres qui arrivent par leur injustice ou leur peu de suffisance. L'avarice ou l'ignorance d'un Juge ruinera une pauvre famille: & la misere engagera cette famille ruinée en un grand nombre de crimes. Qui doute que tous ces crimes retombent sur le Seigneur, s'il a preferé ce Juge à d'autres plus capables, ou par negligence, ou par

un

un motif d'intérêt humain ?

XV.

Les Ordonnances receües dans le Royaume, donnent pouvoir aux Seigneurs de remedier à quantité de désordres. Ils ont droit, par exemple, d'empêcher que l'on ne donne à joüir aux jeux de hazard, d'interdire les danses les jours de Festes, & de faire pratiquer plusieurs autres reglemens semblables, dont l'observation seroit capable de bannir une infinité de crimes. Ceux qui peuvent ou les introduire, ou les maintenir, y sont donc indispensablement obligez; & les Seigneurs le peuvent lors qu'ils sont autorisez par les loix du Royaume. Ainsi lors qu'ils ne s'acquittent pas de cette obligation; qu'ils ne veillent pas sur les Officiers; qu'ils ne les appuient pas; qu'ils en choisissent de corrompus, d'incapables, de foibles, qui n'ont ny zele, ny vigueur, ils ont sujet de se croire coupables devant Dieu de tous les crimes auxquels ils ont dû remedier.

Cette multitude de pechez , dont les Grands se trouvent accablez par la part qu'ils ont à ceux des autres qu'ils negligent d'empescher , est encore infiniment plus grande dans les choses ecclesiastiques , dont les Princes & les Grands sont souvent chargez, ou par la nomination de plusieurs Benefices ecclesiastiques, & de plusieurs charges Pastorales , ou par les sollicitations qu'ils font pour les faire donner à ceux qui leur appartiennent. Un mauvais Pasteur est coupable de tous les sacrileges que commettent les mauvais Prestres qu'il employe; de tous les scandales qu'ils causent; & de tous les crimes des peuples qu'il auroit pû empescher. C'est à dire qu'il se commet peu de crimes dans une ville qui ne soient imputez aux Pasteurs negligens & vicieux. Mais si les crimes des peuples sont imputez aux Pasteurs, les crimes des peuples & des Pasteurs seront impurez à ceux qui les ont nommez, ou qui les ont fait nommer par leur sollicita-

tion & par leur credit.

XVII.

Si le Gouverneur d'une place importante, à qui le Roy auroit donné le pouvoir de choisir tous les Officiers inferieurs qui servent sous luy à la defense de cette place, au lieu de confier ces emplois à des gens de cœur, & de ne considerer dans le choix qu'il en feroit, que le service du Roy, n'y consideroit au contraire que son propre interest; & ne les donnoit qu'à des gens sans experience & sans courage, qui la laissassent prendre par les ennemis, qui doute que le Roy n'eust droit de traiter ce Gouverneur de serviteur traistre & infidele? Mais combien Dieu le fera-t'il avec plus de justice à l'égard de ceux qui ayant à remplir des charges Pastorales, c'est à dire à donner des Chefs aux Chrétiens pour les garantir des attaques du demon, & pour les conduire au Ciel, les confient à des personnes qui n'ont aucune experience dans cette guerre spirituelle. qu'ils sont obligez de faire à toutes les puissances des te-

236 DE LA GRANDEUR
nebres; qui sont plustost d'intelligen-
ce avec elles; & qui bien loin de con-
duire les peuples dans le chemin du
salut, marchent eux mesmes dans le
chemin de la mort, & y attirent les
autres par leur exemple?

XVIII.

Il seroit à désirer que tous les
Grands qui sont obligez de pourvoir
à des charges Pastorales, eussent con-
tinuellement devant les yeux ce que
saint Chrysostome dit en particulier
à l'égard de ceux qui contribuent
par des veües humaines à établir des
Evesques indignes. *S'il arrive, dit-il,
pourné parler que de ce que l'on voit
tous les jours, que l'on élève à l'Episco-
pat une personne qui en est indigne, ou
par la consideration de l'amitié que l'on
a pour luy, ou pour quelqu'autre rai-
son; quel supplice ne s'attire t'on point
par ce mauvais choix? On n'est pas seu-
lement la cause de la perte d'une infini-
té d'ames qui perissent par la faute de
cét homme indigne, mais on luy donne
aussy l'occasion de tous les pechez qu'il
commet dans l'administration de sa char-*

ge. Ainsi celuy qui est auteur de sa promotion, se rend coupable de tous les pechez qui seront commis, & par ce mauvais Pasteur, & par les peuples qui luy sont soumis. Que si celuy qui scandalise une seule ame, se rend en cela si criminel, qu'il vaudroit mieux, selon l'Ecriture, qu'on luy attachast au cou une meule de moulin, & que l'on le jettast dans la mer; à quoy doit s'attendre un homme qui scandalise tant d'ames?

XIX.

Quoy que le choix aux benefices qui n'ont point charge d'ames, n'ait pas de si grandes & de si funestes suites, il ne faut pas s'imaginer neantmoins qu'il soit permis d'en disposer selon ses inclinations, & par d'autres considerations que celle de servir Dieu. C'est toujours un bien consacré à Dieu, & destiné pour l'entretien de ceux qui servent effectivement l'Eglise, & qui menent une vie conforme à leur vocation : & par consequent quand on les donne, ou que l'on les fait donner à des personnes dont la vie est toute seculiere, & qui ne les

recherchent que pour les employer à leur luxe & à leurs divertissemens, & pour vivre d'une maniere éloignée de la modestie Ecclesiastique, tous les crimes qu'ils commettent dans la dispensation de ces biens retombent sur ceux qui les ont choisis pour cette administration, sans s'informer s'ils estoient disposez à s'en acquiter, & s'ils en sçavoient mesme les obligations.

XX,

Si l'on joint à tous ces devoirs ceux qui naissent du pouvoir que les Grands ont de remedier à divers desordres dans les grands emplois qu'ils ont: Si l'on y adjouste ce qu'ils pourroient faire pour bannir par leur autorité, par leurs paroles, & par leur exemple, le luxe, le blaspheme, les débauches, le jeu, le libertinage, & un grand nombre d'autres sources de desordres & de crimes, & que l'on regle tout cela par ces deux principes, que les Grands sont obligez de faire tout ce qu'ils peuvent, & que l'omission de ces devoirs les rend coupables de tout

les crimes qu'ils n'auront pas empêchez, on se formera quelque idée des effroyables dangers de ce ministère.

XXI.

Tout cét amas de pechez dont les Grands se chargent sans le sçavoir, ne se fait point sentir pendant leur vie. Le bruit & le tintamarre qui se fait à l'entour d'eux les étourdit, & les objets extérieurs qui les jettent hors d'eux mesmes les empêchent de le voir. Ce sont comme des montagnes suspenduës au dessus de leurs testes, que la Misericorde de Dieu soutient encore pour leur donner lieu de se reconnoître. Mais au moment de leur mort, toutes ces montagnes fondront tout d'un coup sur eux & tous les objets qui les occupoient disparoissant. à leurs yeux, ils ne se verront plus environnez que d'un nombre infiny de gens, qui leur reprocheront, ou les injustices qu'ils auront souffertes, ou les crimes où ils auront esté engagez par le mauvais usage qu'ils auront fait de leur ministère.

Ce qu'il y a de plus terrible dans la condition des Grands , est qu'en les obligeant à tous ces devoirs, elle leur sert d'obstacle à les reconnoître , & elle les empesche de s'en acquitter lors mesme qu'ils les connoissent. Le fondement de leur estat est qu'ils ne sont point à eux , mais aux peuples ; que la Grandeur & l'autorité ne leur est point donnée pour en jouir & pour s'y plaire , mais afin de s'en servir pour le bien de ceux qui leur sont soumis. Mais qu'il est difficile de faire entrer ce sentiment dans l'ame de ceux qui sont nez dans les richesses & dans les honneurs ! L'inclination des hommes corrompus est de rapporter tout à eux & de se rendre le centre de tout. C'est une tyrannie naturelle que le peché a gravée au plus profond de leur cœur. Mais les personnes de basse naissance ne peuvent pas facilement l'exercer , parce que les autres ne leur cèdent pas. Ils sont continuellement avertis par la résistance que l'on fait à leurs desirs
que

que les autres hommes ne sont pas faits pour eux. Il en est tout au contraire des Grands, & principalement de ceux qui le sont par leur naissance. Cette grandeur fait que dès leur jeunesse ils sont accoustumés à voir que tout le monde leur cede & se rend à leurs inclinations, & cela leur persuade insensiblement que tous ces gens qui leur témoignent tant de déférence & tant de respect ne sont nez que pour eux, & pour contribuer, ou à leur divertissement, ou à leur grandeur. Ainsi ils croient n'avoir autre chose à faire qu'à en jouir & à travailler à l'augmenter en faisant servir à cette fin toutes les personnes qui sont dans leur dépendance : & il ne leur vient presque jamais dans l'esprit que cette Grandeur, & tous ces autres biens qu'ils possèdent ne sont au contraire destinés par l'ordre de Dieu que pour servir ceux qui leur sont assujettis.

XXIII.

Aussi l'on voit ordinairement que les Grands qui ont les vices des

Grands, sont tellement occupez de leur Grandeur, & que toutes leurs pensées se renferment tellement en eux mesmes, qu'ils ne rendent presque jamais aucun service gratuit à personne. Ils sont avares de leur recommandation comme de leur bien, de peur que s'ils obtenoient quelques graces pour les autres, on ne leur en tint compte sur celles qu'ils esperent pour eux mesmes: ce qui fait que leurs plus intimes amis n'osent leur demander leur faveur dans leurs affaires, à moins qu'ils ne l'ayent achetée par des services reels, & que ce soit plustost une recompense qu'une grace. Ainsi ils font veritablement trafic de leur credit & de leurs paroles. Et l'on peut dire, sans leur faire tort, qu'ils ne sont que des marchands d'une condition plus relevée.

XXIV.

La connoissance des autres veritez qui leur sont necessaires pour s'acquitter de leurs devoirs, ne leur est pas moins difficile à acquerir. Ils les haïssent toutes naturellement; parce

qu'elles les incommodent dans leurs passions. Ce sont des liens qui les mettent à l'étroit, qui les troublent dans leurs plaisirs, & qui leur rendent leur Grandeur presque inutile. Ainsi la corruption de leur cœur les en éloigne, & cette corruption est favorisée par tous les objets qui les environnent. Chacun sçait qu'ils n'aiment pas la vérité qui les rabaisse, & qu'ils aiment le mensonge qui les flatte; & ainsi on s'efforce à l'envy de les tromper, parce qu'on s'aime plus que l'on ne les aime.

X X V.

L'intérêt augmente le désir de plaire, & la crainte de déplaire, à proportion que ceux à qui on parle, & avec qui on traite, sont plus capables ou de servir, ou de nuire, c'est à dire qu'ils sont plus grands. Et par là il est visible que tout degré de Grandeur est un obstacle à la vérité, & que vouloir s'élever plus haut dans le monde, c'est vouloir que la vérité ait plus de peine à se faire entendre à nous.

Ce n'est pas seulement la cupidité qui cache la vérité aux Grands, la prudence mesme est obligée souvent de la cacher, ou du moins de la temperer, afin de la proportionner à leur foiblesse. Car la complaisance continuelle de ceux qui les environnent, ayant produit dans leur esprit une délicatesse qui les rend incapables de souffrir la vérité dans sa pureté & dans sa force, il faut par nécessité ne leur en montrer qu'une partie, & leur faire plutôt entrevoir les choses que de les leur proposer expressément. On parle quelquefois sincèrement & avec ouverture aux personnes du commun; mais qui l'oseroit faire à légard des Grands, & même qui le doit faire à moins qu'ils ne témoignent eux mesmes de le desirer? La vérité cherche quelquefois les petits, & elle se présente à eux sans qu'ils la demandent; mais il faut que les Grands la cherchent avec grand soin, & qu'ils aillent au devant d'elle s'ils la veulent trouver en ce monde.

Que s'ils sont assez heureux pour connoître ce grand nombre de devoirs, & pour percer ces tenebres & interieures & exterieures qui les environnent, je veux dire celles qui naissent d'eux-mesmes, & celles qui viennent de la malice, des artifices, & des passions des autres, qu'elle difficultez ne trouvent-ils point quand il s'agit de s'en acquiter? Le moyen de surmonter tant de passions injustes favorisées par nos propres passions? S'ils sont chargez par exemple de la distribution de quelques benefices, & qu'ils y veulent suivre les loix de l'Eglise, bien loin que ce droit leur soit alors ou avantageux, ou agreable, il leur deviendra une charge insupportable. Il faudra qu'ils rebutent tous ceux qui se croiroient obligez s'il leur en donnoient, & qu'ils aillent chercher des gens qui ne s'en tiendront pas fort obligez, parce qu'ils prendront ces dignitez pour des charges dangereuses à leur conscience. Il faut qu'ils cherchent non ceux qui

246 DE LA GRANDEUR
leur font la cour dans l'esperance de
les obtenir ; mais ceux qu'ils ne con-
noissent pas , & qui tâchent de se ca-
cher pour éviter qu'on ne leschoisissè.
Jamais les Grands n'auroient recher-
ché la nomination d'aucun benefice
pour n'en user qu'à ces conditions ; &
neantmoins ils n'en peuvent user le-
gitimement qu'avec ces conditions.

XXVIII

Ces difficultez qui naissent de la
condition des Grands, & qui les éloi-
gnent de la vertu & du salut , ne sont
pas moins sensibles à l'égard des de-
voirs communs du Christianisme aus-
quels ils ne sont pas moins obligez
que les autres. Car il faut considerer
que comme estant Grands, ils ne lais-
sent pas d'estre hommes , les devoirs
de leur condition ne les dispensent
pas des devoirs & des suites de la con-
dition commune des hommes. Ils
sont hommes & pecheurs ; c'est à dire
pleins de corruption , de miseres , de
tenebres , & de playes interieures. Ils
doivent connoistre ces playes ; ils y
doivent remedier. Ils sont orgueil-

leux ; ils ont besoin de s'humilier. Ils sont voluptueux ; ils ont besoin de se mortifier. Ils sont attachez aux biens du monde ; ils ont besoin de s'en détacher. Ils sont tout hors d'eux mesmes & tout dissipéz ; ils ont besoin de se recüeillir. Le moyen ordinaire de se guerir de ces maladies, est de se priver des choses qui les causent & qui les nourrissent. Mais c'est ce que leur condition ne leur permet pas. Ils ne peuvent se separer ny de leurs richesses, ny de leurs honneurs, ny de leur pompe. Ils sont peu en estat de pratiquer la mortification, & encore moins la retraite. Ils ont mille engagemens qui les attirent au dehors. Cependant il faut guerir ou perir. Et ne pouvant guerir par la maniere ordinaire, il faut qu'ils guerissent d'une maniere extraordinaire, & en quelque sorte miraculeuse dans l'ordre mesme de la grace. Il faut qu'ils soient humbles dans les honneurs, pauvres dans les richesses, penetrez de leur misere dans leur bonheur apparent. Ainsi au lieu que les autres soustiennent par les exer-

248 DE LA GRANDEUR.
cices extérieurs la foiblesse de leur
esprit & de leur vertu, il faut que les
Grands au contraire surmontent par
la force de leur esprit & de leur vertu
tous les empeschemens extérieurs.

XXIX.

Les Grands ne sçauroient estre dans
la véritable disposition que Dieu leur
demande, & que la raison exige d'eux
s'ils ne se considèrent dans trois or-
dres différens; dans l'ordre extérieur,
dans l'ordre naturel, & dans l'ordre
intérieur qui dépend de la vertu. Se-
lon l'ordre extérieur, ils sont plus
Grands que les autres: Selon l'ordre
naturel, ils sont entièrement égaux
aux autres: Et selon l'ordre intérieur,
ils sont obligez par humilité de se
mettre au dessous des autres. Les sen-
timens qui naissent de ces trois or-
dres, doivent subsister ensemble; &
s'ils sont obligez pour conserver l'or-
dre extérieur de se tenir dans le rang
qui leur appartient selon le monde,
ils ne doivent pas laisser pour cela de
se tenir dans une égalité parfaite avec
le reste des hommes qui les rendent

doux, compatissans & charitables envers tous; & ils ne sont pas de mesme dispensez de reconnoistre que peut-estre leurs pechez & leurs defauts les font regarder de Dieu & des Anges comme les derniers des hommes. Ces sentimens sont justes & necessaires, parce qu'ils sont conformes à leur veritable estat: mais qu'il est difficile de les allier ensemble! L'esprit de l'homme est si étroit, qu'il ne faut presque rien pour le remplir. Ainsi il arrive d'ordinaire que la qualité de Grand leur fait presque oublier qu'ils sont hommes, & encore plus qu'ils sont pecheurs. Ils ne se regardent presque jamais que par l'ordre extérieur, par leurs richesses, par leur noblesse, par leurs charges; & ils ne regardent de mesme les autres hommes que par le degré d'infiriorité où ils sont à leur égard. C'est une illusion qui naist comme naturellement de cet estat, & qui ne se peut dissiper que par une grace extraordinaire qui les fasse rentrer en eux mesmes en mesme temps qu'ils sont attirez au

250. DE LA GRANDEUR
dehors avec tant de violence.

XXX.

Quel moyen d'estre environné de biens & d'honneurs & de nes'en rien attribuer ; de les regarder toujourns comme n'estant point à soy, & comme servant seulement à son ministère? Si les Grands n'avoient point de passion pour toutes ces choses, l'usage legitime leur en seroit plus facile; mais ils en sont pleins, & ils les ont mesme plus violentes que les autres. Ils sont remplis de concupiscence pour les richesses, pour l'éclat, pour les plaisirs; & ces richesses, cet éclat, ces plaisirs se presentent incessamment à eux. Ils ne peuvent pas s'en priver absolument comme les autres, ce pendant il leur est aussi defendu qu'aux autres de s'y arrester, d'en jouir, & de s'y plaire. Qui est, ce dit l'Ecriture, qui pourra toucher de la poix sans se souiller? *Quis picem tangit & non inquinabitur ab ea?* Qui pourra boire de ce vin delicieux sans s'enyvrer; La raison ne nous fait point d'autre réponse, sinon que cela paroist impossible; mais la

I-I. PARTIE, 251

foy nous en fournit un autre, qui est
que tout est possible à Dieu: *Omnia
possibilia sunt apud Deum.*

XXXI.

Si ces difficultez sont extrêmes
pour ceux mesmes à qui l'âge & l'ex-
perience ont pû faire sentir le neant
& la vanité du monde, & de tout ce
qui y flate l'esprit & les sens, & qui
ayant éprouvé les amertumes qui
sont meslées avec les douceurs qu'il
vous presente, ont pû en concevoir
quelque sorte de degoust; que sera-ce
pour ceux qui commencent de les
goûter; qui n'ont encore aucune expe-
rience des miseres attachées à tous
les plaisirs; qui ont peu de connoissan-
ce des devoirs du Christianisme, &
peu de veüe de leurs dangers; qui ont
le cœur ouvert à tous les objets des
sens qui sont propres à attirer l'esti-
me des hommes; & qui les desirent
avec passion; qui plaisent au monde,
& à qui le monde plait; qui sont en-
traînez vers le vice par mille tenta-
tions & exterieures & interieures; &
qui ont à combattre en mesme temps

les plus violens efforts de leur propre corruption, les charmes les plus attirans du monde, & les plus dangereux artifices des demons?

XXX XII.

Entre tous les dangers où l'on est dans le monde de perdre la vie du corps, il y en a peu qui puissent mesme servir d'image du danger de perdre celle de l'ame, où est un jeune Prince agreable de corps & d'esprit, qui entre à la Cour avec peu de lumiere Chrestienne, & beaucoup d'inclination pour les plaisirs. Celuy où s'exposeroit un homme qui entreprendroit le voyage des Indes sur un bateau de pescheur sans gouvernail & sans pilote: celuy que l'on court en entrant & en sejournant dans une ville & dans une maison pestiferée parmy des cadavres empestez: celuy où seroit un soldat qui essuyroit la décharge de toute une armée, n'est rien en comparaison du danger de ce Prince qui est en butte à tous les traits du monde & des demons, qui cherche la mort, & que la mort cherche. Il n'y a

que Dieu, qui par une protection toute miraculeuse l'en puisse garantir en détournant tous ces traits, & en empêchant qu'il ne s'en perce luy même le cœur.

XXXIII.

Comme la vie des Monasteres est une vie formée par des Saints pour aller plus facilement au Ciel, on peut dire que la vie que les Grands mènent d'ordinaire à la Cour, est une vie formée pour aller tres-facilement en Enfer. Il n'y a qu'à étendre la comparaison pour reconnoître qu'elle est parfaitement juste. Les facilitez de se sauver que les Saints ont procurées à ceux qui vivent dans des Monasteres bien reglez, consistent en ce qu'ils ont, autant qu'ils ont pû, fermé toutes les portes au Diable, & ouvert toutes les portes de la grace. Ils ont banny les plaisirs par les austeritez, l'avarice par la pauvreté, l'oysiveté par le travail, l'orgueil par l'obeissance & l'humilité. Ils ont appliqué les hommes à la lecture, à la priere, au silence, afin de donner entrée

à la verité & à la grace. Ils ont tâché que toutes choses portassent à Dieu & détruisissent l'esprit du monde.

La vie de la Cour est dressée sur le même modele, mais dans une fin toute contraire. Car ce qui donne entrée au peché dans les ames estant l'oïveté, le divertissemēt, la conversation des hommes avec les femmes, les mauvais discours, les maximes de libertinage, d'interest, d'ambition, de colere, de vengeance, & tout ce qui excite les passions; on a fait en sorte que cette vie en fust toute composée. Et ce qui nous porte à Dieu & à rentrer en nous mêmes estant la retraite, la lecture, la priere, les bons exemples, l'occupation legitime & utile; on a tâché d'en bannir entiere-ment toutes ces choses.

XXXIV.

Que faut-il donc que les Grands fassent pour se garentir de ce danger? Prendront-il part à cette vie? Mais s'ils s'y abandonnent les voila perdus par cette vie même; car on ne doit pas pretendre de se sauver dans une

vie toute d'oïveté, de divertissement, de jeu, de passion. Tâcheront-ils d'y apporter quelque temperament, de donner quelque chose au monde sans s'y laisser tout à fait aller ? Mais le monde souffrira-t-il ce partage, & ne les traittera-t-il point de ridicules ? Il faudra donc le choquer en mille occasions : ce qui demande une extreme force. Mais quelques grandes que soient ces difficultez, il faut que les Grands se résolvent de les surmonter en demeurant dans le monde, puisqu'il n'y a point de nécessité qui ne doive céder au danger de se perdre pour l'éternité, comme dit Tertulien : *Quæcumque neecessitas minor est periculo tanto comparata.*

XXXV.

Tout cela fait voir que l'estat des Grands est un estat violent pour des Chrétiens, & qu'il est contraire aux premier instinct que l'esprit de Dieu inspire aux ames qu'il touche. Car cet instinct est un instinct de crainte qui tend à s'éloigner des tentations,

C'est un instinct qui porte à l'imitation de la vie de JESUS-CHRIST sur la terre qui a esté toute contraire dans l'exterieur à celle des Grands. Et comme cet instinct demeure dans les Grands, lors qu'ils sont veritablement Chrétiens, il faut par necessité qu'il produise en eux un combat & une opposition interieure contre les servitudes auxquelles leur condition les engage, qui les fasse crier avec Job : *Quare data est misero lux & vita his qui in amaritudine sunt.* Pourquoy faut-il, Seigneur, qu'une ame qui devoit estre toute penetrée du sentiment de sa bassesse & de sa misere se trouve dans l'éclat & dans les honneurs, & qu'elle soit environnée d'une troupe de gens qui luy veulent persuader qu'elle est heureuse ? Pourquoy faut-il qu'elle commande aux autres, elle qui devoit estre assujettie à toutes les creatures ? Pourquoy faut-il qu'elle jouïsse des biens du monde, elle qui devoit estre toute plongée dans l'amertume de la penitence ?

XXXVI.

Il n'y a point presque de vertu chrétienne à laquelle l'estat des Grands n'ait quelque opposition, & dont il ne nous éloigne de foy-même. Il est contraire à l'esprit de foy, puisque la foy nous sépare des choses présentes & visibles pour nous attacher aux choses invisibles & éternelles : & la grandeur au contraire nous attache aux choses visibles & temporelles en les approchant de nous, & en nous forçant de les voir & de les sentir dans ce qu'elles ont de plus éclatant, & de plus délicieux.

Il est contraire à l'esperance chrétienne, parce que cette vertu nous fait mettre nostre confiance & nostre appuy en Dieu seul, au lieu que la grandeur porte d'elle même à mettre son appuy & sa confiance dans les richesses selon ce que dit le Sage : *La forteresse du riche* : c'est à dire, son soutien & l'objet de son esperance *consiste dans ses richesses* : *Substantia divinis vrbs fortitudinis ejus*. Ce qui fait aussi que saint Paul recommande

258 DE LA GRANDEUR
particulièrement aux riches du monde, de ne mettre pas leur esperance dans des richesses incertaines. *Neque sperare in incerto divitiarum*, parce qu'il sçavoit que c'estoit là la pente, où le poids mesme des richesses les portoit.

Il est contraire à l'esprit de charité, parce que la charité ne se regarde point elle-mesme, & qu'elle se rapporte toute aux autres; au lieu que l'instinct de la grandeur est de ne regarder que soy, & de rapporter toutes choses à soy.

Enfin il est contraire à l'esprit de recueillement par la dissipation continuelle où il engage; à l'esprit de penitence par les plaisirs qu'il fournit; à l'esprit de pauvreté par l'abondance des biens du monde qui l'accompagne; & à l'esprit d'humilité par les objets d'ambition & d'orgueil qu'il presente sans cesse à l'esprit.

XXXVII.

Si l'estat des Grands est donc tel que nous l'avons representé, s'il est contraire au premier instinct de la re-

ligion Chrétienne, il est clair qu'il peut bien estre souffert lors que Dieu nous l'impose, qu'il peut estre accepté par soumission à sa volonté; mais qu'il ne peut estre recherché volontairement sans presumption & sans imprudence. Il faut que ce soit la veüe de l'ordre de Dieu & de sa volonté qui nous y console, comme c'est sa grace qui nous y doit soutenir. C'est pourquoy l'Ecriture, en nous marquant à quoy nous nous devons porter de nous-mesmes, nous avertit qu'il ne faut pas demander à Dieu les grandes charges, ny le grands employs. *Noli querere à Domino ducatum, neque à rege Cathedram honoris.* Elle nous avertit de n'exposer pas nos fautes aux yeux du peuple, en nous chargeant de le gouverner. *Non pecces in multitudine civitatis neque te immittas in populum.*

XXXVIII.

Quelques grands que soient ces dangers qui sont attachez à la Grandeur, ceux qui s'en trouvent chargés par l'ordre de Dieu ne doivent

Y ij.

pas pour cela perdre courage. Dieu peut aussi facilement leur faire surmonter les plus grandes difficultez que les moindres. Il sauve, comme dit l'Ecriture, aussi bien avec peu de forces qu'avec des troupes innombrables : & dans le tresor infini de ses graces, il en a de proportionnées à tous nos besoins. Mais pour obtenir même ces graces proportionnées, il faut que les Grands connoissent la grandeur de leurs besoins, & qu'ils sçachent que les graces communes n'y suffisent pas.

XXXIX.

La foy commune qui suffit pour détacher un homme de mediocre condition des petits biens qu'il possède, ne suffit pas pour separer les Grands & les Princes de l'impression de tant de grands objets qu'ils ont continuellement devant les yeux. Il leur faut une foy tres-vive, tres-agissante, tres-éclairée, qui efface tout ce faux éclat des biens temporels, & qui leur en découvre le neant & la vanité. Et ils ont besoin de mesme, d'une espe-

rance tres-ferme & tres-solide, puis qu'il faut qu'elle ne soit point ébranlée par les grandes secousses auxquelles ils sont exposez, & qu'elle resiste à tous les vents, & à toutes les tempestes du monde.

XL.

Mais ils ont besoin sur tout d'une charité & d'une force tres-extraordinaire, & qui approche en quelque sorte de celle des Martyrs, puis qu'elle les doit rendre toujours prests à perdre toutes choses pour l'intérêt de la justice & du prochain. Ceux que Dieu tient dans l'obscurité ne sont pas exposez à ces grandes épreuves de tout perdre ou de perdre Dieu; mais les Grands y sont continuellement exposez, & ils y doivent estre toujours preparez. Il faut que leur fortune & leur Grandeur ne tiennent à rien, & qu'elles soient continuellement dans leurs mains en attendant que Dieu leur presente quelque occasion de les perdre pour son service.

Il est vray que les Grands qui se

Y iij

tiendroient simplement dans leurs terres & dans leurs maisons, sans aspirer aux charges & aux emplois, pourroient éviter une partie de ces inconveniens : & cela fait voir que l'état que leurs ennemis tâchent de leur procurer, est leur plus heureux estat, & que les caresses & les faveurs du monde, sont au contraire les plus grands malheurs qui leur puissent arriver.

XLI.

Si les devoirs auxquels les Grands sont obligez estoient toujours clairs, il seroit bien plus facile de les accomplir en prenant resolution de se perdre dans le monde une fois pour toutes, ce qui n'est pas si grande chose. Mais la difficulté consiste en ce qu'ils sont souvent fort obscurs. S'il faut perdre sa fortune & sa grandeur pour l'intérêt de Dieu, il ne la faut pas prodiguer temerairement sur un caprice, lorsque Dieu ne le demande pas. Il y a beaucoup de choses qu'il faut tolerer pour se réserver aux grandes occasions. La condescendance

chrétienne n'est pas moins une vertu, que le zele & la fermeté. Et s'il faut éviter la lâcheté qui fait trahir la justice, il ne faut pas moins s'éloigner d'une certaine generosité humaine qui se precipite sans utilité dans le danger. Rien n'est plus difficile que de faire ce discernement. Car sous pretexte de condescendance, on souffre toujours l'oppression de la justice : & si l'on ne veut rien souffrir, on se rend en moins de rien inutile. Il faut donc souffrir quelque chose & ne pas tout souffrir. Mais qui trouvera les justes bornes, & le temperamment raisonnable que l'on doit garder en cela? On ne le peut sans une tres-grande lumiere; & cette lumiere ne s'obtient que par de grandes prieres, non plus que la force necessaire pour suivre & pour executer ce qu'elle dicte. De sorte que l'on peut dire des Grands en quelque sorte ce que saint Gregoire disoit des Pasteurs, qu'il faut qu'ils soient les plus éminens dans l'action, & les plus élevez dans la contemplation.

Le degré de patience, qui est nécessaire aux Grands pour souffrir les accidens auxquels leur condition les expose, est aussi beaucoup au dessus du commun : & l'on peut dire qu'il faut qu'ils y succombent s'ils ne sont plus patiens que les autres hommes. Leur ame est devenue par l'accoutumance, plus delicate & plus sensible que celle des autres : & cependant ils sont beaucoup plus en butte aux grandes disgraces : on les trouve par tout, & on leur peut nuire en mille manieres. Il arrive quelquefois que ceux qui ont plus de credit se plaisent à rabaisser ceux que leur naissance & leur merite devroient élever au dessus d'eux. Il n'y a rien sans doute de plus dur & de plus sensible que ce traitement, ny qui porte davantage à l'impatience & à la colere. Cependant tous les remedes qu'on y pourroit apporter par la force sont funestes, injustes & criminels. Il n'y en a point d'autre que la souffrance : & si cette souffrance est chrétienne & humble, elle ne peut estre

estre l'effet que d'une tres-grande patience & d'une extreme sagesse.

XLIII.

Mais si pour satisfaire aux devoirs de la Grandeur, & pour vaincre les obstacles qu'elle apporte, on a besoin de tant de graces, & d'un si haut degré de vertu, la raison nous oblige de conclure que les Grands, qui y satisfont en effet, & qui surmontent tous les obstacles de leur condition, possèdent ce degré de vertu si éminent. Et c'est ce qui a porté les Saints à relever par des éloges extraordinaires les personnes de grande qualité qui ont honoré l'Eglise par leur pieté. Ils sçavoient assez que dans cette ligne infinie de nostre durée, qui s'estend du premier moment de nostre estre jusques à l'éternité, la distinction des conditions n'a lieu que dans un atome imperceptible qui est l'espace de nostre vie, & que dans tout le reste de ces temps infinis qui la doivent suivre, il n'y aura plus d'autre difference entre les hommes que celle qui vient de la difference de leurs meri-

Z

tes. Mais ils mesuroient la vertu des Grands par la Grandeur des empechemens que la grace leur avoit fait vaincre. C'est pour cette raison que S. Paulin fut comblé de loüanges durant sa vie par les plus grands Saints de son temps, & qu'il s'est plû luy mesme à relever la vertu de l'illustre Melanie, dont il decrit l'arrivée en Italie dans une de ses lettres d'une maniere si édifiante. Quels eloges n'a-t-on point donné de mesme à l'Empereur Theodose pour avoir fait ce que cent mille penitens ont fait aussi bien que luy; parce qu'on supposoit qu'un Empereur avoit besoin d'une plus grande vertu que les autres pour embrasser la pénitence comme les autres?

XLIV.

Ce n'est donc point par une complaisance humaine, mais par une lumiere spirituelle que les Saints ont témoigné une estime particuliere pour la vertu des Grands. Ils les ont regardez avec raison comme des trophées de la grace de JESVS-CHRIST,

& comme estant plus capables que personne d'en faire connoistre la force. En effet qu'y a-t-il de plus admirable que de voir que Dieu grave par son esprit l'humilité dans des cœurs, que toutes choses portoient à l'orgueil ; qu'il leur fasse entendre sa voix malgré le bruit & le tumulte dans lequel ils vivent, & qu'il les preserve de la corruption du monde, pendant qu'ils respirent un air si contagieux ? Quelle chaleur interieure ne doivent ils point avoir, puis qu'elle est capable de resister au froid mortel que la vie qu'ils menent dans le monde produiroit dans tous les autres ? Il y a si loin de la vie de la Cour à la vie chrestienne, qu'on doit juger que ceux qui ont fait ce voyage ont beaucoup de force. Que s'ils paroissent quelque fois plus las que ceux qui vivent dans la retraite, ce n'est pas qu'ils ayent moins de vigueur ; mais c'est qu'ils ont fait plus de chemin. Ainsi ceux qui n'ont presque rien quitté pour Dieu, & qui ne perdent rien en le servant ont raison de s'humilier par l'exem-

Z ij

ple des Grands , & de se confondre dans leur lâcheté , en considerant les violences que les Grands sont obligez de se faire pour surmonter les empeschemens dont ils sont environnez.

XLV.

C'est dans cette vuë que l'Eglise prend plaisir de proposer au commun du monde la vertu des Grands, comme estant plus capable de faire impression sur leur esprit que celle des autres. Car il est certain que rien n'est plus plus propre pour confondre l'orgueil, la delicatesse & l'impenitence des petits, que l'humilité, la mortification & la penitence des Grands. Leur exemple a une efficace toute particuliere, & leur grandeur n'a pas moins de force pour inspirer la vertu, qu'elle en a pour autoriser le vice. On est disposé à la regarder avec admiration, & l'on se porte facilement à imiter ce que l'on admire ; c'est pourquoy il est juste que l'Eglise se serve d'eux pour le bien, comme le demon se servoit d'eux pour le mal, & qu'elle en fasse des instrumens de

salut , comme il en faisoit des instrumens de damnation.

X L V I.

On ne doit pas seulement avoir beaucoup d'estime pour la vertu des Grands , mais il est juste d'avoir pour eux une reconnoissance particuliere, & durant leur vie & apres leur mort. Et il n'y a point de personnes à qui les prieres de l'Eglise soient plus duës & puissent estre plus utile. Car si selon la doctrine de saint Augustin , tout ce que les vivans font pour les morts ne leur sert qu'à proportion qu'ils ont merité par leurs actions, que ce qu'on feroit pour eux leur servirait apres leur mort , les Grands qui ont protégé l'Eglise durant leur vie meritent que l'Eglise prie pour eux avec d'autant plus de zele qu'elle a plus de sujet d'esperer d'obtenir l'effet de ses prieres de la misericorde de Dieu.





DISCOVRS DE FEV

M. PASCAL, SUR LA CONDITION DES GRANDS.



N E des choses sur laquelle feu M. Pascal avoit plus de vuës estoit l'instruction d'un Prince que l'on tâcheroit d'élever de la maniere la plus proportionnée à l'estat où Dieu l'appelle, & la plus propre pour le rendre capable d'en remplir tous les devoirs & d'en éviter tous les dangers. On luy a souvent ouy dire qu'il n'y avoit rien à quoy il desirât plus de contribuer, pourveu qu'il y fut bien enga-

gé ; & qu'il sacrifieroit volontiers la vie pour une chose si importante. Et comme il avoit accoustumé d'écrire les pensées qui luy venoient sur les sujets, dont il avoit l'esprit occupé, ceux qui l'ont connue se sont estonnez de n'avoir rien trouvé dans celles qui sont restées de luy, qui regardast expressément cette matiere, quoy que l'on puisse dire en un sens qu'elles la regardent toutes, n'y ayant gueres de livres qui puissent plus servir à former l'esprit d'un Prince que le recueil que l'on en a fait.

Il faut donc, ou que ce qu'il a écrit de cette matiere ait esté perdu, ou qu'ayant ces pensées extrêmement presentes, il ait negligé de les écrire. Et comme par l'une & l'autre cause, le public s'en trouve également privé, il est venu dans l'esprit d'une personne, qui a assisté à trois dicours assez courts, qu'il fit en divers temps à un enfant de grande qualité ; & dont l'esprit qui estoit extrêmement avancé, estoit déjà capable des veritez les plus fortes, d'écrire neuf ou

dix ans apres ce qu'il en a retenu. Or quoy qu'apres un si long-temps il ne puisse pas dire que ce soient les propres paroles, dont M. Pascal se servit alors : neantmoins tout ce qu'il disoit, faisoit une impression si vive sur l'esprit, qu'il n'estoit pas possible de l'oublier. Et ainsi il peut asseurer que ce sont au moins ses pensées & ses sentimens.

Ces trois petits discours avoient pour but de remedier à trois defauts auxquels la grandeur porte d'elle-même ceux qui y sont nez. Le premier, de se méconnoistre eux-mêmes en s'imaginant que tous ces biens, dont ils jouissent leur sont dûs, & font eomme partie de leur estre ; ce qui fait qu'ils ne se considerent jamais dans l'égalité naturelle qu'ils ont avec tous les autres hommes.

Le second est, qu'ils se remplissent tellement de ces avantages extérieurs dont ils se trouvent maîtres, qu'ils n'ont aucun égard à toutes les qualitez plus réelles & plus estimables, qu'ils ne tâchent point de les acquerir.

rir, & qu'ils s'imaginent que la seule qualité de Grand merite toute sorte de respect, & n'a pas besoin d'estre soutenüe par celles de l'esprit & de la vertu.

Le troisiéme est que la condition des Grands estant jointe à la licence & au pouvoir de satisfaire ses inclinations, elle en porte plusieurs à des emportemens déraisonnables & à des dèreglemens bas. De sorte, qu'au lieu de mettre leur Grandeur à servir les hommes, ils la font consister à les traiter avec outrage, & à s'abandonner à toute sortes d'excès.

Ce sont ces trois defauts que M. Pascal avoit en vuë, lors qu'il fit en diverses rencontres les trois discours que nous rapporterons icy.

I. DISCOURS.

Pour entrer dans la veritable connoissance de vostre condition considerez là dans cette image.

Un homme fut jetté par la tempeste dans une isle inconnüe dont les habitans estoient en peine de trouver leur Roy qui s'estoit perdu: &

274 *Discours de M. Pascal,*
comme il avoit par hazard beaucoup
de ressemblance de corps & de visage
avec ce Roy, il fut pris pour luy, &
reconnu en cette qualité par tout ce
peuple. D'abord il ne sçavoit quel
party prendre; mais il se resolut, en-
fin de se prester à sa bonne fortune.
Il receut donc tous les respects qu'on
luy voulut rendre, & il se laissa trait-
ter de Roy.

Mais comme il ne pouvoit oublier
sa condition naturelle, il songeoit en
mesme temps qu'il recevoit ces res-
pects, qu'il n'estoit pas ce Roy que ce
peuple cherchoit, & que ce Royau-
me ne luy appartenoit pas. Ainsi il
avoit une double pensée, l'une par
laquelle il agissoit en Roy, l'autre
par laquelle il reconnoissoit son état
veritable, & que ce n'estoit que le ha-
zard qui l'avoit mis en la place où il
estoit; il cachoit cette dernière pen-
sée, & il decouvroit l'autre. C'estoit
par la première qu'il traitoit avec le
peuple, & par la dernière qu'il trait-
toit avec soy-mesme.

Ne vous imaginez pas que ce soit

par un moindre hazard que vous possédez les richesses dont vous vous trouvez maistre, que celuy par lequel eût homme se trouvoit Roy. Vous n'y avez aucun droit de vous mesme & par vostre nature non plus que luy : & non seulement vous ne vous trouvez fils d'un Duc, mais vous ne vous trouvez au monde que par une infinité de hazards. Vostre naissance dépend d'un mariage, ou plustost de tous les mariages de ceux, dont vous descendez. Mais d'où dépendent ces mariages ? d'une visite faite par rencontre, d'un discours en l'air de mille occasions impreveuës.

Vous tenez, dites-vous, vos richesses de vos ancestres ; mais n'est-ce pas par mille hazards que vos ancestres les ont acquises & qu'ils vous les ont conservées ? mille autres aussi habiles qu'eux, ou n'en ont pû acquérir, ou les ont perduës après les avoir acquises. Vous imaginez-vous aussi que ce soit par quelque loy naturelle que ces biens ont passé de vos ancestres à vous ? Cela n'est pas

276 *Discours de M. Pascal* ;
veritable. Cet ordre n'est fondé que
sur la seule volonté des législateurs
qui ont pû avoir de bonnes raisons
pour l'établir ; mais dont aucune cer-
tainement n'est prise d'un droit na-
turel que vous ayez sur ces choses.
S'il leur avoit plu d'ordonner que ces
biens apres avoir esté possédez par les
peres durant leur vie, retourneroient
à la republique apres leur mort , vous
n'aurez aucun sujet de vous en plain-
dre.

Ainsi tout le titre par lequel vous
possédez vostre bien , n'est pas un
titre fondé sur la nature , mais sur un
établissement humain. Un autre tour
d'imagination dans ceux qui ont fait
les loix , vous auroit rendu pauvre ; &
ce n'est que cette rencontre du ha-
zard qui vous a fait naistre avec la
fantaisie des loix favorables à vostre
égard qui vous met en possession de
tous ces biens.

Je ne veux pas dire qu'ils ne vous
appartiennent pas legitiment , &
qu'il soit permis à un autre de vous
les ravir ; car Dieu qui en est le Mai-

estre, a permis aux Societez de faire des loix pour les partager: & quand ces loix sont une fois establies, il est injuste de les violer. C'est ce qui vous distingue un peu de cét homme, dont nous avons parlé, qui ne possederait son Royaume que par l'erreur du peuple; parce que Dieu n'autoriseroit pas cette possession, & l'obligeroit à y renoncer, au lieu qu'il autorise la vostre, Mais ce qui vous est entierement commun avec luy, c'est que ce droit que vous y avez n'est point fondé, non plus que le sien, sur quelque qualité & sur quelque merite qui soit en vous, & qui vous en rende digne. Vostre ame & vostre corps sont d'eux mesmes indifferens à l'estat de bâtelier, ou à celui de Duc; & il n'y a nul lien naturel qui les attache à une condition plustost qu'à une autre.

Que s'ensuit-il de là? Que vous devez avoir comme cét homme dont nous avons parlé, une double pensée; & que si vous agissez exterieurement avec les hommes selon vostre rang, vous devez reconnoistre par une pen-

278 *Discours de M. Pascal,*
fée plus cachée, mais plus véritable,
que vous n'avez rien naturellement
au dessus d'eux. Si la pensée publique
vous élève au dessus du commun des
hommes, que l'autre vous abaisse &
vous tienne dans une parfaite égalité
avec tous les hommes, car c'est vostre
estat naturel.

Le peuple qui vous admire, ne con-
noist pas peut-estre ce secret. Il croit
que la Noblesse est une Grandeur ré-
elle, & il considere presque les Grands
comme estant d'une autre nature que
les autres. Ne leur découvrez pas cer-
te erreur, si vous voulez, mais n'abu-
sez pas de cette élévation avec inso-
lence, & sur tout ne vous mécon-
noissez pas vous mesmes, en croyant
que vostre estre a quelque chose de
plus élevé que celui des autres.

Que diriez-vous de cet homme qui
auroit esté fait Roy par l'erreur du
peuple, s'il venoit à oublier tellement
sa condition naturelle qu'il s'imagi-
nast que ce Royaume luy estoit dû,
qu'il le meritoit, & qu'il luy appar-
tenoit de droit? Vous admireriez sa

sottise & sa folie. Mais y en a-t'il moins dans les personnes de qualité, qui vivent dans un si estrange oubly de leur estat naturel ?

Que cét avis est important ? Car tous les emportemens, toute la violence, & toute la fierté des Grands, ne vient que de ce qu'ils ne connoissent point ce qu'ils sont, estant difficile que ceux qui se regarderoient interieurement comme égaux à tous les hommes, & qui seroient bien persuadez qu'ils n'ont rien en eux qui merite ces petits avantages que Dieu leur a donnez au dessus des autres, les traitassent avec insolence. Il faut s'oublier soy-mesme pour cela, & croire qu'on a quelque excellence réelle au dessus d'eux ; en quoy consiste cette illusion, que je tasche de vous découvrir.

II. D I S C O U R S.

Il est bon, M. que vous sçachiez ce que l'on vous doit, afin que vous ne pretendiez pas exiger des hommes ce qui ne vous seroit pas dû, car c'est une injustice visible ; & cependant elle est

fort commune à ceux de vostre condition, parce qu'ils en ignorent la nature.

Il y a dans le monde deux sortes de Grandeurs; car il y a des Grandeurs d'établissement, & des Grandeurs naturelles. Les Grandeurs d'établissement dépendent de la volonté des hommes, qui ont crû avec raison devoir honorer certains estats, & y attacher certains respects. Les dignitez & la noblesse font de ce genre. En un país on honore les Nobles, en l'autre les roturiers: en celuy-cy les aînez, en cét autre les cadets. Pourquoi cela? Parce qu'il a plû aux hommes. La chose estoit indifferente avant l'establissement: apres l'establissement, elle devient juste, parce qu'il est injuste de la troubler.

Les Grandeurs naturelles; font celles qui sont indépendantes de la phantaisie des hommes, parce qu'elles consistent dans des qualitez reelles & effectives de l'ame ou du corps, qui rendent l'un ou l'autre plus estimables, comme les sciences, la lumiere
de

de l'esprit, la vertu, la santé, la force,

Nous devons quelque chose à l'une & à l'autre de ces Grandeurs ; mais comme elles sont d'une nature différente, nous leur devons aussi différens respects. Aux Grandeurs d'établissement, nous leur devons des respects d'établissement, c'est à dire de certaines ceremonies exterieures qui doivent estre neantmoins accompagnées, comme nous l'avons montré, d'une reconnoissance interieure de la justice de cet ordre, mais qui ne nous font pas concevoir quelque qualité réelle en ceux que nous honorons de cette sorte : Il faut parler aux Rois à genoux : il faut se tenir debout dans la chambre des Princes. C'est une sottise & une bassesse d'esprit que de leur refuser ces devoirs.

Mais pour les respects naturels, qui consistent dans l'estime, nous ne les devons qu'aux Grandeurs naturelles, & nous devons au contraire le mépris & l'aversion aux qualitez contraires à ces Grandeurs naturelles. Il n'est

Aa

pas nécessaire, parce que vous estes Duc, que je vous estime; mais il est nécessaire que je vous salue. Si vous estes Duc & honneste homme, je rendray ce que je dois à l'une & à l'autre de ces qualitez. Je ne vous refuseray point les ceremonies que merite vostre qualité de Duc, ny l'estime que merite celle d'honneste homme. Mais si vous estiez Duc sans estre honneste homme, je vous ferois encore justice; car en vous rendant les devoirs extérieurs que l'ordre des hommes a attachez à vostre qualité, je ne manquerois pas d'avoir pour vous le mépris intérieur que meriteroit la bassesse de vostre esprit.

Voila en quoy consiste la justice de ces devoirs. Et l'injustice consiste à attacher les respects naturels aux Grandeurs d'établissement, ou à exiger les respects d'établissement pour les Grandeurs naturelles. Monsieur N. est un plus grand Geometre que moy; En cette qualité il veut passer devant moy; je luy diray qu'il n'y entend rien. La Geometrie est une gran-

deur naturelle, elle demande une preference d'estime, mais les hommes n'y ont attaché aucune preference extérieure. Je passeray donc devant luy, & l'estimeray plus que moy en qualité de Geometre. De mesme si estant Duc & Pair vous ne vous contentez pas que je me tienne decouvert devant vous, & que vous voulussiez encore que je vous estimasse; je vous prierois de me monstrier les qualitez qui meritent mon estime. Si vous le faisiez elle vous est acquise, & je ne vous la pourrois refuser avec justice; mais si vous ne le faisiez pas, vous seriez injuste de me la demander, & assurément vous n'y reüssiriez pas, fussiez-vous le plus grand Prince du monde.

III. DISCOURS.

Je vous veux faire connoistre M. vostre condition veritable, car c'est la chose du monde que les personnes de vostre sorte ignorent le plus. Qu'est-ce à vostre avis que d'estre grand Seigneur? C'est estre maistre de plusieurs objets de la concupiscen-

A a ij

ce des hommes, & pouvoir ainsi satisfaire aux besoins & aux desirs de plusieurs. Ce sont ces besoins & ces desirs qui les attirent auprès de vous, & qui vous les assujettissent : sans cela ils ne vous regarderoient pas seulement ; mais ils espèrent par ces services & ces déférences qu'ils vous rendent, obtenir de vous quelque part de ces biens qu'ils desirent, & dont ils voyent que vous disposez.

Dieu est environné de gens pleins de charité qui luy demandent les biens de la charité, qui sont en sa puissance ; ainsi il est proprement le Roy de la charité.

Vous estes de même environné d'un petit nombre de personnes sur qui vous regnez en vostre maniere. Ces gens sont pleins de concupiscence. Ils vous demandent les biens de la concupiscence. C'est la concupiscence qui les attache à vous. Vous estes donc proprement un Roy de concupiscence. Vostre royaume est de peu d'étendue, mais vous estes égal dans le genre de Royauté aux plus grands

sur la condition des Grands. 285

Roy de la terre. Ils sont comme vous des Roys de concupiscence. C'est la concupiscence qui fait leur force, c'est à dire la possession des choses que la cupidité des hommes desire.

Mais en connoissant vostre condition naturelle, usez des moyens qui luy sont propres, & ne pretendez pas regner par une autre voye que par celle qui vous fait Roy. Ce n'est point vostre force & vostre puissance naturelle qui vous assujettit toutes ces personnes. Ne pretendez donc point les dominer par la force, ny les traiter avec dureté. Contentez leurs justes desirs, soulagez leurs necessitez, mettez vostre plaisir à estre bien faisant, avancez les autant que vous le pourrez, & vous agirez en vray Roy de concupiscence.

Ce que je vous dis ne va pas bien loin: & si vous en demeurez-là vous ne laisserez pas de vous perdre, mais au moins vous vous perdrez en honneste homme. Il y a des gens qui se damnent si sotement, par l'avarice, par la brutalité, par les débauches,

A a iij

286 *Disc. de M. Pasc. sur la cond. &c.*
par la violence, par les emportemens,
par les blasphêmes. Le moyen que je
vous ouvre est sans doute plus hon-
neste ; mais en verité c'est toujourns
une grande folie que de se damner. Et
c'est pourquoy il n'en faut pas demeu-
rer là. Il faut mépriser la concupiscen-
ce & son royaume , & aspirer à ce roy-
aume de charité , où tous les sujets
ne respirent que la charité, & ne de-
sirent que les biens de la charité.
D'autres que moy vous en diront le
chemin ; il me suffit de vous avoir dé-
tourné de ces vies brutales où je voy
que plusieurs personnes de qualité se
laissent emporter, faute d'en bien con-
noistre la veritable nature.





DE LA CIVILITE CHRESTIENNE.

I.



L n'y a rien de si naturel à l'homme que le desir d'être aimé des autres, parce qu'il n'y a rien de si naturel que de s'aimer soy-mesme. Or on desire toujours que ce qu'on aime soit aimé. La charité qui aime Dieu, desire que Dieu soit aimé de toutes les creatures : & la cupidité qui s'aime soy-mesme, desireroit que nous fussions l'objet de l'amour de tous les hommes.

II.

Nous desirons d'estre aimez pour nous aimer encore davantage. L'amour des autres envers nous fait que nous nous jugeons plus dignes d'amour, & que nostre idée se presente à nous d'une maniere plus aimable. Nous sommes bien aises qu'ils jugent de nous comme nous en jugeons nous-mêmes ; & nostre jugement, qui est toujours foible & timide quand il est tout seul, se rassure quand il se voit appuyé de celuy d'autrui. Et ainsi il s'attache à soy-même avec d'autant plus de plaisir, qu'il est moins troublé par la crainte de se tromper.

III.

L'amour des autres envers nous n'est donc pas seulement l'objet de nostre vanité, la nourriture de nostre amour propre ; mais aussi le lit de nostre foiblesse. Nostre ame est si languissante & si foible qu'elle ne scauroit se soutenir si elle n'est comme portée par l'approbation & l'amour des hommes. Et il est facile de
le

le reconnoistre en s'imaginant un estat, où tout le monde nous condamneroit, où personne ne nous regarderoit qu'avec haine & avec mépris, ou en se figurant un oubly general de tous les hommes envers nous. Car qui pourroit souffrir cette vuë sans effroy, sans trouble, sans abattement? Or si cette vuë nous abat, il falloit que la vuë contraire nous soutint, sans même que nous y fissions reflexion.

I V.

L'amour des hommes estant donc si necessaire pour nous soutenir, nous sommes portez naturellement à le rechercher & à nous le procurer. Et comme nous sçavons par nostre propre experience que nous aimons ceux qui nous aiment; ou nous aimons, ou nous feignons aussi d'aimer les autres, afin d'attirer leur affection. C'est le fondement de la civilité humaine, qui n'est qu'une espece de commerce d'amour propre, dans lequel on tâche d'attirer l'amour des autres, en leur témoignant soy-même de l'affection.

B b

Ces témoignages d'affection sont d'ordinaire faux & excessifs ; c'est à dire que l'on témoigne beaucoup plus d'affection que l'on n'en ressent, parce que l'amour propre qui nous attache à nous-même, nous détache assez de l'amour d'autrui ; mais au défaut de l'affection véritable on substitue un langage d'affection, qui ne laisse pas d'estre bien reçu, parce qu'on est toujours disposé à écouter favorablement tout ce qui est à notre avantage. Et ainsi l'on peut dire de tous ces discours de civilité si ordinaires dans la bouche des gens du monde, & si éloignez des sentimens de leur cœur : *Vana locuti sunt unusquisque ad proximum suum: Labia dolosa in corde & corde locuti sunt.*

VI.

Comme tous ces mouvemens sont corrompus on ne voit pas encore que la charité puisse prendre part dans ce commerce de devoirs humains & de témoignages d'affection que l'on appelle civilité ; & il semble plustost

que son instinct la doive porter à s'en éloigner. Car comme elle est toute contraire à l'amour propre, elle nous doit donner des inclinations toutes contraires. Elle nous porte à nous haïr, & non pas à nous aimer; & il semble par conséquent qu'elle doive plustost souhaiter le mépris des creatures, que leur amour: & sur tout elle est bien éloignée de le rechercher par de fausses complaisances, ou par des paroles trompeuses qui ne répondent en rien à nostre véritable disposition.

VII.

Dieu ne demande des hommes que leur amour. C'est la fin de tout ce qu'il leur commande. Ainsi quiconque desire que les autres s'attachent à luy, veut leur tenir la place de Dieu, & recevoir d'eux le tribut qui n'est dû qu'à Dieu, ce qui est une usurpation criminelle. On peut bien desirer que les autres ayent de la charité pour nous; mais nous ne nous contentons pas de cela. Car la charité peut subsister avec la connoissance

B b ij

de nos defauts; & c'est ce que l'amour propre ne scauroit souffrir. Il veut un amour d'estime & d'approbation, & non de pitié, principalement quand il s'agit de defauts spirituels, qui sont ceux qu'il a plus de peine à avouer. Enfin il n'aime pas la charité des autres, parce que c'est un bien pour eux, mais parce qu'il la prend pour une marque que nous meritons d'estre aimez, & qu'elle luy sert ainsi à augmenter la complaisance que nous avons en nous-mêmes.

VIII.

Il y a une injustice toute visible à vouloir estre aimé de cette sorte : car nous ne sommes nullement aimables. Nous ne sommes qu'injustice, & que peché. Or vouloir qu'on aime ces choses en les connoissant, c'est vouloir que les hommes aiment le vice. Que si nous pretendons les cacher, nous voulons donc qu'ils se trompent, & qu'ils nous prennent pour autres que nous ne sommes en effet. Ainsi de quelque costé que nous regardions cet amour, nous

sommes injustes de le rechercher avec tant d'empressement.

I X.

Il est vray qu'il n'est pas injuste que les hommes aiment en nous ce que Dieu y a mis. Mais s'ils regardent ces choses comme estant à nous, nous sommes encore injustes de desirer cet amour, puisqu'ils ont tort de nous attribuer les dons de Dieu; comme nous avons tort de nous les attribuer à nous-mêmes. Que s'ils les regardent comme de pures faveurs de Dieu, que nous n'avons pas méritées, & que nous avons peut-estre gastées par le mauvais usage que nous en avons fait, leur amour est juste en cette manière, mais la complaisance que nous y avons ne l'est pas; puisque ce n'est pas cette justice qui nous plaist, mais la pensée vaine qu'en quelque manière que ce soit nous sommes bien dans l'esprit de ces personnes, & qu'ils ont pour nous un regard d'estime, sur lequel nous nous appuyons pour nous regarder nous-mêmes avec plus d'estime.

B b iij

Y ayant donc tant de danger dans l'amour des creatures ; il semble que l'instinct de la charité soit de l'éviter , de peur que ce regard secret ne corrompe nos meilleures actions. C'est ce qui a fait tant rechercher la solitude aux Saints , & qui la rend si utile à tout le monde. Car en nous separant des creatures , on se prive de la veüe de leurs jugemens , de la vaine complaisance dans leur estime , & de la mauvaise recherche de leur affection.

XI.

Toutes les amitez humaines seront aneanties par la mort , & nous entrerons tous dans ce moment dans une solitude eternelle , où toutes nos attaches seront rompuës. Car les méchans mêmes seront détachez les uns des autres , parce qu'ils n'auront les uns pour les autres que de l'aversion & de la haine. Et les bons seront tellement remplis de Dieu qu'ils ne regarderont plus les creatures qu'en Dieu : en sorte que la veüe

qu'ils en auront ne troublera point leur solitude & leur repos par aucun regard qui le détourne tant soit peu de Dieu. Ils ne les aimeront que par une effusion de l'amour qu'ils auront pour Dieu ; de sorte que ce sera Dieu qu'ils aimeront en elles , & qu'ils verront en elles , selon qu'il est écrit que *Dieu sera tout en tous*. Que si la vie présente doit estre une preparation à l'éternelle , ne faut-il pas tâcher de se détacher les uns des autres dès ce monde , & s'accoustumer autant qu'on peut à se contenter de Dieu , en se privant de toutes ces satisfactions humaines & de tous ces témoignages de tendresse qui ne contentent que l'amour propre , en se réduisant les uns envers les autres aux services réels , & qui peuvent contribuer quelque chose au bien de nos âmes ?

XII.

Si l'amour des creatures est un appuy que nostre foiblesse recherche , comme nous devons tâcher de devenir forts , ne faut-il pas s'efforcer aussi

B b iij

de nous priver de ces appuis humains pour nous appuyer davantage sur Dieu mefme ? Car ces appuis ont cela de mauvais , qu'en fôutenant nôtre foibleffe, ils l'entretiennent & l'augmentent ; parce qu'en fe nourriffant de ce pain de l'amour propre , on fe dégoûte du pain folide de la juftice & de la volonté de Dieu , qui eft la fource de la force chrétienne.

XIII.

La force d'un corps n'est pas de n'avoir point befoin de fon appuy naturel qui eft la terre, mais c'est de n'avoir befoin que de la terre , & de fe pouvoir paffer de tous les autres appuis étrangers. Ainfi la force d'une ame eft de ne s'appuyer fur aucune creature , & de fe contenter de fon appuy naturel qui eft Dieu. Il fuffit à une ame qui eft forte de fçavoir que Dieu la voit , qu'elle eft dans fon ordre , & qu'elle execute fa volonté. Ce pain la nourrit , la fôtient , la fortifie & luy tient lieu de tout. Et c'est auffi ce que JESUS-CHRIST nous a voulu enseigner lors qu'il difoit de luy-mê-

me, que sa nourriture estoit d'accomplir la volonté de son Pere: *Meus cibis est ut faciam voluntatem Patris mei.*

XIV.

Heureux ceux qui se nourrissent de ce pain, & qui en font leurs delices, car ce pain ne leur peut jamais manquer ! Que toutes les creatures les abandonnent ; qu'ils soient accablez de miseres & de maladies ; qu'ils soient chargez d'opprobres & d'ignominies de la part des hommes, ils ont toujours cette nourriture qui les fortifie, qui les soutient, & qui les console. Car ils voyent toujours la volonté de Dieu par tout ; ils sçavent qu'elle est pleine de justice & de misericorde, & cela leur suffit. C'est cette maison bâtie sur le roc qui ne peut estre ébranlée par les vents, par les pluies, & par les tempestes. C'est cette maison du juste remplie de force, dont il est dit: *Domus justi plurima fortitudo.* C'est à quoy nous exhorte le Sage quand il nous ordonne de nous joindre à Dieu, *conjungere Deo*, car

qui est joint à Dieu par l'amour de sa volonté, est plus fort que tous les hommes, puisqu'il a pour soy toute la force de Dieu.

XV.

Il faut tendre à cette force; il faut aspirer à goûter cette nourriture. Mais comme on ne fortifie le corps des enfans qu'en l'accoutumant à marcher sans appuy, & en le privant des viandes de l'enfance pour le nourrir de viandes plus fortes & plus solides, il semble aussi qu'on ne peut parvenir à la force chrétienne, qu'en se privant de tous ces appuis que nous trouvons dans la complaisance & l'amour des creatures, & en nous accoutumant à nous passer de Dieu seul.

XVI.

Il semble qu'on doive conclure delà, que nous ne devons desirer ni l'amour des creatures, ni les témoignages qu'elles nous en rendent: qu'elles nous font plaisir de nous oublier; que leur indifférence nous est favorable; que leur affection même nous est dangereuse. Mais faut-il

conclure aussi que nous devons les traiter de mesme avec indifference, qu'il faut retrancher toutes les civilitez non necessaires, & se reduire envers les autres aux seuls offices de charité? Il semble que la mesme raison nous oblige de le conclure. Car nous les devons aimer comme nous nous aimons nous-mesmes; & nous ne leur devons pas souhaiter ce que nous croyons dangereux pour nous. Ainsi nous deviendrons incivils & sauvages par principe de conscience. Cependant cela paroist contraire à l'esprit & à la pratique de tous les Saints, qui ont esté pleins de tendresse pour leurs amis, & qui n'ont point retenu l'effusion de leur charité même dans les occasions où il ne paroistroit pas si necessaire de la témoigner. Il n'y a rien de plus tendre que S. Paulin, saint Augustin & saint Bernard. Il faut donc craindre que nous ne poussions ces maximes trop loin: Et c'est ce qui nous oblige d'examiner si la charité n'a point de motifs & de raisons qui la puissent porter à pratiquer les

devoirs de la civilité du monde, & si elle ne peut point faire tres-purement & tres-sincerement ce que les gens du monde font par un esprit d'interest & avec déguisement.

XVII.

Et premierement, en ce qui regarde la sincerité, la charité ne doit point apprehender de la blesser dans les civilitez qu'elle rend au prochain. Et l'on peut dire qu'à cet égard il n'appartient qu'à la charité d'estre civile, parce qu'il n'y a qu'elle qui le puisse estre sincerement. Car honorant & aimant comme elle fait JESUS-CHRIST mesme dans le prochain, peut-elle craindre de l'honorer ou de l'aimer avec excès ? Que si nous ne ressentons pas toujours pour les autres toute la tendresse que nous leur faisons paroître, il suffit que nous soyons convaincus que nous la devrions ressentir, & que nous tâchions de l'acquiescer par ces témoignages mesmes d'affection que nous leur rendons. Car cela fait qu'ils ne sont point faux & trompeurs, puis qu'ils sont confor-

mes à nôtre desir & à nôtre inclination.

XVIII.

Il n'y a que la charité qui nous fournisse des raisons generales d'aimer tous les hommes, & de nous soumettre à eux. L'amour propre ne nous fait aimer que ceux qui nous aiment, & qui nous sont utiles; il ne nous assujettit qu'à ceux qui sont plus puissans que nous; & il nous porte au contraire à vouloir dominer sur tous les autres autant qu'il nous est possible. Mais la charité embrasse tous les hommes dans son amour & dans sa soumission. Elle les regarde tous comme les ouvrages du Dieu qu'elle adore, comme rachetez du Sang de son Sauveur, comme appelez au royaume où elle aspire. Et ces qualitez luy suffisent pour les aimer, & même pour nous les faire regarder comme nos maîtres, puis que nous nous devons tenir trop heureux de servir dans les moindres choses les membres de JESUS-CHRIST, & les élus de Dieu. Elle possède donc

en elle les vrayes sources de la civilité, qui sont un amour & une soumission interieure envers les autres; & quand elle les fait paroistre au dehors, ce n'est qu'une effusion toute naturelle des mouvemens qu'elle imprime dans le cœur.

XIX.

La civilité consiste à céder aux autres autant que l'ordre du monde le peut permettre, à les preferer à soy, à les considerer au dessus de soy. L'orgueil qui nous rabaisse effectivement au dessous d'eux, ne le peut souffrir; mais la charité qui nous releve au dessus de plusieurs, n'a point de peine à se rabaisser de cette sorte, non par grimace ou déguisement, mais par un jugement veritable qu'elle nous fait porter de nous mesme. Ecoutons ce que dit le Sage; *Voicy*, dit-il, *les paroles d'un homme avec qui Dieu est, & qui estant fortifié par la presence de Dieu qui le remplit à dit*: (Ce sera donc le langage de la charité que nous allons entendre; puisque c'est ce qui sort d'un cœur plein de Dieu) Que

dira-t'il donc? Je suis le plus fou de tous les hommes, & la sagesse des hommes n'est point avec moy. Je n'ay point appris la sagesse, & ie ne connois point la science des Saints STULTISSIMVS sum virorum, & sapientia hominum non est mecum: Non didici sapientiam, & non novi scientiam Sanctorum. Cette plénitude de Dieu se termine à luy faire connoistre la profondeur de son ignorance & de son néant, & à faire qu'il se regarde comme le plus misérable de tous les hommes. Et cette connoissance n'est point fausse, parce qu'elle a pour objet ce qui luy convient par la nature selon laquelle il est vray que les plus justes n'ont pas moins de corruption que les plus méchants; & que luy faisant voir ses défauts de plus près que ceux des autres, il peut dire véritablement qu'ils sont plus grands à ses yeux: comme nous disons que la lune est plus grande que les étoiles, parce qu'elle nous paroist telle en la voyant de plus près.

La charité a donc tout ce qui luy est nécessaire pour estre sincerement civile; & l'on peut dire qu'elle enferme une civilité interieure envers tous les hommes, qui leur seroit infiniment agreable s'ils la voyoient. Mais est-il bon de la leur faire paroistre, & peut-on avoir des motifs legitimes de la produire au dehors, puis que celuy d'attirer leur affection pour s'y plaire, est mauvais & corrompu? Il est vray que s'il n'y avoit que celuy-là, elle se porteroit plutôt à cacher son affection qu'à la découvrir: mais elle en a beaucoup d'autres; & le premier est, qu'en se repandant en ces témoignages exterieurs d'amitié envers les hommes, elle se nourrit & se fortifie elle mesme. Elle fait paroistre qu'elle les aime, afin de les aimer davantage. Car la charité est un feu qui a besoin d'air & de matiere, & qui s'éteint bien-tost s'il est toujours étouffé. C'est une vertu qui a besoin d'estre exercée comme les autres. Ainsi comme elle fait la vie, la santé, & la

fos

force de nos ames, nous devons chercher des occasions de la pratiquer. Et il n'y en a point de plus frequentes que celles que nous fournit la civilité.

XXI.

Nos ames sont sujettes à plus d'une sorte de maladies ; & il faut bien prendre garde qu'en tâchant d'éviter les unes , on ne tombe dans d'autres plus dangereuses. C'est un mal que d'avoir de la complaisance dans l'amour que les hommes ont pour nous : mais c'est encore un plus grand mal que d'avoir de l'indifference pour les hommes d'estre insensible à leurs biens & à leurs maux , de se renfermer en soy seul , de ne songer qu'à soy ; & l'amour propre ne nous donne pas moins de pente à ce vice qu'à tous les autres. Or il arrive souvent si l'on n'y prend garde , qu'en pretendan-
 se détacher de ces commerces de civilité & d'amitié envers les hommes , on tombe dans un estat de secheresse, de froideur & d'indifference interieure pour eux. On les oublie, non pour s'attacher à Dieu : mais

Cc

pour se remplir de soy-mesme. On s'éloigne d'eux insensiblement. Ils nous deviennent étrangers. Et en voulant pratiquer la charité d'une manière trop spirituelle, nous perdons effectivement la charité spirituelle, & l'affection humaine qui fait le lien de la société civile.

XXII.

Il n'y auroit rien de plus avantageux que la civilité, si nous la savions bien ménager. Elle nous donne lieu d'honorer dans les hommes toutes les graces que Dieu leur distribue, & de diversifier nos mouvemens intérieurs selon la diversité de ces graces. Car si c'est une personne penitente, & que Dieu ait retirée des dereglemens du monde, nous devons honorer en elle la force de la grace de JESUS-CHRIST, & sa victoire sur le monde. Nous devons respecter en elle la penitence, & la considérer comme étant par cette vertu beaucoup au dessus de nous. Si ce sont des Grands, on honore en eux l'autorité de JESUS-CHRIST à laquelle ils

participent ; & si ce sont des Grands vertueux , on honore la grandeur de la grâce qu'ils ont receuë , qui leur a fait surmonter tous les obstacles de leur condition. On honore la pauvreté de JESUS-CHRIST dans les pauvres ; son humilité dans ceux qui sont humbles , ou qui sont dans un estat rabaislé ; sa pureté dans les Vierges ; ses souffrances dans ceux qui sont affligés ; & enfin sous l'apparence d'une vertu toute humaine , l'on pratique & l'on honore toutes les vertus Chrétiennes.

XXIII.

Il est vray que l'on pourroit à peu près faire toutes ces choses par des actions purement intérieures. Mais il est utile d'estre averty de les pratiquer : & les devoirs de la civilité humaine nous en avertissent ; comme les devoirs extérieurs de respect que l'on rend à Dieu par la posture de son corps , nous avertissent de tâcher à mettre nostre ame dans la disposition intérieure de respect & d'adoration où nous devons estre envers la divine.

Ec ij,

Majesté. Et ces avertissemens nous sont d'autant plus utiles qu'ils sont plus frequens. Car il est assez rare qu'on puisse pratiquer la charité envers le prochain par des services réels, les occasions ne s'en présentant pas souvent. Mais le commerce de la civilité est bien plus ordinaire & plus continuel. Il nous coute peu, & nous donne neantmoins moyen de gagner beaucoup par cet exercice continuel de la charité.

XXIV.

Mais si la pratique de cette civilité Chrétienne est utile pour nous, elle ne l'est pas moins pour les autres. S'ils sont spirituels, l'affection que l'on leur témoigne redouble leur charité: & s'ils sont charnels, elle flatte à la verité leur amour propre; ce qui est un mal qui vient de leur mauvaise disposition; mais elle les preserve d'un beaucoup plus grand où ils tomberoient si l'on n'avoit soin de les soutenir en leur faisant paroître de l'affection. Car si l'on n'a soin de les entretenir en cette maniere par les

devoirs de la civilité humaine, ils s'éloignent absolument des personnes, & ils perdent toute l'affection, & toute la créance qu'ils avoient pour elles; de sorte que l'on devient incapable de les servir. Il est donc de de la charité de les soutenir dans cette foiblesse, en leur faisant paroître qu'on les aime & qu'on les estime, en attendant que la charité succède à cette disposition imparfaite.

X X V.

Il faut agir avec les hommes comme avec des hommes, & non comme avec des Anges. Et ainsi il est nécessaire que nostre conduite envers eux soit proportionnée à leur estat commun. Or cet estat commun est, que l'amitié & l'union qui est entre les personnes mesme de piété, est encore meslée de beaucoup d'imperfections; de sorte qu'on doit supposer qu'outre les liens spirituels qui les unissent entr'eux, ils sont encore attachez par une infinité de petites cordes toutes humaines dont ils ne s'appërçoivent pas, & qui consistent

Cc iij

dans l'estime & dans l'affection qu'ils ont les uns pour les autres, & dans les petites consolations qu'ils reçoivent du commerce qu'ils ont entre eux. Et la fermeté de leur union, ne dépend pas seulement de ces liens spirituels, mais aussi de ces autres cordes humaines qui la conservent.

Il arrive de là, que lorsque ces petites cordes viennent à se rompre par une infinité de petits scandales de petits mécontentemens, de petites negligences on vient ensuite à se diviser dans les choses même les plus importantes; & si l'on y prend bien garde, on trouvera que toutes les dissensions fâcheuses que l'on voit arriver entre des personnes de piété qui avoient esté autresfois fort unies, ont d'ordinaire esté précédées de refroidissemens causez par le manque d'attention à se rendre certains devoirs de civilité. Il seroit à la vérité à désirer que l'union des Chrétiens entre eux fust plus ferme, plus pure, plus indépendante de toutes ces consolations humaines; & il faut travailler

sur soy-mesme à s'en pouvoir passer. Mais la charité semble obliger à ne se pas dispenser à l'égard des autres de ces devoirs auxquels la civilité nous oblige, non en les jugeant foibles, mais en supposant qu'ils le peuvent devenir, & en évitant ainsi de leur donner aucun pretexte de refroidissement envers nous.

XXVI.

C'est une chose qui nous est fort recommandée par les Apostres, de rendre la pieté aimable aux personnes mesmes du monde, afin de les y attirer doucement. Or il est impossible qu'elle soit aimable si elle est fâcheuse, incivile, grossiere; & si elle n'a soin de témoigner aux hommes qu'elle les aime, qu'elle desire de les servir & qu'elle est pleine de tendresse pour eux. Si l'on ne leur sert pas effectivement par ces moyens au moins on ne les choque pas, & l'on prepare toujours leur esprit à recevoir la verité avec moins d'opposition. Il faut donc tâcher à purifier la civilité, & non pas à la bannir. Il faut attirer

312 DE LA CIVILITE

l'affection des hommes, non pour y prendre une mauvaise complaisance, mais afin que cette affection nous mette en estat de les servir, & parce que cette affection mesme est un bien pour eux, qui leur donne de l'estime de la pieté, qui les y dispose s'ils n'en ont pas, & qui sert à la conserver en eux s'ils en ont.

XXVII.

L'Apostre saint Pierre en nous recommandant d'inspirer l'humilité en toutes choses : *Humilitatem in omnibus insinuanter* ; nous recommande une pratique continuelle de civilité. Car la civilité est vne humilité extérieure, & elle devient intérieure quand nous l'exerçons par des vûes spirituelles. Saint Paul la prescrit encore plus expressément lors qu'il ordonne de se prevenir les uns les autres par des témoignages de respect : *Honore invicem prevenientes.*

XXVIII.

Voilà donc un combat, non de vices, mais de vertus. Il faut rechercher l'affection des hommes, en leur

en

CHRESTIENNE.

en témoignant par des devoirs de civilité ; pour les servir ; pour entretenir l'union avec eux ; pour empêcher qu'ils ne s'éloignent de nous , & que la charité ne s'éteigne en eux ; pour augmenter & pour nourrir la charité dans nous mêmes ; pour pratiquer diverses vertus. Il faut se priver de la recherche de l'affection des hommes & de tout ce qui l'attire ; parce que c'est une tentation pour nous ; parce que ces complaisances humaines nous entretiennent dans une foiblesse spirituelle ; parce que nous devons tendre dès cette vie à nous contenter de Dieu seul , & à nous détacher de tout le reste. Ce sont des raisons spirituelles de part & d'autre. Mais qui sont celles qui le doivent emporter ? Il est assez difficile de le décider. On trouvera que les Saints ont suivy tantost les unes & tantost les autres. Voicy neantmoins quelques regles qu'il semble que l'on y pourroit garder.

XXIX.

Lorsqu'il y a peu d'esperance de

Dd

pouvoir servir certaines personnes, que nous n'en sommes pas chargez, que le commerce que nous pouvons avoir avec elles nous peut nuire, quand ce ne seroit que par le temps qu'il y faudroit employer, il faut se contenter à leur égard des devoirs indispensables de civilité, qui les scandaliseroient si l'on y manquoit, & il faut retrancher tous ceux qui n'auroient pour but que de leur plaire & de former une liaison particuliere avec eux.

X X X.

Quand on est attiré à une solitude extraordinaire; & qu'on reconnoît que cette solitude nous attache à Dieu sans nous attacher à nous mesmes, & sans nous porter à l'indifference pour nos amis, on a plus de liberté de se soustraire aux commerces de civilité, qui ne sont pas absolument necessaires, pourvu que nostre genre de vie nous serve d'excuse, & que nostre retraite soit si uniforme qu'elle ne donne point de lieu de nous accuser que ce soit par mépris & par indifference

que nous ne rendons pas ces devoirs
aux autres.

XXXI.

Mais si nous menons une vie commune ; si nous conservons par nécessité diverses liaisons avec le monde ; si la solitude entière ne nous est pas propre ; si nous avons besoin nous même de quelque consolation humaine ; si nous avons contracté dans l'ordre de Dieu diverses unions avec plusieurs personnes auxquelles il n'est pas bon de renoncer, il paroist beaucoup plus avantageux de prendre l'autre conduite, qui est de ménager les occasions de leur témoigner de l'affection, & de se faire aimer d'eux.

XXXII.

Il faut seulement tâcher que nostre civilité soit différente de celle des gens du monde ; qu'elle soit toute véritable & toute sincère ; qu'elle ne soit ny legere, ny flateuse ; qu'elle ne se répande point en paroles, en complimens, en loüanges ; qu'elle ne nous emporte pas une partie confide-

Dd ij

316 DE LA CIVILITÉ
rable de nostre temps ; qu'elle ne soit
pas une source d'amusemens & d'in-
utilitez ; qu'elle inspire la pieté , &
qu'elle ressent la modestie ; & que si
elle fait paroître aux hommes la bon-
té & la douceur de JESUS-CHRIST , ce
ne soit que pour leur inspirer la fuite
& l'aversion de l'esprit du monde ,
& pour les porter à mener une vie
oute Chrétienne.

XX XIII.

Il ne faut pas neantmoins pren-
dre jamais pour regle generale de
pratiquer la civilité envers tout le
monde ; car il y a des gens dont
on ne sçauroit se defaire que par
quelque espece d'incivilité , & qui
nous accableroient de visites & de
billets , si on leur témoignoit de la
complaisance. Il faut donc par ne-
cessité faire paroître à ces person-
nes quelque froideur , de peur qu'ils
ne nous ravissent ce que nous avons
de plus precieux qui est nostre
temps. Si l'on peut se soustraire à
ce commerce inutile sans leur don-
ner sujet de se plaindre , à la bon-

ne heure : mais si l'on ne le peut , il
 vaut mieux qu'ils se plaignent de
 nous , que non pas que l'on nous
 puisse reprocher avec justice ce que
 dit l'Ecriture , que les étrangers ont
 dévoré tout ce qui estoit de plus ne-
 cessaire pour soutenir nostre vie , sans
 que nous nous en soyons aperceus.
*Comederant alieni robur ejus , & nes-
 civit.*





DISCOVERS,
OU L'ON FAIT VOIR
combien les entretiens
des hommes sont
dangereux.

*Verba iniquorum prevaluerunt
super nos : & impietatibus
nostris tu propitiaberis.*

PREMIERE PARTIE.
I.



U N grand Saint considerant
combien il estoit difficile
que les enfans des payens
resistassent à l'impression
que faisoit sur eux l'autorité de leurs
peres, & qu'ils s'élevassent dans la

foiblesse de jugement , naturelle à cet âge, au dessus des personnes qu'ils voyoient plus sages qu'eux dans toutes les autres choses , dit que tout ce qu'ils pouvoient faire apres avoir reconnu leur égarement , estoit de se plaindre avec le Prophete , *Que les discours des méchans avoient emporté leur jugement & leur raison. Verba iniquorum prevaluerunt super nos:* & de demander ensuite pardon à Dieu des pechez où l'exemple de leurs peres les avoit precipitez , *Et impietibus nostris tu propitiaberis.*

II.

Ceux à qui Dieu à fait la grace de naître Chrétiens & Catholiques , ne peuvent à la vérité s'appliquer ces paroles dans ce sens , puisque ceux à qui ils doivent la naissance les ont mis dans la voye de la vérité. Ainsi ils ne s'en doivent servir que pour exciter en eux des sentimens de reconnoissance, en considerant à combien de personnes il n'a pas fait la mesme grace qu'il leur a faite , & combien ils luy sont redevables de les avoir

De iiij

320 *Danger des entretiens des hommes*
exemptez des violences, qu'il est nécessaire que les payens & les heretiques se fassent pour vaincre en eux-mêmes les impressions de la coûtume & de l'autorité, & pour renoncer à tous les préjugés dont leur esprit s'est remply pendant qu'ils n'estoient pas encore capables de juger des choses par eux-mêmes : au lieu que la foy ne couste presque rien à ceux qui ont eu le bonheur d'y estre élevez dès leur enfance. Mais s'ils ne peuvent se les rendre propres en ce sens, ils le peuvent en un autre qui est encore plus general, & qui n'est pas moins important. Car il n'y a personne qui ne doive reconnoistre que les discours des méchans ont emporté sa raison, qu'ils ont corrompu son esprit, & l'ont remply de faux principes & de fausses idées, & mesme que ces fausfetez qui naissent des discours des hommes, y sont si fortement attachées, que personne n'en est parfaitement guery dans ce monde.

III.

Pour comprendre de quelle sorte

Les discours des hommes corrompent
nostre esprit il faut distinguer deux
sortes de corruptions dans l'homme ;
l'une naturelle , & l'autre ajoûtée.
Nous naissons tous dans l'ignorance
de Dieu & de nous mesmes, des vrais
biens & des vrais maux. Nous ap-
portons de plus en naissant une vo-
lonté toute plongée dans l'amour de
nous mesme , & incapable de rien
aimer que par rapport à nous. Cette
corruption se repand d'abord dans la
recherche des plaisirs des sens & des
honneurs, ces inclinations estant in-
separables de l'amour de soy-mesme,
parce qu'il enferme & l'amour du
corps qui desire le plaisir , & celuy de
l'esprit qui se nourrit de l'honneur.
Mais ces inclinations generales sont
capables d'estre beaucoup augmen-
tées & diversifiées tant par les objets
exterieurs , que par les impressions &
les opinions de l'esprit.

IV.

L'honneur n'a presque point d'ob-
jet certain. Les hommes le placent
où ils veulent selon leur phantasie

322 *Danger des entretiens des hommes,*
& il y a peu de choses honorables qui
ne puissent devenir honteuses par un
autre tour d'imagination. De sorte
que quoy qu'il ne depende pas de l'o-
pinion de nous faire aimer l'honneur,
& que cette inclination soit naturel-
le, il depend neantmoins de l'opinion
de l'attacher à une chose plutôt qu'à
une autre. Il y a quelque chose de
plus fixe dans l'inclination que nous
avons pour le plaisir. Car tous les
hommes aiment naturellement les
plaisirs sensibles, & certains objets
de ces plaisirs. Neanmoins l'imagi-
nation & les opinions ajoutées ne
laissent pas d'avoir une extrême force
pour agrandir ou pour diminuer l'i-
dée que nous en avons. Elle seroit
beaucoup moindre si elle n'estoit for-
mée que sur nostre corruption natu-
relle: Nous y en joignons une autre
qui naist de nostre imagination, en
nous nous les representans infiniment
plus grands qu'ils ne sont; & c'est
souvent ce surcroist qui naist de l'o-
pinion, qui nous emporte & qui cau-
se la violence de nos passions.

Cét effet arrive, parce que nous ne connoissons pas seulement les objets de nos passions, mais que nous concevons aussi les mouvemens qu'ils excitent dans les autres ; & l'idée qu'ils en ont se communiquant à nous, nous nous accoutumons à regarder ces objets, non par nostre propre impression, mais par cette impression commune, & nous ressentons ensuite des mouvemens que nous n'aurions point eu si l'objet seul avoit agi sur nous. Combien croit-on que la maniere dont on parle dans le monde de la beauté, de la grandeur, de la gloire, de l'infamie, des affronts, serve à augmenter ce qu'il y a de naturel dans les passions que ces choses excitent en nous. Cela va si loin, que l'on peut dire que cette corruption ajoutée, est infiniment plus grande que la naturelle.

VI.

Outre les objets qui sont naturellement liez avec la concupiscence, & qu'elle regarde directement, les hom-

324 *Danger des entretiens des hommes,*
mes s'estant appliquez à une infinité d'autres, soit comme à des moyens de se procurer ceux-là , pour satisfaire aux necessitez de la vie , pour en éviter les maux & les incommoditez, pour excercer leur esprit & leur curiosité & enfin ayant trouvé plusieurs , veritez , ou par la lumiere de la raison, qui n'est pas entierement éteinte , ou par les instructions qu'il a plu à Dieu de leur donner de soy mesme & des choses divines , dont toutes les nations ont tiré quelques idées veritables, ils se sont formez sur tout cela plusieurs autres idées de Dieu, des Creatures, des biens, des maux, des vertus, des vices, des choses temporelles & eternelles.

VII.

Mais ce qui leur est arrivé en se formant ces idées, est que les choses spirituelles estant fort éloignées de leur ame toute plongée dans les sens , & ne faisant pas une impression vive & sensible sur leur esprit, & estant d'ailleurs peu connues , & peu aimées du commun du monde, elles n'ont ordi-

nairement formé que des idées sombres & obscures. Ils ne les apperçoivent presque que par la pointe de l'esprit, dans un éloignement infini. Ils les voyent de plus seules, destituées de tout apuy, c'est à dire qu'ils ne voyent point dans les autres hommes, à l'égard de ces objets, ces passions, & ces desirs qui servent à étendre leurs idées, & à leur faire concevoir les choses comme grandes & desirables.

VIII.

Il n'en est pas de même des choses temporelles. La concupiscence les approche d'eux, & les leur fait vivement sentir: & la vivacité de ce sentiment, jointe à l'ardeur qu'ils apperçoivent dans les autres pour ces mêmes choses en augmente infiniment l'idée qu'ils en ont. Ils n'en jugent plus par leur prix véritable, mais par ce prix qu'elles ont dans l'opinion des hommes. Ainsi en s'excitant les uns les autres à l'envy à les aimer & à les concevoir comme grandes & estimables, elles remplissent premie-

326 *Danger des entretiens des hommes,*
rement tout leur esprit , & ensuite
tout leur cœur.

I X.

L'idée qu'ils ont de Dieu , des choses éternelles , du paradis , de l'enfer , des vertus comme vertus , des vices comme vices , sont du premier genre : Ce sont des idées spirituelles & délicates , peu sensibles , peu lumineuses , peu touchantes , peu distinctes. Tous ces grands objets sont réduits par la faiblesse & l'obscurcissement de leur esprit à une petitesse imperceptible , & à peine occupent-ils la moindre partie d'un cœur & d'un esprit qui est souvent tout rempli d'une bagatelle. Ils ne conçoivent ny la grandeur de Dieu ny les joyes ineffables du paradis , ny les supplices effroyables des damnez , ny la beauté des vertus , ny la difformité des vices. Ils n'en connoissent presque que les noms , & je ne sçay quoy d'obscur , qui répond à ces noms , qui n'a point de soy-même de force pour faire impression sur leur esprit.

Celles qu'ils ont de la noblesse, des richesses, de la grandeur, de la reputation, de la valeur, des qualitez de l'esprit & du corps, qui sont estimées dans le monde, comme de l'adresse dans les negotiations, de l'agrément dans la conversation, de l'eloquence dans les discours, & generalement de tout ce que le monde estime sont du second genre. Non seulement ils comprennent & ils sentent tout ce que ces choses ont de realité; mais ils leur attribuent une grandeur qu'elles n'ont pas, qui est formée sur leurs passions & sur ces fausses idées qu'ils connoissent dans les autres. Car comme j'ay déjà dit, il suffit de voir qu'une chose est aimée & désirée de plusieurs personnes, pour croire qu'elle merite de l'être, puisqu'en la possédant on se regarde comme environné de tous les jugemens avantageux de cette foule de gens qui nous jugent heureux de la posséder.

XI.

C'est par les mesmes raisons qu'ils conçoivent les objets contraires à ceux que je viens de marquer, comme des maux infiniment plus grands qu'ils ne sont, & qu'ils s'en forment des idées qui les leur font paroistre effroyables, parce qu'ils connoissent le mépris que le monde en fait, les railleries qu'ils attirent, l'estat de rabaissement où ils mettent les personnes dans l'opinion de la plupart du monde. Et comme c'est cet estat de rabaissement que l'orgueil humain ne sçauroit souffrir, il porte à regarder comme de tres-grands maux tout ce qui nous y peut reduire.

XII.

Cette corruption de nostre esprit consiste donc proprement dans la fausseté de nos idées : mais la voye ordinaire par laquelle nous recevons ces fausses idées est le langage, n'étant pas moins vray des opinions que nous avons de la plupart des choses du monde, de leur petitesse ou de leur grandeur, que des veritez de la foy, qu'elles

qu'elles se communiquent par l'ouïe. Car ces idées se sont formées en nous, pour la plupart, lorsque nous estions encore incapables de juger des choses par nous-mêmes, & que nous recevions seulement les impressions que l'on nous communiquoit par les paroles. Dans cet estat nous avons ouï représenter certaines choses comme des biens, & d'autres comme des maux. Ceux qui nous en ont parlé, nous ont imprimé l'idée de leurs mouvemens; & nous nous sommes accoutumés à les regarder de la même sorte, & à y joindre les mêmes mouvemens & les mêmes passions.

XIII.

La corruption qui n'aîst du langage est d'autant plus grande que les meschans estant infiniment en plus grand nombre que les bons, & ceux qui sont bons ne l'ayant pas toujours esté, & ne l'estant pas même parfaitement, parce qu'ils ont en eux les restes de leur corruption naturelle, il arrive par-là que le langage commun est proprement le langage de la cor-

Ee

330 *Danger des entretiens des hommes*
cupiscence, & que c'est la concupiscence qui y domine & qui le regle. Les idées de grandeur ou de petitesse, de mépris ou d'estime, y sont toujours jointes aux objets selon que la concupiscence se les représente; de sorte qu'il n'est pas étrange que nous faisant concevoir les choses comme la concupiscence les conçoit, il excite & nourrit dans nous les mouvemens qui naissent de ces fausses idées que la concupiscence s'en forme.

XIV.

Il n'y a donc personne qui n'ait sujet de gémir de ces playes, que les paroles des hommes ont faites dans son esprit, & qui ne puisse dire véritablement à Dieu, *que les discours des méchans ont prevalu sur luy*. Ils ont prevalu sur nous dans nostre jeunesse lors que nous n'estions pas capables de leur résister, & ils previennent continuellement sur nous par l'intelligence qu'ils y trouvent, en nous faisant concevoir les choses autres qu'elles ne sont, ou plus grandes ou plus petites qu'elles ne sont.

X V.

Car il ne faut pas s'imaginer que le desir d'estre à Dieu & la conversion même effective reforme entierement cette corruption d'esprit, & nous fasse estimer chaque chose son juste prix. Il est vray qu'en se donnant à Dieu on le préfere à toutes les creatures, mais cette preference est encore bien petite, & ne répond nullement à cette disproportion infinie qu'il y a de Dieu aux creatures, des choses eternelles aux temporelles. Dieu ne l'emporte souvent que de bien peu sur les objets de concupiscence. Nous ne laissons pas d'estimer encore les creatures & les avantages du monde infiniment plus qu'ils ne méritent d'estre estimez. Nous sommes encore pres de l'équilibre; & en chargeant un peu la balance, c'est à dire, en augmentant un peu l'impression des choses du monde sur nostre esprit, elles reprendroient facilement leur empire & l'emporteroient sur Dieu.

XVI.

Où rien n'est plus capable de pro-

Ee ij

332 *Danger des entretiens des hommes*
duire ce funeste effet que les discours
des hommes du monde, parce qu'ils
renouvellent continuellement les faus-
ses idées que nous avons des choses
de la terre; qu'ils nous représentent
toujours celles de Dieu dans cet ob-
scurcissement, & cette petitesse qui
les fait mépriser à tant de personnes;
& qu'ils ensanglantent & renouvel-
lent ainsi continuellement nos playes.
C'est pourquoy il n'y a gueres d'avis
plus important que celui que nous
donne le Sage par ces paroles: *Veillez*
sur vous mesmes, & prenez bien gar-
de à ce que vous entendrez dire, car
il y va de vostre perte: Cave tibi & at-
tende diligenter auditui tuo, quoniam
cum subversione tua ambulas. Nos chu-
tes viennent ordinairement de nos
faux jugemens: nos faux jugemens
de nos fausses impressions; & ces
fausses impressions du commerce que
nous avons les uns avec les autres
par le langage. C'est la chaisne mal-
heureuse qui nous precipite dans l'en-
fer.

XVII.

Il est difficile de se représenter com-

I. Partie.

333

Bien il se glisse de mauvaise choses, je ne dis pas dans les conversations des personnes déreglées, mais mêmes dans les entretiens ordinaires que l'on a avec le commun des gens du monde. Je ne parle pas des défauts grossiers dont ceux qui veillent un peu sur eux-mêmes s'apperçoivent assez, comme des médisances secrètes, des railleries malignes, des paroles libres, des maximes visiblement fausses. Je parle d'une infinité d'autres choses auxquelles on ne prend pas garde. Une personne ne scauroit estre un peu attentive aux discours ordinaires des hommes qu'il n'y apperçoive quantité de sentimens humains contraires à la verité. On justifie la colère, la vengeance, l'ambition, l'avarice, le luxe : On parle avec estime de quantité d'actions que Dieu condamne. Tous les vices mediocres sont presque approuvez. On ne les condamne que dans leur excès.

XVIII.

Quand on éviteroit mesme ces sortes de défauts, il y en a d'autres qui

Ee iij

334 *Danger des entretiens des hommes*
paroissent presqu'inévitables. Il n'est
pas à propos de parler souvent des
choses de Dieu : il faut donc s'entre-
tenir de celles du monde. Or cet en-
retien n'est jamais sans danger. On
ne sçauroit en parler, ny en entendre
parler sans y penser, & l'on n'y sçau-
roit penser sans renouveler dans son
esprit les idées que l'on en avoit, &
que les autres en ont; & sans se les
rendre plus presentes, & par consé-
quent plus capables de faire impres-
sion sur nostre esprit.

XIX.

L'entretien ordinaire des hommes
est accompagné de ces deux choses,
de l'oubly de Dieu, & de l'applica-
tion aux choses du monde, & ces deux
choses sont la source de toutes les ten-
tations. Adam ne s'est perdu dans
son innocence qu'en oubliant Dieu,
& en s'attachant dans cet oubly à la
contemplation de la beauté des crea-
tures & de soy-mesme. Combien
l'homme pecheur est-il plus capable
de se corrompre par la mesme voye?
Que fait-on autre chose dans ces en-

tretiens que d'admirer les qualitez humaines, les choses éclatantes, utiles, commodés selon le monde? Il ne faut pas d'autre peché pour se perdre, que d'aimer tellement ces choses que l'on les prefere à Dieu. Or qu'est-ce qui y peut plus disposer que d'en parler, d'en entendre parler avec estime, & de s'en remplir sans cesse en oubliant Dieu.

X X.-

Il est impossible que la pluspart de ces discours humains dans lesquels on met la religion à part, ne soient remplis de faussetez. Car la Religion est si étroittement liée à toutes les choses du monde par le rapport qu'elles ont à la fin dernière qui est Dieu, que l'on ne sçauroit juger d'aucune que par ce rapport. C'est par là qu'elles sont avantageuses, désavantageuses, innocentes ou dangereuses, estimables, méprisables, bonnes ou mauvaises. Le prix qu'elles ont en elles-mêmes n'est rien. Elles l'empruntent tout du rapport qu'elles ont au souverain bien. Ainsi en les détachant com-

336 *Danger des entretiens des hommes*
me l'on fait dans les conversations ordinaires du monde, de la veüe de Dieu & de l'autre vie, il est impossible que l'on n'en parle faussement, & que les discours que l'on en fait ne soient des sujets d'illusion à tous ceux qui les écoutent.

XXI.

Il y a des personnes qui croient éviter ce danger en faisant entendre que les choses dont elles parlent, se peuvent regarder comme par deux faces différentes, selon le monde & selon Dieu, & en marquant qu'elles n'en parlent que selon le monde & selon les sentimens humains. Et c'est ce qu'elles expriment ordinairement par ces termes, *humainement parlant*. Humainement parlant, disent-elles, c'est un estat fort heureux que celuy des personnes de grande qualité. Il a raison, humainement parlant, d'estre fort offensé de ce procedé. Humainement parlant, on ne sçauroit trouver à redire à son ressentiment. Humainement parlant, c'est un grand desagrément que cela. Elles croient assez

assez marquer par là, qu'on devoit juger autrement de ces choses, si on les regardoit par un autre vuë. Mais il y a grand sujet de craindre qu'il n'y ait une illusion secrette dans ces sortes de discours, & qu'ils ne naissent d'une adresse d'amour propre, qui ne pouvant étouffer entierement la lumiere de la verité & de la Religion, qui condamne ces sentimens que nous appellons humains, est bien aise de s'y appliquer sans scrupule par ce détour.

XXII.

Pour découvrir cette secrette tromperie, il faut considerer que ces sentimens qu'on appelle humains & dont on parle dans ces rencontres, sont des sentimens de concupiscence, contraires à la Loy de Dieu & à la justice eternelle. Tout ressentiment humain d'une offence est injuste, parce qu'il naist de l'amour propre, & qu'il est injuste que nous nous aimions de cette sorte d'amour qui demeure en nous-mesme, & ne se rapporte point à Dieu. Il est injuste aussi que nous ne

Ff

338 *Danger des entretiens des hommes*
couvrions pas une offense legere par
tant de raisons divines que nous avons
d'aimer le prochain. Il est injuste que
nous soyons affligez du mal qu'il nous
a fait, & que nous ne soyons pas af-
fligez du mal qu'ils s'est fait à luy mê-
me. La pluspart des jugemens par les-
quels nous regardons certaines qua-
litez humaines comme avantageuses,
sont de même faux & déraisonnables.
Il est faux absolument que la Gran-
deur soit un avantage. Elle sert à pro-
curer certains petits contentemens
humains, & pour l'ordinaire elle nuit
infiniment pour le salut. Or ce qui ne
sert que pour des fins petites & bas-
ses, & qui nuit pour des fins tres-im-
portantes, est absolument parlant,
desavantageux. Cependant ce que
l'on fait par ce detour, par lequel on
pretend parler de ces choses humain-
ement, est que l'on se cache ce que
ces jugemens ont de faux & d'injuste,
pour n'y voir que ce qu'ils ont de con-
forme à nostre cupidité.

XXIII.

En effet quand nous nous servons

de ces termes *humainement parlant*, nous ne voulons pas dire faussement parlant, injustement parlant, déraisonnablement parlant. Nous ne sommes nullement frappés de ces idées. Nous considérons simplement que les choses dont nous parlons sont très-conformes au naturel des hommes, & nous ne mêlons dans cette vue aucune improbation ny aucun desaveu de la fausseté qu'elles enferment. Nous y joignons plutôt une secrète approbation par laquelle nous couvrons ce qu'elles peuvent avoir de mauvais & de faux, sous ce terme d'humain qui l'adoucit & le cache.

XXIV.

Il semble qu'il y ait comme trois classes de sentimens, les uns justes, les autres injustes, & les autres humains; & trois classes de jugemens, les uns vrais, les autres faux, & les autres humains. Cependant il n'en est pas ainsi. Tout jugement est ou vrai ou faux; tout sentiment est juste ou injuste, & il faut nécessairement que ceux que nous appelons

340 *Danger des entretiens des hommes*
jugemens & sentimens humains, se
reduisent à l'une ou à l'autre de ces
classes. Et pour estre humains, c'est
à dire conformes à la cupidité des
hommes, ils n'en sont ny moins con-
damnez, ny punis moins severement
de Dieu,

XXV.

Il est permis de parler humaine-
ment des choses lors qu'on en parle
comme saint Paul : *Nonne carnales*
estis, & secundum hominem ambula-
ris. Il dit que les Corinthiens agis-
soient humainement & qu'ils se con-
duisoient selon l'homme : mais ce
n'est pas pour excuser cette conduite ;
c'est plustost pour la condamner, pour
en faire un sujet de reproche, pour
en faire voir la source. Ce n'est pas
là l'usage que nous faisons de ces
termes, nous les employons pour
couvrir, pour diminuer, pour excu-
ser les vices, & pour appliquer no-
stre esprit & celuy des autres à une
fausse apparence qui nous les fait pa-
roistre conformes à la raison, telle
qu'elle est dans le commun du mon-

de , c'est à dire à la raison corrom-
pue.

XXVI.

Mais s'il y a une illusion secrete dans l'usage de ce terme quand on s'en sert pour excuser, ou envers soy, ou envers les autres, des actions qui sont mauvaises devant Dieu, en appliquant l'esprit à considerer qu'elles sont conformes aux maximes receuës parmy les hommes, ou à la fin que celuy qui les fait se propose, ce qui les fait regarder comme raisonnables; il est permis au contraire de s'en servir pour faire condamner davantage certaines actions, en faisant remarquer qu'elles ne sont pas même conformes aux loix du monde, ny aux interets de celuy qui les fait. Car comme cette circonstance marque un excès d'aveuglement & de passion qui rend l'action plus mauvaise devant Dieu, il est juste de la faire considerer aux hommes, de sorte qu'il se trouve que l'usage de ce terme est plus legitime pour condamner le mal que pour l'excuser.

F f iij

Ce n'est pas seulement dans cette occasion, mais dans une infinité d'autres, que nous nous servons de cette adresse de diminuer les vices en ne les considérant que par certaines faces qui ne nous représentent pas ce qu'ils ont d'horrible, & qui ne donnent lieu d'y voir que ce qu'ils ont d'attirant & d'agréable.

Quelle idée donne le mot de galanterie? l'idée de quelque chose d'agréable & à l'esprit & aux sens; & cependant on couvre sur ce mot les plus grandes infâmies. Comment parle-t-on d'un homme qui s'est vengé; qui a tué en duél un ennemy, qui a repoussé un affront d'une manière haute & fiere? Comment parle-t-on d'un homme qui s'élève dans l'Eglise par une ambition déreglée? On trouvera que tous les termes dont on se sert, ne nous font rien concevoir dans tout cela que de fort pardonnable, & qu'il faut par conséquent que nos vuës soient bien éloignées de celles de Dieu, puisqu'il condamne à

l'enfer les hommes pour ces actions où l'on ne conçoit presque rien de criminel.

XXVIII.

Les hommes en sont venus jusques à un tel point de corruption, qu'il n'est point honteux parmy eux de n'estre pas homme de bien. Un homme dit sans crainte de se deshonor, qu'il ne vaut rien. Il le dit pour le faire croire. On le croit : & ce qui est étonnant, on ne l'en estime pas moins; on n'en a pas même pitié. C'est que l'on attache uniquement son esprit à une certaine honnesteré apparente qu'il y a dans cet aveu de bonne foy de son dérèglement, & que l'on ne passe pas plus avant. C'est toute l'impression que nous font ces sortes de discours. Nous aimons ceux qui les font à cause de leur bonne foy; & nous ne les plaignons pas à cause de leur misere & du peu de sentiment qu'ils en ont, parce que ces discours nous font sentir l'une & nous cachent l'autre.

C'est pourquoy il n'y a pas d'homme de bien qui n'ait sujet de faire continuellement à Dieu cette priere, *Domine libera me à labiis iniquis & à lingua dolosa*. Les discours des hommes sont pleins d'illusion, & de tromperie. On y louë ce qu'il faut mépriser, on y méprise ce qu'il faut louer. On y porte à désirer ce qu'il faut fuir, & à craindre ce qui n'est point à craindre. On y represente comme heureux ceux que l'on doit regarder comme misérables, & comme misérables ceux que l'on doit considerer comme les plus heureux des hommes. Et ce qui est étrange est que les discours des gens de bien ne sont pas exempts de cette seduction, parce qu'ils empruntent du monde son langage en plusieurs occasions, & qu'ils sont mesme souvent obligez de l'emprunter : car on ne les entendroit pas si leur langage estoit si different de celuy des autres. Ils appellent biens quelque fois ce que le monde appelle biens ; & maux

ce que l'on y nomme des maux. Ils sont obligez de parler avec estime de plusieurs choses que le monde estime trop ; & leurs discours estant pris par les autres dans le sens auquel on le prend dans le monde , & ceux qui les entendent y appliquant leurs propres idées, ils contribuent contre leur intention à augmenter ces fausses impressions , qui sont la source de tous les vices. De sorte que quand on demande à Dieu d'estre delivré , *Ab homine qui pervertit loquitur* , on ne doit pas seulement y comprendre les meschans , mais on doit enfermer dans cette priere tout ce qui participe à cette infection generale , qui est repandue dans le langage des hommes.

XXX.

C'est ce qui rend le silence si utile , & qui l'a fait tant recommander par les Saints , parce qu'empeschant que ces fausses idées qui ont esté imprimées dans nos esprits par les discours des hommes , ne soient renouvelées par ces mesmes discours , il les rend

346 *D'anger des entretiens des hommes*
moins vives & plus faciles à effacer.
Mais parce qu'il n'est pas possible
que ceux qui sont engagez dans la
vie du monde se séparent des entre-
tiens & de la conversation du mon-
de, & que ce commerce fait mêm-
la plus grande occupation de leur
vie; il faut qu'ils cherchent d'au-
tres remèdes & d'autres preservatifs,
pour résister à cette corruption. Car
s'il est nécessaire qu'ils vivent dans
le monde pour satisfaire à leur en-
gagement, il est encore plus nécessai-
re qu'ils ne s'y corrompent pas. Il n'y
a nulle nécessité, nul engagement, qui
nous oblige de remplir nostre esprit
de faussetez, & de vivre ainsi dans
une continuelle illusion. Et person-
ne ne doit estre si malheureux que de
croire que le mensonge & l'erreur
soient le partage de la condition & de
son estat.

XXXI.

Or comme l'erreur ne peut estre
détruite que par la lumière de la ve-
rité, il est bien clair que l'unique
moyen de dissiper ces tenebres que

Les discours des hommes répandent continuellement dans nostre esprit, est de se remplir aussi continuellement des principes de verité qui y sont contraires. Et c'est pourquoy saint Chrysostome disoit à son peuple, *qu'il ne cesseroit jamais de luy dire, qu'il jugeast des choses parce qu'elles ont de réel & de veritable & qu'il ne se laissast pas emporter aux fausses opinions; qu'il apprist ce que c'est que d'estre esclave, d'estre pauvre, d'estre noble, d'estre heureux, ce que c'est qu'une passion.* Voilà selon ce Pere la veritable science des hommes, qui ne consiste pas dans une connoissance sterile de chose qu'il est aussi bon d'ignorer que de sçavoir, mais dans celles des veritez qui sont les principes de nos desirs & de nos actions, & par consequent de nostre bon-heur ou de nostre mal-heur eternal. XXXII.

Mais parce qu'en voulant juger des choses dans la verité, les images des impressions que les hommes en ont, & des jugemens qu'ils en forment,

348 *Danger des entretiens des hommes*
nous troublent & nous obscurcissent
l'esprit ; il faut tâcher d'oublier & les
hommes & nous-mesmes , & de con-
siderer seulement sur chaque chose
ce que Dieu en juge. Car la perfe-
ction de l'homme consistant à aimer
les choses comme Dieu les aime , la
voye de tendre à cette perfection est
de tâcher de les voir comme il les
voit , n'y ayant que cette vuë verita-
ble qui puisse regler nostre amour.
Cette seule reflexion suffiroit souvent
pour faire disparoistre à nos yeux tou-
te la grandeur imaginaire que nous
donnons aux choses humaines & tem-
porelles : & pour nous faire voir ce
que nostre amour propre est bien aise
de n'y pas voir , afin de s'en occuper
plus tranquillement.

XXXIII.

Pour entrer dans cét esprit , il faut
estre vivement persuadé qu'il n'y a
que le jugement que Dieu forme des
choses qui soit veritable ; que ce se-
ra sur ce jugement de Dieu que nous
ferons tous jugez ; qu'il est la regle
unique de nos actions , & qu'estans

la verité même, tout ce qui s'en éloigne est faux & trompeur. Je dis qu'il en faut estre vivement persuadé, afin que nous nous auccourumions de rapporter à cette regle les jugemens & les discours que nous appellons *humains*, & que nous soyons convaincus, que quelques raisonnables qu'ils nous paroissent, ils sont tels en effet que Dieu, c'est à dire la verité, les juge, & que les Anges & les Saints voyent.

XXXIV.

C'est en cette maniere que nous pratiquerons l'avis que nous donne S. Paul, lors qu'il nous commande *de marcher honestement comme dans le jour*. Car ce jour n'est pas celuy du soleil; c'est la lumiere de Dieu, & la vuë de son jugement. Et il veut dire que comme la vuë des hommes nous porte à regler nos actions selon leur jugement dans la crainte de leur déplaire, ce qui fait l'honesteté exterieure & civile: de même la veuë de Dieu, que la lumiere de la grace nous decouvre, nous oblige de consulter

350 Dang. des entret. des hom. I. Part.
ce qu'il juge des choses pour y con-
former nos actions ; ce qui fait la ve-
ritable honnesté , c'est à dire la veri-
table vertu. Et c'est aussi ce qui est
marqué encore plus clairement dans
ce lieu du sage , où parlant de la vie
des justes il dit qu'ils sanctifieront
leur ames dans la veuë de Dieu & en
sa presence. *Et in conspectu illius san-*
ctificabunt animas suas.





SECONDE. P A R T I E.

Veritables Idées des choses.

I.



E seroit une chose infinie que de vouloir représenter ce que Dieu & les Saints , jugent de toutes les choses du monde , puisque cette seule ouverture comprend tout ce qu'on en peut dire de véritable. Il est néanmoins utile d'en faire un léger essai à l'égard des principaux objets des passions des hommes , pour donner l'idée de la manière dont on le

332 *Danger des entretiens des hommes*
doit faire à l'égard des autres.

Mais pour n'abuser pas de cet es-
say mesme, il faut remarquer que l'on
n'a pas dessein icy de considerer de
quelle maniere il faut parler des cho-
ses du monde, mais seulement de quel-
le sorte il en faut juger, ce qui est
bien different. Car quoy que nos pa-
roles & nos jugemens se doivent re-
gler par la verité, ce qui suffit neant-
moins pour justifier nos jugemens, ne
suffit pas toujours pour justifier nos
paroles. On n'a besoin dans ses ju-
gemens que de les rendre conformes
à cette verité particuliere qu'ils re-
gardent. Mais il faut de plus que les
paroles soient conformes à cette au-
tre verité qui decouvre la proportion
qu'elles doivent avoir avec les per-
sonnes à qui on parle. C'est pour-
quoy ce seroit mal prendre ce que
nous dirons dans la suite, que de con-
clure que l'on peut user en toutes ren-
contres d'un langage conforme aux
idées que nous donnerons de diver-
ses choses. Elles ne sont destinées que
pour regler le langage interieur dont
on

II. Partie. Veritables Idées. 353

on se parle à soy-mesme , & non ce langage exterieur dont on parle aux autres. Les impressions que le monde a de ces choses estant trop differentes de celles que la verité nous oblige d'en avoir pour pouvoir esperer de les changer tout d'un coup , & de faire recevoir un langage si contraire à celuy dont il est en possession.

Nos actions mesme n'ont pas tout à fait la mesme regle que nos sentimens , car il y a des personnes à qui on doit plus de respect exterieur , quoy que l'on leur doive moins d'approbation & d'estime ; la civilité exterieure se reglant sur les rangs que le monde a establis , au lieu que l'estime interieure ne doit se regler que par la raison. Mais comme elle n'est qu'interieure , elle ne donne sujet à personne de se plaindre ny de s'offenser. Ainsi ceux de l'estat desquels la verité ne permettra pas de porter un jugement si favorable n'ont aucun sujet de se bleffer de ces maximes, puis qu'il ne s'agit que des sentimens in-

Gg

354 *Danger des entretiens des hommes*
terieurs dont ils n'ont que faire, qui
ne leur importent en rien, & dans les-
quels il ne leur serviroit de rien que
l'on se trompast pour les honorer.

II.

CH O- Un de nos plus grands maux est
S E S d'estimer trop les choses temporelles;
T E M- & la raison en est que nous ne nous
P O- regardons presque jamais que par une
R E L- petite partie de nostre durée, qui est
L E S. nostre vie. Nous nous renfermons
dans le temps, & nous nous faisons
partie du tourbillon qui l'emporte
sans étendre nostre veüe plus loin,
C'est la source de cette fausse gran-
deur que nous attribuons aux choses
du monde. Et l'unique moyen de nous
en détromper, est de changer de veüe,
& de nous regarder nous mesmes tels
que nous sommes dans la verité &
devant Dieu. Or en nous considérant
de cette sorte, nous reconnoissons d'a-
bord que nous sommes des estres im-
mortels, dont la durée s'étendra dans
toute l'éternité qui nous suit, & qui
sont destinez à un bonheur ou à un
malheur eternal. Que si nous cher-

II. Partie. Véritables Idées. 355

chons alors nostre vie dans cet espace infini, elle ne nous paroîtra que comme un atome imperceptible.

III.

Non seulement les hommes ne sont rien à l'égard de Dieu, & ne paroissent tous ensemble devant luy que comme une goutte d'eau comparée à un Ocean infini, selon l'expression d'un Prophete; mais tous les avantages du monde joints ensemble, ne sont rien à l'égard du moindre des hommes, parce qu'ils n'occupent qu'un atome dans la durée; & qu'ainsi en la regardant toute entiere, ils ne la rendent ny plus estimable, ny plus heureuse. L'éternité rompt toute mesure, & aneantit toute comparaison. Qu'est-ce donc qu'un royaume possédé durant trente ans, quand il seroit de toute la terre? Qu'est-ce qu'une petite principauté dans ce royaume? Qu'est-ce que les autres rangs & les autres qualitez au dessous de celles des Princes? & à quelle effroyable petitesse cette vuë les réduit-elle? Cependant c'est là le sujet

356 *Danger des entretiens des hommes*
de la vanité de tous les hommes.

IV.

Il est étrange comment les hommes ont tant de peine à se persuader du neant du monde, puisque toutes choses les en avertissent. Car qu'est-ce autre chose que l'histoire de tous les peuples & de tous les hommes, qu'une instruction continuelle que les choses temporelles ne font rien? puis qu'en nous décrivant ce qu'elles ont esté, elle nous fait voir en mesme temps qu'elles ne sont plus; que toutes ces grandeurs & toutes ces pompes, qui ont étonné les hommes de temps en temps, tous ces Princes, tous ces Conquerans, toutes ces magnificences, tous ces grands desseins font rentrez dans le neant à nostre égard; que ce sont des vapeurs qui se font dissipées, & des phantomes qui se font evanoüis.

V.

Que découvrons-nous aussi dans le monde que des preuves de cette mesme verité? Car ne voyons-nous pas à toute heure disparoître ceux qui

ont paru avec le plus d'éclat, & qui ont fait plus de bruit durant leur vie, sans qu'il reste d'eux qu'une memoire assez languissante? Ne voyons-nous pas que toutes choses entrent continuellement dans l'abyme du passé, que nostre vie nous échappe; que ce qui en est écoulé n'est plus rien à nos yeux mêmes; & que le temps a emporté tous les maux, tous les plaisirs, toutes les inquietudes que nous avons ressenties, sans qu'il en reste d'autres traces que celles qui restent d'un songe dans nostre memoire. C'est pourquoy aussi le Sage veut que nous regardions toutes les choses temporelles comme les phantômes qui nous occupent dans les songes: *Andiens autem illa quasi in somnis vide, & vigilabis.*

VI.

Ce qu'il y a de plus terrible en cela, est que d'une part nous ne voulons pas concevoir le neant du monde, & de l'autre nous le concevons trop. Nous regardons presque tout le passé comme s'il n'estoit rien, les morts

G g iij

358 *Danger des entretiens des hommes*
font reduits dans le neant à nos yeux.
Nous regardons ceux dont on rap-
porte les actions dans les histoires,
comme des gens qui ont esté & qui
ne sont plus; & nous ne songeons pas
qu'ils sont encore plus vivans qu'ils
n'ont jamais esté, parce que leur es-
prit agit infiniment davantage; &
que la vie presente n'ayant que des
actions foibles & languissantes, est
plûtost une mort qu'une vie à l'égard
de l'autre. C'est encore par là que
nous conservons l'estime des gran-
deurs du monde, parce que nous les
regardons comme aussi durables que
nous mêmes, & que nous ne conce-
vons pas que nous subsistons, & qu'el-
les perissent; & qu'ainsi ceux qui les
ont possédées ne laissent pas d'estre,
quoy qu'ils soient privez pour toute
l'éternité de ces choses qui ont fait le
sujet de leur orgueil.

.V I I.

GLOIRE Qu'est-ce que cette gloire humai-
HUMAI- ne qui fait tant d'impression sur nos
NE. esprits? & qu'est-ce qu'elle a de réel
& de solide devant Dieu? Elle con-

fiſte toute dans la vuë de quelque jugement avantageux que d'autres portent de nous : & ces perſonnes ſont d'ordinaire des gens qui nous connoiſſent peu, qui nous aiment peu, & dont le jugement n'eſt ny fort ſolide ny fort eſtimable par noſtre aveu même ; de ſorte que ſouvent nous les mépriſons en toute autre choſe. Ces jugemens nous ſont d'ailleurs entièrement inutiles. Ils n'ajoutent rien ny à noſtre ame, ny à noſtre corps ; ils ne diminuent aucun de nos maux : ils ne ſervent qu'à nous tromper, en nous portant à juger de nous, non ſur la vérité, mais ſur l'opinion d'autrui ; & apres nous avoir amuſé durant la vie, ils diſparoifſent tout d'un coup à l'heure de noſtre mort ; parce que nous perdons alors le ſentiment de toutes ces choſes. Voilà ce que c'eſt que cette fumée & cette vapeur qui nous enfle & qui nous remplit.

VIII.

Quelle différence de cette gloire ^{GLOIRE} humaine, & de celle dont les Saints ^{DES SS.} jouiront dans toute l'éternité, qui eſt

360 *Danger des entretiens des hommes*
aussi estimable & aussi solide, que celle des hommes est vaine & méprisable, parce qu'elle a des qualitez toutes contraires. Le bonheur des élus sera accompagné d'un esprit de société & d'union; ils se connoistront tous; ils s'aimeront tous; ils glorifieront tous Dieu pour les graces qu'il aura faites à chacun d'eux. Ainsi les bonnes actions de chaque élu seront connues de tous les élus, & elles seront pour tous en particulier des sujets de joye, de louange, & d'action de graces pour jamais. Ils jetteront tous leurs couronnes aux pieds de l'Agneau, & non seulement les leurs, mais celles de tous les autres, parce qu'ils ne glorifieront pas seulement Dieu dans eux mesmes, mais qu'ils le glorifieront dans tous les Saints, en luy chantant dans toute l'éternité;
Mirabilis Deus in Sanctis suis.

IX.

O gloire vraiment solide des Elus de Dieu! gloire qui n'a pas un éclat passager, mais qui demeure éternellement! Gloire qui n'est pas renfermée
dans

II. Parties Veritables Ilées. 361

dans un petit nombre de personnes ignorantes & envieuses, mais qui aura autant de témoins qu'il y aura de citoyens dans la celeste Jerusalem ! Gloire qui ne consiste pas dans l'approbation inutile & temeraire de gens qui ne nous connoissent pas, & qui ne se connoissent pas eux-mêmes, mais qui consiste dans la joye d'un nombre inombrable d'ames saintes qui verront le fond de nos cœurs dans la lumiere de la verité.

X

Non sic impij non sic. Ils jouissent GLOIRE
peu de leur gloire durant leur vie, & DES
elle perit pour eux au moment de leur ME-
mort. Si elle subsiste encore quelque CHANS!
temps dans la memoire des hommes,
ce n'est pas pour eux, ils n'y ont plus
de part: & enfin elle sera entierement
détruite au jour du Jugement. Car le
supplice des méchans sera accompa-
gné d'un esprit de division entr'eux,
parce que la grandeur de leur peine
les appliquera tellement à eux mê-
mes, qu'ils n'auront garde de se sou-
venir en cet estat de la gloire que les

Hh

362 *Danger des entretiens des hommes*
autres auront eüe durant leur vie. De-
sorte qu'il n'y a rien de plus vray à la
lettre que ce que dit l'Ecriture. *Me-*
moriam superborum perdidit Deus, &
reliquit memoriam humilium corde.

QUA-
LITE'.

XI.

Rien n'occupe plus les hommes du
monde que ce qu'ils appellent quali-
té, & ce qui fait que l'on appelle cer-
taines personnes gens de qualité pour
les distinguer de ceux qui ne le sont
pas. On porte cette distinction si loin
qu'on fait presque moins de différen-
ce d'un homme à une beste, que d'un
homme de qualité à un homme de
basse naissance. Cette qualité par
eminence étouffe presque toutes les
autres qualitez, & même les plus
spirituelles & les plus divines. On
l'éleve non seulement au dessus de
l'esprit, mais même au dessus de la
vertu & de la qualité de Chrétien;
& si ce n'est pas par une preference
positive, c'est au moins par une pre-
ference de sentiment; c'est à dire que
l'on en est tout autrement touché &
occupé. Car combien y en a t'il peu

II. Partie Veritables Idées. 363

qui estiment sincerement davantage l'état d'un chrétien pauvre & de basse naissance, que celui d'un Grand qui est deregler ? Qui est celui qui voit ce Grand dans l'état d'un profond rabaissement, & ce Chrestien dans une grande elevation ? Il est donc visible que l'idée que nous avons de cette qualité nous trompe, & qu'il est bon pour se desabuser d'examiner ce qu'il y a de réel dans cet objet commun de la vanité des hommes.

XII.

Estre de naissance & de qualité selon les hommes c'est estre né de personnes considerables dans l'ordre du monde. Mais cette naissance ne donne par elle même aucun avantage d'esprit, ny de corps; elle n'oste aucun defect, & l'on en void d'aussi grands dans les personnes de qualité que dans les autres. Il n'y a donc aucune raison solide qui rende les personnes de qualité plus estimables que ceux qui n'en sont pas. Cependant parce qu'il faut qu'il y ayt de l'ordre

Voyez la 1. partie du traité de la grandeur.

Hh ij

364 *Danger des entretiens des hommes*
parmy les hommes , on a établey avec
raison en certains lieux que ces per-
sonnes feroient preferées aux autres
& joiüiroient de certaines prerogati-
ves d'honneur.

Si l'on en demeurait là , il n'y
auroit rien que de juste dans l'idée
que nous avons de la qualité ; mais
on n'y demeure pas. On fait de cet
ordre arbitraire & établey par les
hommes sans aucune raison prise des
personnes mêmes , un ordre natu-
rel & indispensable , & l'on s'accou-
tume à le regarder comme quelque
chose d'attaché à l'estre de ceux à qui,
on donne cette preference.

On ne se contente pas de leur ren-
dre exterieurement & interieure-
ment les respects qui leur sont dûs ,
en quoy il n'y auroit rien que de rai-
sonnable & de legitime , mais on y
en adjouste d'autres qui ne leur sont
pas dûs , & qui ne naissent que de no-
stre erreur & de nostre corruption.
On se forme de grandes idées de cet
état. On le regarde comme estant
comblé de toutes sortes de biens. On

le souhaite pour soy. On l'envie à ceux qui l'ont ; & si on les prefere aux autres ce n'est que par la passion ardente que l'on a pour les biens & les honneurs dont ils jouissent. De sorte qu'il n'y a point de gens plus dangereux pour les Grands, que ceux qui les admirent le plus ; parce qu'ils seroient toujours disposez de leur ravir leur Grandeur, s'ils croyoient le pouvoir faire avec seureté.

Cependant comme le nombre de ces admirateurs de la Grandeur est fort grand, & que l'on considere dans leur disposition, non cette malignité qu'ils cachent, mais cette estime qu'ils font paroistre, ils ne laissent pas de faire une grande partie de la felicité imaginaire des Grands, parce que l'on connoist en eux ces jugemens & ces dispositions, & que cette vuë est ce qui flatte la vanité des ames ambitieuses.

XIII.

Tous ces jugemens sont faux. Car il n'y a nul bonheur à recevoir des autres ces marques d'honneur : &

Hh iij

366 *Danger des entretiens des hommes*
c'est une injustice visible de prendre plaisir à estre l'objet d'une admiration qui n'aist de la corruption des hommes. Cependant les personnes de qualité connoissant ces idées que le commun du monde a de leur estat, en tirent eux-mêmes l'idée qu'ils en ont. Ils se regardent comme infiniment au dessus des autres, & il leur est presque impossible de se considerer au niveau de ceux qui ne leur sont pas égaux dans l'ordre du monde. Ce sont ces fausses idées qu'il faut corriger par la vuë du jugement que Dieu porte de cét estat. Or qu'est-ce qu'il en juge, sinon qu'il n'y a aucun bien solide & veritable, ny dans ces marques d'honneur & ces preferences establies par les hommes, parce que ce ne sont que des *ceremonies & des spectacles vuides de realité*, comme dit saint Chrysostome. *ὁ ἐξ ἡμῶν ἀεὶ ἡμῶντος ἐἴρημον* ; ny dans ces jugemens, par ce qu'ils sont faux, qu'ils ne servent de rien à ceux qui ne s'y plaisent pas, & qu'ils rendent malheureux ceux qui s'y plai-

sent ; ny dans ces richesses & ces plaisirs dont les Grands joiissent , parce qu'ils sont de grands sujets de tentation , & de grands obstacles pour le salut. Ainsi il ne voit dans cet estat que d'extremes facilitez pour se perdre , & d'extremes difficultez pour se sauver. C'est le jugement que Dieu porte de ce qu'on appelle qualite & grandeur. Et par consequent tous ceux qui en jugent autrement en jugent mal : & tous les discours qui nous en impriment une autre idee , qui portent à le desirer quand on n'y est pas ; à s'y plaire quand on y est ; à mépriser ceux qui n'y sont pas , sont faux & trompeurs.

XIV.

Après la qualite rien ne releve plus un homme dans le monde que la valeur ; & il n'y a rien aussi dont la reputation flatte davantage les personnes de qualite & surquoy ils soient ordinairement plus sensibles & plus delicats. Des Gentils-hommes souffriront plutost quelque autre reproche que ce soit , que celuy de

V A-
L E V R.

Hh iiij

368 *Danger des entretiens des hommes*
manquer de cœur, parce qu'ils savent que le monde a attaché à la valeur le plus haut degré d'estime, & à la lâcheté la souveraine infamie pour les personnes de leur condition.

Que s'il ne s'agissoit que de justifier les hommes en ce point, la chose ne seroit pas difficile. Car la valeur estant ce qui soutient un état, & qui le rend formidable à ses ennemis; c'est avec raison que ne pouvant récompenser tous les vaillans hommes dont on a besoin par des biens faits réels qui égalent leurs services, on a rendu cette qualité honorable, afin de les attirer au moins par cette sorte de récompense qui ne leur manque jamais.

Il y a donc de la justice dans cette estime par rapport aux hommes, & il y en a aussi par conséquent par rapport à Dieu, puisque Dieu approuve tout ce qui est juste, & qui est nécessaire à la conservation des sociétés humaines.

X V.

Mais comme on peut passer dans

cette estime les bornes de la verité, & relever dans la valeur par de fausses louanges ce qui n'est pas estimable, il faut encore consulter ce que Dieu en juge, & apprendre de luy ce qu'il y a de grand dans cette qualité, & ce qui ne paroist tel que par l'erreur & l'illusion des hommes.

La valeur se peut regarder en deux manieres, ou comme une passion, c'est à dire comme une impression de l'imagination & du corps, ou comme réglée & conduite par la volonté. Pour la concevoir en la premiere maniere il faut considerer que comme il y a des gens qui estant montez en des lieux fort élevez ne ressentent pas ces foibleesses & ces ébloüissemens que l'imagination cause à ceux qui n'y sont pas accoutumez; il y a de mesme des personnes, qui soit par nature ou par coutume ne s'estonnent point dans les perils de la guerre; qui y conservent la mesme assiette & la mesme presence d'esprit, qui sont capables de pourvoir à tout, de prendre tous leurs

370 *Danger des entretiens des hommes*
avantages, & à qui la vuë des ennemis armez qu'ils ont devant eux ne fait qu'inspirer une nouvelle ardeur, & de nouvelles forces pour les surmonter. Et ce sont ceux-là qu'on appelle braves & vaillans.

Cette disposition est sans doute digne d'estime. Mais tant que l'on ne la regarde que dans ce degré, l'imagination & le corps y ont plus de part que la volonté. Car si les esprits & le sang prenoient un autre cours dans ces personnes toute leur valeur ne les empescheroit pas d'avoir peur, comme elle ne les empesche pas de s'ébloüir quand ils regardent un precipice d'un lieu élevé,

Ainsi comme Dieu ne compte pour rien tout ce qui n'est pas volontaire, & qui n'est pas du nombre des vertus, s'il approuve que les hommes pour le besoin qu'ils en ont ayent attaché des recompenses humaines à cette valeur il n'approuve pas que dans le jugement qu'ils en portent interieurement ils l'égalent à la moindre des vertus dont il est auteur. De

forte que la valeur de tous les conquérans jointe ensemble , considérée seulement dans ce degré , & comme une disposition naturelle d'imagination, ne merite pas d'estre comparée au moindre mouvement de grace que Dieu opere dans le cœur d'une simple femme ; puisque toutes les qualitez purement humaines perissent avec les hommes , & que les moindres vertus ont des effets qui subsistent dans toute l'éternité.

L'idée que les discours des gens du monde donnent de la valeur est donc fausse , parce qu'elle est excessive , & qu'au lieu de la laisser dans le rang d'une qualité humaine qui est estimable , ils l'élèvent au dessus des vertus les plus spirituelles & les plus divines.

XVI.

Mais leur illusion est encore infiniment plus grande dans le jugement qu'ils portent de la valeur considérée comme volontaire , c'est à dire de l'usage de la valeur ; puis qu'ils estiment presque également ceux que

372 *Danger des entretiens des hommes*
l'on appelle braves, soit que leur valeur soit accompagnée de justice ou d'injustice, de prudence ou de temerité.

Cependant la vérité met une étrange différence entre ce que les hommes distinguent si peu. Exposer sa vie pour son devoir, pour la justice, & pour en faire un sacrifice à Dieu dans les occasions où il nous engage, est une action d'une générosité si haute que la Religion Chrétienne n'a rien de plus grand. L'exposer dans une mauvaise cause pour tomber en mourant entre les mains d'un Dieu irrité & tout puissant, est une folie si prodigieuse, qu'il n'y a point de plus grande preuve de l'aveuglement des hommes, que d'avoir pu mettre de la gloire dans une action si insensée.

XVII.

C'est même souvent très-injustement que l'on donne à la plupart de ces actions le nom de courage & de valeur. Ce n'est point en méprisant le danger qu'ils s'y exposent, c'est

I. I. Partie Veritables Idées. 373
en ne le voyant pas. Leur esprit est
tout occupé, ou de la fureur qui le
possede, ou de quelque bagatelle qui
le remplit tout entier & qui leur ca-
che tout le reste. *Nous sortîmes*, dit
un homme du monde dans ses me-
moires, *pour nous faire tirer des mous-
quetades*, c'est à dire pour braver la
mort & Dieu même, en nous met-
tant en danger de perdre la vie par
une vanité ridicule. Dequoy pense-
t-on que son esprit fust alors frappé?
Des pensées que cette action feroit
naistre dans ceux qui l'apprendroient,
& des loüanges qu'elle luy attire-
roit. Cela luy paroïssoit grand. Il
ne voyoit rien davantage. Mais cet-
te action estoit jointe avec le dan-
ger de la mort & de l'enfer. Ces
loüanges des hommes qu'il souhait-
toit ne pouvoient naistre que de folie
& d'aveuglement : la plupart de
ceux qui sont vraymens braves, pre-
nant même ces actions pour des
marques de fausse valeur. Elles ne
devoient de plus durer qu'un mo-
ment & estre suivies d'un repentir

374 *Danger des entretiens des hommes*
eternel. Cette vanité estoit l'objet de
la mocquerie des demons, de l'indi-
gnation des Anges, & de la colere
de Dieu contre un homme miserable,
qui avoit si peu de crainte de sa ju-
stice, & qui estant prest de tomber en-
tre ses mains osoit l'affronter avec
tant d'insolence. Il y avoit ainsi mil-
le choses terribles jointes à cette
action. Il est vray; mais il ne voyoit
rien de tout cela, il ne voyoit que
ces loüanges toutes seules, & sepa-
rées de toutes ces circonstances.
Il se voyoit dans l'esprit des autres
avec l'estime de brave. Et cette idée
l'occupant entierement luy faisoit
oublier Dieu, la mort, l'enfer & l'é-
ternité.

XVIII.

Il n'y a qu'un aveuglement sem-
blable qui puisse faire trouver quel-
que chose de grand à s'exposer ainsi
au peril par des motifs criminels. Car
les hommes ne raisonnent point ain-
si dans ce qu'ils connoissent. Ils ne
trouveroient rien que de ridicule
& d'insensé dans la conduite d'un

Prince qui pour attirer les louanges d'un vallet exposeroit sans necessité son royaume à un peril éminent. Pourquoi donc trouvent-ils de la generosité dans ceux qui exposent sottement leur vie, & qui ne peuvent esperer en mourant qu'une eternité de supplices? C'est qu'ils connoissent bien le prix d'un royaume, & qu'ils ne connoissent point celuy de la vie: Cét unique bien des hommes, ce tresor dont la perte est irreparable, ce prix de l'eternité est la chose du monde la plus méprisée. Il n'y a point de si vile recompense pour laquelle on ne le donne tous les jours. Il semble que les hommes en soyent ennuyez, & qu'ils tâchent de s'en deffaire, tant ils le prodiguent temerairement & pour peu de chose. Ainsi l'on trouvera dans la verité que toute cette faulx valeur qui precipite les hommes, ou dans les duels, ou dans les querelles injustes, ou dans les dangers inutiles ausquels ils s'exposent par une vanité ridicule, n'est autre chose qu'une ignorance du prix de la vie; un ou-

376 *Danger des entretiens des hommes,*
bli de ce qui suit la fin de la vie ; un
obscurcissement d'esprit qui leur ca-
che le danger ; une assurance folle &
déraisonnable d'en échapper , une
application violente à quelque objet
de passion. Qu'y a-t'il d'estimable en
en tout cela ? Est-ce une marque de
grand courage que de ne s'épouven-
ter pas du bruit des canons quand on
est sourd, ou du feu des ennemis quand
on est aveugle. Il n'y a point de coura-
ge à ne pas craindre Dieu, parce qu'il
n'y a qu'un aveuglement horrible qui
nous puisse empêcher de le craindre.
Il est si terrible que quand il veut se
faire sentir , il n'y a point de creature
qui puisse soutenir le moindre de ses
regards ; & les méchans sont con-
traints de s'écrier dans l'excès de
leur effroy : *Montagnes tombez sur*
nous. Ainsi c'est un excès de folie à
des hommes foibles & misérables de
le braver pour un moment quand il
diffère de les punir , en se mettant
au hazard d'éprouver pour jamais la
rigueur de sa justice , quand ils ne se
pourront empêcher de la sentir.

Que

Que faut-il donc juger de ces braves que le monde estime avec si peu de discernement ? Il en faut juger ce que Dieu en juge. Il faut approuver ceux qu'il approuve, condamner ceux qu'il condamne, & mettre la différence qu'il met entre les uns & les autres. Et comme il ne faut pas refuser aux uns les justes loüanges que leur générosité merite, il faut avoir pour les autres le juste mépris que merite leur brutalité.

XIX.

Mais peut estre qu'il y a quelque ^{QUA-} chose de plus réel dans les qualitez ^{L I T E Z} de l'esprit, comme la science, l'élo- ^{D E} quence, l'agrément dans la conver- ^{L' E S-} sation, l'adresse dans les negocia- ^{P R I T.} tions, la capacité des grandes affaires, la force d'esprit & de teste pour les soutenir, la prudence dans la conduite de ses desseins & de sa fortune. Nullement. Tout le prix de ces choses consiste aussi dans l'usage que l'on en fait, & dans la fin à laquelle on les rapporte. Ce sont des instrumens nécessaires pour les emplois de la vie.

Ii

378 *Danger des entretiens des hommes*
ce qui oblige ceux qui vivent dans le monde à les cultiver avec soin, parce qu'ils doivent sçavoir que les hommes y ayant attaché leur estime, il est impossible de reüssir en rien sans avoir ces qualitez.

Mais si on les separe de l'usage & du rapport que l'on en peut faire à Dieu, & que l'on ne les considere qu'en elles-mêmes ou par rapport à quelque fin basse & temporelle, elles perdent tellement leur prix, que la condition de ceux qui les ont, n'est en rien preferable à celle de ceux qui ne les ont pas. Et c'est pourquoy il est important de se détromper des vains eloges que l'on donne dans le monde à ces qualitez en les regardant en elles-mêmes, & hors l'usage qu'on en peut faire.

XX.

L'IDÉE même que le commun du
monde a de ce qu'on appelle avoir
de l'esprit est toute fausse; & c'est
une de celles dont il faut le plus se
desabuser. Car on fait consister l'esprit, ou dans une facilité de com-

L II
MIERE
D E S-
P R I T.

II. Parties veritables idées. 379

prendre les sciences ; ou à raisonner juste sur les sujets qui se presentent ; ou à se démesler des affaires avec adresse ; ou à trouver des voyes fines pour faire reüssir ses desseins , ou produire des pensées ingenieuses & surprenantes ; ou à faire des découvertes dans les arts. Mais ce n'est en rien de tout cela que consiste la veritable lumiere d'esprit , puisque ces qualitez se peuvent trouver dans ceux que l'Ecriture appelle *aveugles , foux , petits , insensés , dépourvus d'intelligence.* Qu'est-ce donc qu'avoir de l'esprit ? Il en faut juger par la comparaison de la vuë du corps qui est l'image de celle de l'ame. Avoir bonne vuë c'est voir les choses telles qu'elles sont , c'est à dire les grandes comme grandes , & les petites comme petites. Ceux qui verroient une montagne comme une fourmy , & une fourmy comme une montagne auroient tres-mauvaise vuë. Il en est de même des esprits. Ceux qui conçoivent les grandes choses , c'est à dire les choses spirituelles comme grandes , & d'une maniere

Ii ij

380 *Danger des entretiens des hommes*
plus vive & plus lumineuse; & qui
voyent les petites, c'est à dire celles
de ce monde, dans leur petitesse natu-
relle sans les grossir ny les augmenter
par leur imagination, sont les grands
esprits & les esprits justes. Ainsi ce-
luy qui disoit, qu'il craignoit Dieu
comme une mer enflée & suspendue sur
sa teste; celuy qui disoit: *Qui est sem-*
blable, à vous, Seigneur, qui est sem-
blable à vous? celuy qui disoit, *Que*
la magnificence de Dieu estoit au dessus
des cieux, avoit un grand esprit, par-
ce que Dieu estoit grand à ses yeux,
& qu'il estoit pénétré de sa magnifi-
cence & de sa grandeur. Il avoit donc
la vue claire & étendue. Et une infinité
de femmes qui paroissent sans esprit
dans les choses du monde, sont de
grands esprits, parce que Dieu se
montre & se fait sentir à elles. Mais
ceux qui n'ont de l'intelligence que
pour comprendre une démonstration
de mathématique, pour discerner si
un raisonnement est juste, pour démê-
ler une affaire, pour conduire quel-
que intrigue, pour arranger des mots,

II. Partie Véritables idées. 38r

pour divertir les autres par des rencontres, & qui ne voyent les choses de l'autre vie que comme des atômes, sont les petits esprits, & ils ne méritent point d'autres noms que ceux que l'Ecriture leur donne; *de petits, de simples, de gens aveuglez & sans lumiere, cœcus est & manu tentans.*

X X I.

Comme l'idée que l'on a pour l'ordinaire de la lumière de l'esprit est fausse, celle que l'on a de sa force ne ^{FORCE} l'est pas moins. On la fait consister à ^{DES ES-} pouvoir soutenir le poids d'un grand ^{PRITS.} nombre d'affaires sans s'abattre, sans se lasser, & sans se confondre. Voilà, dit-on une bonne teste, qui peut suffire à tant d'occupations différentes. Mais il faut dire souvent au contraire, voilà une foible teste, puisqu'elle a besoin de tant d'occupations pour se soutenir; Voilà une ame qui a bien peu de vigueur, puis qu'elle a besoin de tant d'appuis pour empêcher qu'elle ne tombe dans l'abattement & dans l'ennuy. Separez cet homme de ces emplois vous le verrez incontinent

Li iij,

382 *Danger des entretiens des hommes*
dans la langueur. Nous ne portons
pas les affaires, elles nous portent.
C'est le lit où se repose nostre ame
dans sa foiblesse. Sa force & sa vi-
gueur consistent à se pouvoir passer
de ce soutien, en se contentant de
Dieu & de sa presence. S'il y a quel-
que force dans ceux qui ne se lassent
point dans l'agitation tumultuaire des
occupations du monde, c'est une for-
ce d'organes & de corps & non une
veritable force de l'ame.

X X I I.

Il est vray qu'il y a quelque chose de
grand dans l'homme, & qu'à quelque
chose qu'il applique son esprit on y
voit toujours des marques de gran-
deur & d'excellence. Mais c'est cette
grandeur même qui fait sa misere & sa
bassesse lors qu'il s'applique à des
choses qui ne meritent pas son appli-
cation, & qu'il neglige celles qui sont
seules dignes de ses soins & de son
amour. Si l'homme estoit moins
grand toutes ces qualitez seroient plus
grandes, & elles ne sont petites &
basses que parce qu'il est appelé à des

choses infiniment plus hautes & plus importantes qu'il neglige en s'appliquant trop à celles-là.

XXIII.

La plupart des sciences humaines sont si peu de chose en elles mêmes, & elles contribuënt si peu au bonheur de l'homme, que l'on est tout aussi heureux de les ignorer en les méprisant que de les sçavoir en les estimant. Il n'y a que la vanité & l'opinion des hommes qui y mettent le prix. Nous ne desirons d'estre sçavans que pour les autres, & non pour nous. C'est pourquoy Seneque tout Stoicien qu'il fust, confesse qu'il ne voudroit point de cette sagesse, qui estoit l'idole de ceux de sa secte, si l'on luy defendoit d'en parler aux autres. *Si cum hac exceptione detur sapientia ut illam inclusam teneam nec enunciem, rejiciam.* C'est à dire que la recompense & le fruit qu'il desiroit en tirer consistoit dans l'approbation d'autrui. Mais comme l'opinion donne le prix aux sciences; elle l'oste aussi quand il luy plaist. Il n'a pas plû aux

384 *Danger des entretiens des hommes*
hommes de juger les sciences propres
aux femmes, & d'en faire dépendre
leur estime. Cependant on ne les en-
croit pas plus malheureuses, & elles
ne sentent point elles-mêmes cette
privation. Il y a des Dames de quali-
té fort sçavantes dans les belles lettres
qui s'en cachent comme d'une chose
un peu honteuse, & elles ont raison.
Car il est toujours un peu honteux de
s'estre chargé d'une science inutile.
Si toutes celles de leur sexe qui se sont
appliquées à des sciences curieuses en
faisoient de même, elles n'en feroient
que plus estimables.

XXIV.

Il est vray neantmoins qu'il y a
quelques-unes de ces qualitez qui
sont utiles pour le commerce de la
vie, & dont les autres tirent divers
avantages. Et c'est pourquoy les hom-
mes ont bien fait d'y attacher quel-
que recompense & quelque honneur:
mais pour l'ordinaire elles sont plus
defavantageuses qu'avantageuses à
ceux qui les ont.

Que l'on fasse reflexion sur toutes
les

Les personnes d'esprit que l'on connoît parmi les gens du monde, & l'on trouvera qu'il y en a peu à qui leur esprit n'ait nuy pour le salut. Si cet homme n'avoit point eu d'esprit il n'auroit point esté Evesque. Il n'auroit donc point esté chargé des pechez de tout un diocese. C'est par l'esprit que cet autre est monté aux plus grandes charges & aux plus grands emplois, & s'est engagé en mille intrigues dangereuses pour la conscience. Si cet homme n'avoit point eu de facilité de parler, il n'auroit point esté predicateur, & il n'auroit pas abusé toute sa vie du ministere de la parole de Dieu. Sans esprit on ne se pousse point dans le monde, & en ne s'y poussant point on évite une infinité d'engagemens malheureux.

XXV.

Mais ne pourroit-on pas estimer ces qualitez en les separant du bon ou du mauvais usage qu'on en fait. On est bien obligé de le faire dans le monde, puisque souvent ces qualitez nous sont connues, & que le mauvais

K.K.

386 *Danger des entretiens des hommes*
usage que l'on en fait nous est inconnu. Mais il est vray neantmoins que cette maniere de les regarder en elles-mêmes, & sans avoir égard à l'usage qu'on en fait est un sujet d'illusion & pour nous & pour les autres. Car ces qualitez ne subsistent point en l'air, ny séparément de ce bon ou mauvais usage; & quand on s'en sert mal, elles ne meritent aucune estime, puis qu'elles ne servent qu'à rendre plus criminels ceux qui les ont.

XXVI.

L'Ecriture n'appelle science, que la science de bien vivre; & elle traite tous ceux qui l'ignorent, de fous & d'insensez: & si les hommes estoient raisonnables ils ne parleroient point d'autre langage que celuy-là. Car il est tres-conforme à la raison & à la nature, & ce n'est que leur aveuglement qui en a introduit un autre. Ce n'est pas que toutes les autres sciences ne nous fassent connoistre quelques veritez particulieres, mais c'est que nous avons un besoin si pressant de celle qui nous instruit de la voye

II. Partie. Veritables idées. 387

du Ciel , qu'il ne nous permet pas de compter les autres pour quelque chose. On n'estime dans une tempeste que l'art qui sert à en garentir , & personne ne s'avisa jamais de loïer un poëte lors qu'il est question d'éviter un naufrage qui nous menace. Quand un homme est malade il ne regarde dans son medecin que la science par laquelle il le peut soulager , & toutes les autres qualitez qu'il pourroit avoir disparoissent à ses yeux. Et generalement toutes les grandes affaires qui nous doivent occuper tous entiers , ne nous permettent pas de considerer d'autres habiletez que celles qui y servent. Or quelle plus grande affaire peut-on avoir que celle de se sauver , d'éviter l'enfer , d'acquérir le Paradis ? Quel danger plus pressant que celui où nous sommes de perir éternellement ? Qu'est-ce qui merite mieux d'occuper tout nostre esprit que le soin de nous preparer à l'éternité. Il est donc contre la nature & contre la raison de faire un si grand estat de

Kk ij

388 *Danger des entretiens des hommes*
certaines qualitez , qui n'y servent de
rien.

XXVII.

Ce n'est pas icy une simple question de mots , il s'agit des choses ; parce que les mots emportent les choses. S'il ne s'agissoit que des mots , il y auroit peu d'inconvenient à donner le nom de sçavans , d'habiles , de grands esprits , à ceux qui excellent dans les sciences humaines , puis qu'en effet ces connoissances toutes inutiles quelles sont , estant considérées en elles-mêmes , ne laissent pas d'être des marques de la grandeur de l'esprit humain. Mais nous n'en demeurons pas là , nous attachons aux mots certains mouvemens de l'ame ; nous les accompagnons de certains sentimens d'estime & de preference ; Nous élevons ceux à qui nous les appliquons au dessus des autres , & c'est ce qui les rend faux & trompeurs. Car au lieu qu'un poëte qui n'est pas Chrétien , un predicateur éloquent , mais peu réglé , un habile politique qui ne pense point à Dieu ,

font infiniment moins estimables que la moindre femme qui vit selon Dieu : nous ne laissons pas à la faveur de ces mots de donner un rang très-élevé dans nostre imagination à ces personnes , que nous devons , satis avoir égard à leurs sciences prétendues , considerer comme estant dans le dernier degré de l'aveuglement & de la bassesse.

XXVIII.

Mais si les hommes ne sont pas capables que l'on leur parle ce langage, au moins nous devrions nous le parler à nous-mêmes. Et ainsi en ne jugeant des choses que par rapport à Dieu & aux choses éternelles , au lieu de tous ces rangs dans lesquels les hommes sont distinguez dans le monde , on ne les devroit distinguer en soy-même qu'en deux classes , mais dont la difference est effroyable aux yeux de la foy, quoy qu'elle soit inconnüe aux sens. L'une seroit composée des justes , & l'autre des pecheurs. Et il est bon de se former l'idée la plus vive que l'on peut de ces deux estats,

K.k. iij.

§ 50 *Danger des entretiens des hommes*
afin qu'elle serve à obscurcir & à é-
touffer dans nostre esprit toutes les
autres distinctions que les hommes
ont établies entr'eux par les qualitez
exterieures ou interieures, réelles ou
imaginaires.

XXIX.

PE-
CHEURS

Qu'est-ce donc qu'un pecheur & un
homme sans Dieu aux yeux de la foy,
c'est à dire dans la verité ? C'est un a-
veugle puis qu'il ne participe point à
la veritable lumiere, & qu'il ne con-
noist ny Dieu, ny foy-même, ny ses
amis, ny ses ennemys, ny ses biens,
ny ses maux. Quelque intelligence
qu'il puisse avoir dans les choses du
monde, il est dans les tenebres, & il
marche dans les tenebres, puisqu'il
tombe à tout moment & qu'il ne sçait
où il met ses pas.

C'est un sourd, c'est à dire qu'il
n'entend point la voix de Dieu, & que
cette divine parole ne penetre point
son cœur, quoy qu'elle puisse retentir
aux oreilles de son corps.

C'est un paralytique, parce ceque son
cœur n'a plus de mouvement, qu'il

II. Partie. Veritables idées. 391
ne s'éleve plus vers Dieu, qu'il est
toujours abbatu à terre & dans l'im-
puissance entiere de se relever.

XXX.

C'est un homme reduit à l'extremité
de la pauvreté, puisqu'il est dépouillé
de toutes les vraies richesses qui sont
les spirituelles; qu'il a perdu tout ce
que Dieu luy avoit donné dans son
baptême; & qu'il n'a plus droit à
son heritage qui est le ciel.

Il est non seulement pauvre des
biens de la grace, mais aussi des biens
du monde. Car quoy qu'il paroisse
encore possesseur de grandes riches-
ses aux yeux des hommes, & que les
hommes mêmes n'ayent pas droit de
les luy oster; neantmoins il les posse-
de injustement à l'égard de Dieu, il ne
merite plus d'en jouir, s'estant ren-
du indigne de l'usage de toutes les
creatures.

XXXI.

C'est un esclave, non seulement de
ses passions qui le dominant, mais
du diable qui le possède, qui habite
en luy, qui le remue, l'agite, le se-

Κκ iiij

392 *Danger des entretiens des hommes*
couë , le fait agir à sa phantaisie , le
trompe sans cesse , & en fait son jouët
& le sujet de sa risée , selon l'expres-
sion de l'Ecriture. Mais c'est aussi
un esclave des élus de Dieu & des ju-
stes , c'est à dire que tout son office
en ce monde , pendant qu'il demeure
en cet estat , est de travailler pour au-
truy & non pour soy , & de contri-
buer à quelque avantage des élus sans
en tirer aucun bien pour soy-même.
C'est la maniere dont les Anges &
les Saints regardent la plupart des
Grands & des riches. Ces personnes
s'imaginent que tout le monde est fait
pour eux. Et cependant à l'égard de
Dieu ils ne sont eux-mêmes faits que
pour les autres ; & Dieu ne les laisse
vivre que pour le service des élus , qui
sont leurs maistres & leurs Roys de-
vant Dieu , & qui les chasseront de
leur maison , lorsque le temps qu'ils
n'auront plus besoin d'eux sera venu ;
parce que *l'esclave ne demeure pas*
toûjours dans la maison de son maistre ,
selon l'Ecriture.

XXXII.

Un pecheur est un homme reduit à une honteuse nudité , parce qu'il a perdu la robe de l'innocence & de la justice. Quelque magnificence humaine dont il tâche de couvrir son ignominie ; ce ne sont , comme dit saint Augustin , que les *baillons du diable* , *panni diaboli* , qui ne sont pas seulement honteux , mais qui sont encore trompeurs , parce que le diable ne les luy preste qu'afin qu'en s'y arrestant & en en faisant l'objet d'une vanité ridicule , il perde le sentiment de sa misere , & qu'il ne s'efforce pas de recouvrer ce qu'il a perdu. Et il les luy ravira même au moment de sa mort , pour luy faire sentir eternellement la nudité où il l'a reduit.

XXXIII.

Enfin un pecheur est un homme mort , & mille fois plus mort que les morts , parce qu'il est mort dans l'ame , au lieu que les autres ne sont morts que dans le corps : Je dis qu'il est mort dans l'ame , & il n'y a point

294 *Danger des entretiens des hommes*
icy de metaphore. L'ame ne vit que
par l'amour & la connoissance. Et
ainsi l'amour & la connoissance de ce
qui est le vray bien de l'homme, c'est
à dire de Dieu, est la vraye vie de l'a-
me; & quand elle a perdu cet amour
& cette connoissance, elle a perdu sa
vie, quoy qu'il luy reste encore une
autre vie basse & miserable, par l'a-
mour qu'elle porte aux creatures, &
par la connoissance qu'elle en a. C'est
pourquoy comme le peché nous prive
de la vraye vie, il est dit aussi de la
sagesse qu'elle la donne à ses enfans.
Sapientia filiis suis vitam inspirat:
parce qu'elle leur donne la connois-
sance & l'amour de Dieu.

XXXIV.

C'est donc une pensée fort natu-
relle que celle de plusieurs Peres,
qui comparent une ame dans le pe-
ché à un tombeau qui se remuë; par-
ce que l'ame estant morte, le corps
qui l'enferme en est en quelque sorte
le tombeau. Et la comparaison en est
d'autant plus juste, que comme les
tombeaux ayant quelques ornemens

II. Partie. Veritables idées. 395

au dehors , ne sont remplis au dedans que d'ordure & d'infection ; de même ces personnes qui paroissent agreables au dehors , & qui flattent les sens par leurs qualitez exterieures, cachent au dedans une corruption si horrible que l'on ne les pourroit souffrir si on la voyoit.

XXXV.

Le malheur effroyable des pe-
cheurs nous doit servir de degré pour
concevoir le honneur inestimable des
justes , puisque c'en est déjà un tres-
grand que d'estre delivré d'un si mal-
heureux état. Ils ne sont plus ny
aveugles , ny sourds , ny paralyti-
ques , ny pauvres , ny esclaves , ny
nuds , ny morts : mais ils jouissent
de la lumiere de Dieu ; ils entendent
sa voix comme ses amis ; ils s'élèvent
vers luy par les mouvemens de leur
amour ; ils possèdent les richesses de
la grace ; ils sont delivrez de la ser-
vitude du demon & du peché ; ils sont
revestus de l'innocence ; ils sont vi-
vans de la vraye vie qui est celle de la
charité.

JUSTES.

Mais il faut passer encore plus avant pour concevoir quelque partie de leur grandeur. Il faut dire qu'ils sont des Roys, estant associez à la royauté de J E S U S - C H R I S T : Qu'ils sont les maistres du monde, puisque toutes les creatures ne sont plus que pour eux, & se rapportent à eux : Qu'ils sont enfans de Dieu, puis qu'il les adopte pour siens en les unissant avec son fils : Qu'ils sont heritiers du Paradis, puisque c'est l'heritage de J E S U S - C H R I S T, & que le droit leur en est donné par le gage du saint Esprit qu'ils ont reçu : Qu'ils sont les temples de Dieu, puisque Dieu habite en eux, & que le saint Esprit les anime : & enfin qu'ils sont membres de J E S U S - C H R I S T, faisant partie de son Corps, par la participation de son Esprit, & par l'union qu'ils ont avec son Corps même qu'ils reçoivent dans la sainte Eucharistie.

Il faut tâcher de s'imprimer ces idées

dans l'esprit le plus fortement qu'il
 est possible pour resister à l'impres-
 sion des discours des hommes , qui
 nous le remplissent de fausses gran-
 deurs & de faux rabaissemens de faux
 biens & de faux maux. Et c'est pourquoy
 l'Escripture sainte nous porte si sou-
 vent à l'admiration des Justes. *Bien-*
heureux : dit-elle , *ceux qui sont irre-*
prochables dans la voye de Dieu. Bien-
heureux ceux qui sondent ses preceptes.
Bien-heureux l'homme qui craint Dieu.
Bien-heureux l'homme qui ne suit pas
le conseil des meschans. Heureux , Sei-
gneur , ceux qui demeurent dans vostre
maison. Heureux l'homme qui est in-
struit de Dieu. Heureux ceux dont les
pechez sont remis. Et elle tâche au
 contraire de nous oster l'estime de
 toutes les qualitez humaines, qui font
 le sujet ordinaire de la vanité des
 hommes : *Que le sage , dit-elle , ne se*
glorifie point dans sa sagesse: Que le fort
ne se glorifie point dans sa force : Que
le riche ne se glorifie point dans ses ri-
chesses : Mais que celuy qui veut se glo-
rifier se glorifie de me connoistre , & de

398 *Danger des entretiens des hommes
ſçavoir que je ſuis le Seigneur qui fait
miſericorde , jugement & juſtice dans la
terre. Car ce ſont là les choſes qui me
plaiſent , dit le Seigneur.*

XXXVIII.

Elle paſſe encore bien plus avant
& elle veut que nous regardions les
pecheurs , non ſeulement comme
reduits à un profond rabaiſſement ,
mais comme aneantis par le peché :
ce qu'elle exprime par ces paroles.
*Ad nihilum deductus eſt in conſpectu
ejus malignus.* Et en nous les repre-
ſentant de la ſorte , elle abyſme & a-
neantit avec eux toutes leurs gran-
deurs , toutes leurs richèſſes , toutes
leurs qualitez exterieures & inte-
rieures ; c'eſt à dire , qu'elle ne veut
pas que rien de tout cela les faſſe ſub-
ſiſter devant nos yeux , & nous faſſe
juger qu'il y ait quelque choſe de réel
& de ſolide dans leur eſtat.

XXXIX.

C'eſt proprement là la maniere
dont l'Eſcriture veut que nous re-
gardions tout ce qui ne ſe rapporte
pas à Dieu. Et c'eſt-là la concluſion

II. Paatie. Veritables Idée. 399

expresse qu'elle a fait tirer à un grand Roy que Dieu avoit comblé de toutes les grandeurs & de tous les plaisirs du monde, afin qu'il fust plus capable de nous en faire connoistre la vanité. Il nous represente dans ce dessein en particulier, le neant de tous les plaisirs, de toutes les grandeurs, de toutes les occupations, & de toutes les entreprises des hommes, considérées en elles-mêmes & sans rapport à Dieu. Et ensuite il conclut toutes ses instructions par ces paroles : Craignez Dieu & observez ses commandemens. C'est en cela que consiste tout l'estre de l'homme : *Deum time & mandata ejus observa. Hoc est omnis homo.* C'est à dire que ce qui ne tend point à Dieu & à l'observation de sa loy n'a point d'estre, point de realité, point de solidité ny de bon-heur, & que c'est un neant de bien devant Dieu. Voilà de quelle sorte Dieu juge de toutes les choses de la terre. C'est donc ainsi que nous en de-

400 *Danger des entret. des hommes &c.*
Nous juger ; & c'est par cette règle
que nous devons reformer toutes les
idées que nous recevons par le com-
merce du langage.



DE



DE LA
MANIERE
D'ETUDIER.
CHRESTIENNEMENT.

I.



A premiere des regles
que l'on peut donner
sur la maniere d'étudier
chrétiennement, & qui
est le fondement de toutes les autres,
est de regarder l'étude, non comme
une occupation indifferente, mais
comme une action tres importante
dans nostre vie, & qui estant bien ou
mal faite peut beaucoup contribuer
à nostre salut ou à nostre perte. Et il
est bon avant toutes choses, de bien

LI

402 *De la maniere d'étudier*
s'afermir dans ce principe & d'en con-
siderer les raisons.

I I.

L'étude n'est pas une action courte & passagere ; c'est une action longue & qui se renouvelle souvent. Il est donc d'une extreme consequence qu'elle soit bien reglée , & que le temps que nous y employons ne soit pas perdu ? Car s'il n'est pas permis de dissiper inutilement son bien ; & si c'est un grand peché de perdre une somme considerable d'argent au jeu ou pour quelque autre chose non necessaire , parce que les biens temporels nous sont donnez de Dieu pour estre la matiere de nos bonnes œuvres, & non pas de nos vains divertissemens, il est encore moins permis de consumer inutilement le temps qui nous est donné pour acquerir l'éternité , & dont la perte est plus irreparable que celle de toutes les autres choses temporelles.

I I I.

Nous devons considerer que le temps que nous employons a l'étude

est non seulement le prix de l'éternité ; mais que c'est encore un présent que nous recevons toujours de la main de Dieu, & dont nous luy devons toujours une nouvelle reconnaissance ; ce que nous ne sçaurions faire qu'en employant continuellement pour luy ce que nous recevons continuellement de luy. Enfin c'est une dette que nous contractons à tout moment puisqu'il ne nous donne ce temps que pour en bien user, & qu'il se reserve le droit de nous en faire rendre compte. C'est un talent & un depost qu'il nous confie. Il nous demandera compte de l'employ que nous en aurons fait. Et je ne voy pas qu'il y ait sujet de croire qu'il nous reçoive favorablement lors que nous luy dirons : Seigneur, de ce temps que vous m'avez donné pour operer mon salut, j'en ay employé tant à lire des livres de médifance, tant à lire des romans & des comedies, tant à lire des livres qui m'estoient entièrement inutiles pour mes emplois. Car si ce discours nous paroist dès à pre-

404 *De la maniere d'étudier*
fent ridicule ; pouvons nous esperer
qu'il nous justifie devant Dieu & de-
vant ses Anges ?

I V.

L'étude n'est pas seulement une oc-
cupation ; mais c'est tout le travail
des enfans, & une grande partie de
celuy des personnes qui ont choisi
pour l'employ de leur vie des exerci-
ces qui dependent plus de l'esprit
que du corps. Or il est tres-neces-
saire que nostre travail soit bien re-
glé ; parce qu'il est tres-necessai-
re que nostre penitence soit bien
reglée & que le travail en fait tou-
jours la principale partie. Car si
la penitence qui doit purifier toutes
nos fautes , & qui nous doit acqui-
ter de nos dettes , ne fait au contraire
que nous soüiller & nous charger da-
vantage , qu'elle esperance nous re-
ste-il ? *Si sal evanuerit in quo salie-*
tur ? Si le jeûne qui est de soy-mesme
vn œuvre de penitence est rejetté de
Dieu lorsqu'il est corrompu par la
propre volonté ; ce qui fait dire à
Dieu par son Prophete qu'il n'ap-

prouvoit point les jeûnes des Juifs ,
parce qu'ils les faisoient par caprice
& par phantaisie: combien sera-il plus
éloigné d'approuver & de recevoir
comme des œuvres de penitence les
études qui n'auront pour but que la
vanité , la curiosité , ou un divertisse-
ment inutile.

V.

Enfin il faut considérer que l'étu-
de est la culture & la nourriture de
notre esprit. Ce que nous lisons en-
tre dans notre mémoire , & y est re-
ceu comme un aliment qui nous
nourrit , & comme une semence qui
produit dans les occasions des pen-
sées & des desirs , & qui ne se reçoit
jamais mesme sans penser : car nous
pensons toujours aux choses que
nous aprenons , puisque la mémoire
& l'intelligence sont des actions
de notre ame. Elles sortent de nous
par ces actions au même temps qu'el-
les y entrent ; & elles sont capa-
bles de nous souiller en y entrant ,
parce qu'elles sont toujours accom-
pagnées de quelque complaisance

LI. iij

& de quelque approbation insensible. Si l'on ne prend donc point indifferemment toute sorte d'aliment; & si l'on évite avec soin tous ceux qui nous peuvent nuire; si l'on ne sème pas dans ses terres toutes sortes de semences, mais seulement celles qui sont utiles: combien doit-on encore apporter plus de discernement à ce qui sert de nourriture à nostre esprit, & ce qui doit estre la semence de nos pensées? Car ce que nous lisons aujourd'huy avec indifferance se reveillera dans les occasions, & nous fournira, sans même que nous nous en appercevions, des pensées qui seront une source de nostre salut ou de nostre perte. Dieu réveille les bonnes pensées pour nous sauver, selon qu'il est écrit. *Cogitatio sancta servabit te.* Le diable réveille les mauvaises pensées dont il trouve les semences en nous, afin de nous perdre & nous luy en donnons occasion, lors que nous ne faisons point de scrupule de remplir nostre memoire d'une infinité de choses vaines & dangereuses.

V I.

Il est d'autant plus nécessaire d'apporter une attention particulière à ce discernement des bonnes & des mauvaises nourritures de nostre esprit, que nous n'avons point d'avertissement naturel qui nous les fasse distinguer. Car dans la nourriture du corps l'on distingue d'ordinaire par le goût même ce qui nuit à la santé ; Dieu ayant pourvu par ce moyen à la conservation de nostre vie corporelle , de peur que nostre intemperance ne nous portast à nous nourrir de poisons. Mais il n'en est pas de même dans les alimens de l'ame. Nous n'avons point naturellement de goût spirituel qui distingue les bons alimens des mauvais. Nous trouvons même quelque fois les poisons plus agreables que les meilleures nourritures , tant nostre goût spirituel est corrompu. Et ainsi il faut suppléer par une attention toute particulière à cette corruption de nostre esprit. Et c'est une des manieres dont nous devons pratiquer cet avertissement du

408 De la maniere d'étudier.

Sage : *Omni custodia serva cor tuum.*
Ce qui nous doit porter à veiller avec soin sur tout ce qui entre dans un vase si pretieux.

VII.

Si nostre ame doit estre le sanctuaire de Dieu; si elle doit estre cette maison d'Oraison, dont il est dit : *Domus mea domus orationis vocabitur*, ne craignons nous point que Dieu ne nous reproche d'avoir profané ce Temple, & qu'il ne nous dise comme aux Juifs, que nous avons fait de sa maison une retraite de voleurs; que nous en avons fait un théâtre & un lieu de comédie en remplissant nostre memoire de ces images profanes qui deshonnorent la sainteté d'un lieu qui doit estre consacré à Dieu, & qui troublent la tranquillité de nos prieres par les vains phantômes qu'elles nous presentent au temps où nous en devons estre les plus degagez?

VIII.

Il ya des poisons dans les livres qui sont visibles & grossiers. Il y en

a

a d'invisibles & de cachez. Il y a des livres qui sont tous empestez, & d'autres qui ne sont corrompus qu'en certaines parties. Et il y en a peu qui ne le soient en cette maniere. Car les livres sont les ouvrages des hommes, & la corruption de l'homme se mêle dans la pluspart de ses actions. Et comme elle consiste dans l'ignorance, & dans la concupiscence, pres- que tous les livres se ressentent de ces deux defauts.

Ils se ressentent de son ignorance par les maximes fausses qui y sont semées. Ils se ressentent de la concupiscence, parce que les passions qui nous possèdent s'impriment dans nos livres, & portent ensuite cette impression insensible jusques dans l'esprit de ceux qui les lisent.

IX.

C'est le sentiment de quelques Medecins que dans toutes les viandes il y a toujours quelque chose de mortel. Et ils ajoutent que toutes les maladies viennent de l'amas de cette matiere mortelle qui demeure

M m

dans les corps après la digestion des alimens. Mais ce qui n'est peut-estre pas vray de la nourriture du corps, l'est sans doute de celle de l'esprit. Il y a peu de livres qui n'enferment quelque forte de venin par la raison que nous avons marquée. L'homme se mêle par tout. Ainsi en lisant les livres des hommes, nous nous remplissons insensiblement des vices des hommes.

X.

Outre cette corruption qui vient des livres mesmes, il y en a une autre qui vient de nous, & qui gâte les meilleures choses que nous trouvons dans les livres. Nostre cœur est un vase qui peut corrompre tout ce qu'il reçoit. Les plus utiles instructions nous peuvent estre un sujet de vanité, & mesme d'erreur, par la fausse application que nous en pouvons faire. Si elles sont bonnes en soy, elles ne sont pas bonnes pour nous. Elles nous detournent de nostre voye, & nous amusent en nous faisant quitter celles qui nous sont

chrétiennement.

414

vrayment importantes.

XI.

Pour éviter ces diverses sortes de poisons, il faut user de divers remèdes. Et premièrement pour se garantir de celui qui naît de la corruption même de nostre cœur, il n'y en a point d'autre que de le purifier sans cesse par les exercices d'une vie chrétienne. Il faut donc avoir dans l'esprit que cette pureté de cœur est la principale disposition à l'étude; comme la principale préparation d'un vase, où l'on doit verser une liqueur précieuse, est de le bien nettoyer.

*Sincerum est nisi vas, quodcumque
infundis acescit.*

Sans cela tout s'y aigrit, tout s'y corrompt comme nous avons déjà dit. Ainsi c'est une prière qui convient particulièrement à ceux qui étudient que celle du Prophète Roy.
*Cor mundum crea in me Deus, &
Spiritus rectum, innova in visceribus
meis.*

M m ij

Il ne faut pas s'imaginer qu'il fuffe de croire avoir le cœur pur , & que par là on foit en eftat de lire les chofes les plus mauvaises. La force chrétienne confifte à fe croire foible; & c'est une partie de la pureté que d'apprehender beaucoup de la foüiller par des lectures dangereufes. Il faut danc avec cela travailler à éviter les poifons qui fe trouvent dans les lectures. S'ils font groffiers, il faut les éviter par le retranchement de toute curiosité; pour ces fortes de chofes: s'ils font subtils & imperceptibles, il faut s'adrefler à Dieu par la priere, afin qu'il nous les faffe connoître, ou qu'il nous les faffe éviter fans mêmes que nous les connoiffions. C'est pourquoy il n'y a gueres d'action qui ait plus befoin de priere que l'étude. Et c'est un grand défaut que d'en commencer aucune fans élever fon efprit à Dieu, & fans le fupplier de la benir & de nous prefervier du danger qui en eft infeparable. Car fi par une coûtume tres-juſte on ne

prend point la nourriture du corps sans demander la benediction de Dieu, afin que ce qui doit servir pour soutenir nostre vie, ne serve point de matiere au diable pour nous faire perdre la vie de l'ame; combien devons nous encore estre plus soigneux de nous adresser à Dieu, lorsque nous prenons cette nourriture spirituelle, qui est encore plus capable d'exciter en nous toutes sortes de passions, & qui le fait necessairement si la benediction de Dieu n'en empesche les mauvais effets, & si la charité ne dissipe l'enflure qu'elle produit;

XIII.

Par cette priere nous offrons à Dieu nos lectures & nostre étude comme une action qui luy est consacrée & que nous faisons pour luy. Mais afin que nostre priere soit receüe, il faut qu'elle soit sincere: c'est à dire qu'il soit vray que ce soit pour Dieu que nous étudions, que le desir de le servir soit le motif qui nous porte à étudier, & que ce soit sa volonté qui regle nos études. Car il ne faut

M m iij

pas s'imaginer que pour avoir offert en l'air à Dieu nostre étude, elle luy soit effectivement consacrée. Dieu ne peut recevoir de nous que ce qu'il produit luy-même dans nous, & ce qui vient de son propre esprit, & non pas du nostre. De sorte que si nostre étude n'a pour principe en effet que la curiosité, ou la vanité: ou quelque autre mauvais desir, on a beau l'offrir à Dieu, on ne la rendra pas innocente, & l'on fera plustost une injure à Dieu en le suppliant d'agréer une chose qui n'est pas entreprise pour luy; ce qui seroit contraire à sa sainteté, & à sa justice.

Il est donc nécessaire que nostre étude, pour estre digne d'estre offerte à Dieu, ait Dieu même pour principe, c'est à dire qu'elle naisse du desir de luy obeir. Or elle a ce principe quand nous étudions pour satisfaire à la penitence generale du travail que Dieu a imposée à tous les hommes, & que nous choisissons entre les études celles qui nous peuvent servir pour nous acquiter de nos devoirs.

Car si nous nous appliquons à des études inutiles, il est clair que la volonté de Dieu & le desir de luy plaire n'est pas ce qui nous fait étudier, puisque cette volonté est juste, raisonnable, & non phantasque & capricieuse.

Un juge qui étudie les choses de son métier peut dire qu'il étudie par la volonté de Dieu. Mais s'il s'amoisoit à apprendre la langue des Indiens ou des Chinois, il feroit bien difficile qu'il pût repondre sincerement à Dieu s'il luy demandoit pour qui il fait ces fortes d'études; Seigneur c'est pour vous que je les fais.

XIV.

Il ne faut pas pourtant porter cette regle si avant, que l'on s'imagine devoir avoir du scrupule de toutes les études qui ne se rapportent pas directement à nostre profession. Car pourvu que nous y employons le temps nécessaire pour nous y rendre habiles, on a quelque liberté pour le reste des études, pourvu que l'on n'en abuse pas. *Tantum ne liberta-*

Mm iiii;

tem in occasionem dederitis carnis. Et le moyen de n'en pas abuser est de les rapporter à quelque chose d'utile en foy, & qui nous puisse servir, comme à sçavoir l'histoire, à écrire, à parler, parce que ce sont des professions generales qui ne sont pas incompatibles avec nostre profession particuliere.

X V.

Il ne faut pas même entendre ces maximes avec cette rigueur, que l'on s'imagine que ce soit un mal de prendre plaisir à son étude, & d'en faire même où l'on recherche en quelque façon le divertissement de l'esprit. Car si ces études qui nous divertissent sont d'ailleurs dans l'ordre de nos devoirs, c'est un soulagement que Dieu accorde à nostre foiblesse, & nous devons nous servir de ce moyen pour y avancer davantage, estant certain que les études que l'on fait avec plaisir entrent bien plus avant dans la memoire que celles que l'on fait avec dégoust & avec chagrin. Pour les lectures de pur divertis-

fement comme celle des livres de voyages, de medailles, &c. elles peuvent estre legitimes en la maniere que les divertissemens sont legitimes, c'est à dire pour remettre nostre esprit lorsqu'il est fatigué & abbatu par des études serieuses, pour le renouveler, & pour l'occuper lorsqu'il n'est pas capable d'autre chose. Mais il faut avoir soin que ces divertissemens ne soient point en eux-mêmes dangereux, & que de plus on ne s'y accoutume pas de telle sorte, que l'on se lasse facilement des lectures serieuses. C'est pourquoy il faut un peu souffrir de lassitude avant que d'avoir recours à ces sortes de remedes.

XVI.

La vuë qui nous fait regarder l'étude comme une penitence & un travail que Dieu nous impose, nous decouvre aussi la pluspars des dispositions que nous devons y apporter qui se peuvent reduire à celle cy, de travailler fidellement, exactement, perseveramment. La fidelité consiste à s'appliquer autant que l'on

peut aux mêmes heures aux mêmes études, afin d'honorer Dieu par l'ordre de nos études, aussi bien que par nos études mêmes, & de ne se laisser point surmonter à la paresse qui nous porteroit à employer inutilement le temps que nous avons destiné à nos études. L'exactitude consiste à faire les choses aussi bien que nous les pouvons faire, en considérant que c'est pour Dieu que nous les faisons, & qu'il mérite bien toute nostre application. Et la persévérance consiste dans la continuation d'une même sorte d'étude, tant qu'elle nous est utile, en évitant ainsi l'inconstance qui est si naturelle à l'amour propre. Il est bon pour cela de se souvenir de cette parole du Prophete. *Maledictus qui facit opus Dei fraudulenter*; & de celle du sage: *Qui mollis & dissolutus est in opere suo frater est opera sua dissipantis*. La premiere doit retrancher la negligence par laquelle on dérobe à Dieu une partie du temps que l'on devoit employer à son service, & qui est contraire à la fidelité que l'on luy

doit. Et la seconde condamne non seulement le défaut d'exactitude, mais aussi le desordre qui sont les deux vices contraires aux deux autres qualitez des études que l'on fait chrétiennement.

XVII.

Il ne faut pas s'imaginer que la vie de l'étude soit une vie facile. Ceux qui en feront une épreuve serieuse trouveront au contraire que la vie d'une étude toute pure est la plus pénible de toutes les vies, & que les autres le sont presque à proportion qu'elles approchent davantage de celle-là. La raison en est qu'il n'y a rien de plus contraire à la nature que l'uniformité & le repos, parce que rien ne nous donne plus de lieu d'être avec nous-mêmes. Le changement & les occupations extérieures nous emportent hors de nous, & nous divertissent en faisant que nous nous oublions nous-mêmes. De plus ce langage des morts est toujours un peu mort, & n'a rien qui pique vivement nostre amour propre, & qui réveille for-

420 *De la maniere d'étudier*
tement nos passions. Il est destitué
d'action & de mouvement. Il ne por-
te dans nostre esprit que des idées as-
sez languissantes des choses dont il
nous parle, parce qu'il n'est pas aidé
du ton, du geste, du visage, & de tou-
tes les autres choses qui contribuent
à rendre vives les images qui entrent
en nous par la conversation des hom-
mes. Enfin il nous parle peu de nous-
mêmes, & il nous donne peu de lieu
de nous voir avec plaisir. Il flatte peu
nos esperances, & tout cela contri-
buë a mortifier étrangement l'amour
propre, qui n'étant pas satisfait répand
la langueur & le dégoust dans toutes
les actions.

C'est ce qui fait qu'on souffrira plus
facilement la vie d'un Capucin, qu'une
étude solitaire dans une chambre. Il est
plus facile d'être soldat ou marchand,
d'aller sur mer, de hazarder sa vie,
que de vivre dans le repos d'une soli-
tude réglée. Pourquoi cela? Parce
qu'il n'y a rien de si difficile que de se
souffrir & de se sentir, & que l'on
fait toutes choses pour l'éviter. Lors

donc qu'on a choisi ce genre de vie, il faut se résoudre en même temps de combattre la langueur & la paresse. Car l'amour propre qui veut avoir son compte tâche de regagner d'un costé ce qu'il perd de l'autre. Ainsi ne pouvant jouir de l'agitation qui le satisferoit le plus, il veut au moins jouir de l'exemption de travail & de peine, & il nous entraîne de ce costé là avec violence. C'est pourquoy si l'on n'y prend garde, la vie de l'étude porte au relâchement dans la mortification, à la paresse & à toutes ses suites, & il est besoin d'un effort continuel pour s'en préserver.

XVIII.

Il faut combattre ces vices & directement & par adresse. On les combat directement par toutes les raisons qui peuvent exciter en nous une ardeur nouvelle; par la considération des fatigues & des peines qui sont jointes à tous les emplois du monde, & par la crainte d'estre du nombre de ceux, dont il est dit *qu'ils ne sont point dans les travaux des hommes, & qu'ils*

422 De la maniere d'étudier
n'auront point de part aux fleaux que
Dieu leur envoie, ce qui est une mar-
que d'une extrême colere de Dieu
contr'eux. Mais il est bon d'y em-
ployer aussi quelque sorte d'adresse,
de se tromper soy-même, de n'envi-
sager cette vie que par parties, c'est à
dire de ne considerer qu'une entrepri-
se particuliere dont on voit la fin com-
me celle de quelque lecture ou de
quelque ouvrage qui ne dure pas long
temps, en n'étendant pas sa vuë plus
loin alors. Apres cette entreprise il
en viendra une autre, & cependant
l'esprit n'est pas accablé. En un mot
il faut faire à l'égard de l'étude ce que
saint Gregoire conseille de faire à l'é-
gard du jeûne, qui est de commencer
par jeûner, & de promettre à son
corps quelque soulagement à l'ave-
nir. Il faut ainsi commencer par étu-
dier, & se promettre quelque soula-
gement quand on aura fait quelque
étude considerable. Et il n'est pas tou-
jours mauvais de se l'accorder effecti-
vement, étant certain que dans les
études on avance quelquefois davan-

rage en reculant un peu , & en ne poussant pas son esprit à bout par la trop longue continuation du travail.

XIX.

Nos études doivent estre réglées selon nos emplois ; & si nous n'avons point d'autre employ que l'étude , il faut qu'elle tende toute à la fin que nous nous y serons proposée , comme nous estant la plus proportionnée. Mais il faut considérer que nous avons deux sortes d'emplois , & que nous devons ainsi nous proposer deux sortes de fins ; l'une particuliere qui dépend de plusieurs circonstances , & qui peut estre ainsi differente selon les differentes personnes qui s'appliquent à l'étude ; l'autre generale & commune à tous , qui est de donner à son ame la nourriture qui luy est nécessaire pour subsister dans la voye de Dieu , de peur de tomber dans l'état dont le Prophete parle quand il dit : *Percussus sum ut fœnum & aruit cor meum quia oblitus sum comedere panem meum.* Ce pain de l'aine sont les instructions solides de la pieté que saint

Chrysostome juge si necessaires, qu'il n'a pas craint de dire dans l'homelie 3. du Lazare ; *Non potest fieri , ut quisquam salutem assequatur nisi perpetuo versetur in lectione spirituali.* Et quoy qu'on ne doive pas prendre ces paroles a la rigueur , Dieu suppleant dans les ignorans à cet exereice par d'autres exercices de travail , de penitence , & d'humiliation , qui estant faits avec un esprit de pieté sont une excellente lecture , elles doivent neantmoins faire comprendre aux personnes qui sont capables de s'occuper à la lecture , combien c'est un grand defaut à eux d'employer tout leur temps à des études qui se rapportent aux autres , & de n'en faire jamais qui se rapportent directement à eux-mêmes. Sans doute qu'il est tres-difficile de se sauver dans une telle disposition , & qu'en la considerant bien on ne trouvera pas d'excès dans les paroles de saint Chrysostome. Car il est certain que nous avons toujourns un poids qui nous entraîne en bas , c'est à dire à la vie charnelle. Pour y tomber il n'y a qu'à

qu'à se laisser aller & à ne faire point d'effort pour s'en empêcher, le torrent nous emportera de luy-même. Or un des principaux efforts que nous devons faire, c'est de mediter la parole de Dieu, soit dans l'Ecriture, soit dans les autres livres de pieté, n'y ayant rien qui soit plus propre pour resister à l'esprit du monde & aux maximes du monde.

X X.

Le monde nous parle en mille manieres. Il nous fait entendre sa voix trompeuse presque par toutes les creatures qui nous servent de piege, selon le Sage. Le discours commun des hommes est tout formé sur la concupiscence & non sur la verité. Ce que l'on y appelle bien, honneur, plaisir, felicité, mal, misere, infamie, sont les objets que la concupiscence desire ou fuit, & auxquels elle a attaché ces idées. Le moyen donc de resister à l'impression si continuelle de ce langage du monde si l'on n'a soin d'écouter Dieu qui nous parle dans ses Ecritures, & dans les livres qui ont esté faits par son esprit.

N A

Un grand serviteur de Dieu conseil-
loit aux personnes qui avoient de la
memoire d'apprendre par cœur divers
Pseaumes, & diverses sentences de
l'Ecriture sainte dans le dessein de san-
ctifier la memoire par ces divines pa-
roles. Et cét exercice est particuliere-
ment necessaire à ceux qui l'ont en
quelque sorte profanée en y recevant
une infinité de choses qui ont esté é-
crites par l'esprit du diable dans le
dessein de tromper les hommes par
un faux agrément, qui nous rend les
vices aimables lors qu'ils sont repre-
sentez avec vn tour ingenieux. Que si
l'on ne penetre pas d'abord la beauté
& la profondeur de l'Ecriture, la le-
cture ne laisse pas d'en estre utile
pourvu qu'on la fasse avec respect,
& que l'on attribue à son ignorance
& non à l'Ecriture même le peu de
goust & le peu d'ouverture que l'on y
a. Car c'est à l'égard de ceux qui sont
dans cette disposition respectueuse
qu'on doit entendre ce que dit Ori-
gene: *Si vides aliquando legi scrip-*

nam in auribus tuis , interim hanc primam scias te suscepisse utilitatem, quòd solo auditu velut precatione quòdam noxiarum virtutum , quæ te obsident , virus depellitur : Si le son, dit-il, des paroles de l'Écriture frappe quelques fois vos oreilles, sçachez que la première utilité que vous en recevez, est d'entendre simplement ces paroles vous tient lieu d'une priere qui chasse loin de vous le venin des puissances ennemies qui vous attaquent ; & ce que dit S. Chrysostome dans l'homelie 3. du Lazare. Quid si non intelligamus quæ continentur in sacris litteris , maxime quidem etiam si non intelligas illic recondita , tamen ex ipsa lectione multa nascitur sanctimonia. Encore que vous n'entendiez pas ce qui est enfermé dans l'Écriture, la lecture ne laisse pas d'imprimer dans vostre esprit plusieurs effets de grace & de sainteté.

XXII.

Il faut donc avoir dans l'esprit que les autres sciences ont leur temps separé, & qu'il est permis de les quitter

N n ij

428 *De la maniere d'étudier chrétien.*
quand on en a appris autant qu'il
nous estoit necessaire ; mais que l'é-
tude de la morale chrétienne que l'on
doit faire dans l'Ecriture & dans les
livres des Saints , ne se doit jamais
quitter , & qu'elle doit durer autant
que la vie , sans qu'on puisse jamais
dire qu'on en est assez instruit. Car il
ne suffit pas de sçavoir ces veritez
d'une maniere speculative , ny qu'el-
les soient cachées dans quelques re-
coins de nostre memoire : il faut
qu'elles soient vives & presentes à
nostre esprit , & qu'elles se presen-
tent lors qu'il est question de les met-
tre en pratique : ce qui ne se peut fai-
re si nous n'avons soin de les renou-
veller sans cesse, & si nous ne tâchons
de les imprimer , non seulement dans
nostre memoire , mais aussi dans nô-
tre cœur.

FIN.





TABLE
DES MATIERES
contenuës en ce Livre.

DE L'EDUCATION D'UN PRINCE.
Premiere Partie.

*Contenant les vuës generales que l'on
doit avoir pour bien élever un Prin-
ce.* P. 1.

DE L'EDUCATION D'UN PRINCE.
Seconde Partie.

*Contenant plusieurs avis particuliers
touchant les Estudes.* P. 34.

REFLEXIONS sur le livre de Senèque
de la breveté de la vie.

*Où l'on voit l'usage que l'on doit faire
des écrits des Philosophes payens.* p. 78.

T A B L E

DISCOURS contenant en abrégé les
preuves naturelles de l'existence de
Dieu, & de l'immortalité de l'ame.
P. 121.

DISCOURS sur la nécessité de ne se pas
conduire au hazard, & par des re-
gles de phantaisies. P. 145

DE LA GRANDEUR.
Première Partie.

De la nature de la Grandeur, & des
devoirs des inferieurs envers les
Grands. P. 173

Seconde Partie.

Des obligations & des difficultez de la
vie des Grands. P. 215

TROIS DISCOURS de fen M. Pascal,
sur la condition des Grands. P. 270

Premier Discours. P. 273

Second Discours. P. 279

Troisième Discours. P. 283

DE LA CIVILITÉ CRE'TIENNE. P. 287

DISCOURS où l'on fait voir combien les

T A B L E.

Entretiens des hommes sont dangereux.

Premiere Partie. p. 318

Seconde Partie.

Véritable idées des choses. p. 351

Choses temporelles. p. 354

Gloire humaine. p. 358

Gloire des Saints. p. 359

Gloire des méchans. p. 361

Qualité. p. 362

Valeur. p. 367

Qualitez de l'esprit. p. 377

Lumiere d'esprit. p. 378

Force d'esprit. p. 381

Science. p. 383

Pêcheurs. p. 390

Justes. p. 395

*DE LA MANIERE d'étudier chrétienne-
ment.* p. 401



BIBLIOTECA HISTORICA MUNICIPAL



1200027210

~~217~~

2 pta 10/6

1200027210

Ayuntamiento de Madrid